

ԵՐԵՎԱՆԻ ՊԵՏԱԿԱՆ ՀԱՄԱԼՍԱՐԱՆ
ՀԱՅԱԳԻՏԱԿԱՆ ՀԵՏԱԶՈՏՈՒԹՅՈՒՆՆԵՐԻ ԻՆՍՏԻՏՈՒՏ

ՌԵՆԵ ՊՅՈՒՌ

ԶՄՅՈՒՌՆԻԱՅԻ ՎԱԽՃԱՆԸ ԶՄՅՈՒՌՆԻԱՅԻ ՎԵՐՋԻՆ ՕՐԵՐԸ

ԱՇԽԱՏԱՍԻՐՈՒԹՅԱՄԲ ՎԱՐՈՒԺԱՆ ՊՈՂՈՍՅԱՆԻ

ԵՐԵՎԱՆ
ԵՊՀ ՀՐԱՏԱՐԱԿՉՈՒԹՅՈՒՆ

UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN
INSTITUT DES ÉTUDES ARMÉNOLOGIQUES

RENÉ PUAUX

**LA MORT DE SMYRNE
LES DERNIERS JOURS
DE SMYRNE**

*Réunis et présentés par
Varoujean Poghosyan*

EREVAN
ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN

ՀՏԴ 94/99
ԳՄԴ 63.3
Պ 714

Պյուրո Ռեմե

Պ 714 Ձմյուռնիայի վախճանը: Ձմյուռնիայի վերջին օրերը / Ռ. Պյուրո; Աշխատասիրությամբ Վարուժան Պողոսյանի.- Եր.: 2012.- 110 էջ

Puaux R., La mort de Smyrne. Les derniers jours de Smyrne. Réunis et présentés par Varoujean Poghosyan, Erevan, Éditions de l'Université d'État d'Erevan, 2012, 110 p.

ՀՏԴ 94/99
ԳՄԴ 63.3

ISBN 978-5-8084-1630-7

© ԵՊՀ հրատարակչություն, 2012
© Պողոսյան Վ., 2012

Préface

Smyrne se distinguait à la limite des années 1910-1920 par une population hétérogène ; à l'exception des Turcs, un nombre considérable de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'autres ethnies y habitaient aussi, concentrés essentiellement dans leurs quartiers respectifs. Lors des massacres de 1922, qui ont suivi l'entrée des troupes turques à Smyrne, en résultat du retrait de l'armée grecque, les kémalistes ont éliminé presque toute la population chrétienne de la ville, à savoir essentiellement les Grecs et les Arméniens. Leur œuvre à Smyrne a été achevée par un effroyable incendie, également organisé par les massacreurs, dont les quartiers chrétiens sont devenus complètement la proie. Il est certainement impossible de préciser le nombre exact des victimes, indépendamment de leur nationalité, mais d'après les données de *Reuter's Agency*, citées par Horton George, consul général américain de l'époque à Smyrne, celui-ci s'élevait à 100.000¹. Les rares rescapés de cette catastrophe ont été obligés de recourir à l'exode. G. Horton a inclus dans ce chiffre, et à juste titre, le nombre des déportés grecs qui avaient également péri².

Par ailleurs, lors de cet événement les habitants chrétiens de cette pittoresque ville littorale ont été exterminés de la manière la plus féroce par les hordes de Mustapha Kemal. Quelques-uns des contemporains étrangers ont comparé la tragédie des chrétiens de Smyrne aux scènes de l'*Enfer* de Dante. G. Horton, témoin oculaire des massacres chrétiens, les

¹ Horton G. *The Blight of Asia. An account of the Systematic Extermination of Christian Populations by Mohammedans and of the Culpability of Certain Great Powers; with the True Story of the Burning of Smyrna.* Indianapolis-Kansas City-New York. 1953. P. 173. Citons d'ailleurs que ce chiffre a été confirmé aussi par le *Times* en 1965. Voir *Nersisyan M.* Documents irréfutables sur le génocide des Arméniens. Erevan. 2005. P. 107 (en arménien et en russe).

² Horton G. Op. cit. P. 175.

a qualifiés d'une « tragédie de Dante » qui aurait peu de parallèles dans l'histoire³.

Le drame de Smyrne de 1922 a suscité un certain intérêt de la part des contemporains européens et américains de l'événement⁴ ; il a été également reflété dans la presse étrangère, surtout anglaise⁵.

Parmi les contemporains français qui ont jeté un coup d'œil sur la catastrophe des peuples chrétiens habitants à Smyrne, surtout des Grecs et des Arméniens⁶, on distingue surtout René Puaux (1878-1937), éminent homme de lettres, rédacteur du *Temps*. Auteur de nombreux livrets sur les problèmes de la Première Guerre mondiale et de la Question d'Orient⁷, il est devenu assez connu, surtout par ces brochures sur le sort des peuples chrétiens se trouvant sous le joug brutal des Turcs⁸. Un événement d'une telle envergure que les massacres des chrétiens de Smyrne n'aurait sans doute pas échappé à son attention. Comme R. Puaux croyait à juste titre que le drame de Smyrne avait été « une honteuse page de plus dans l'histoire de la Turquie »⁹, il y a consacré deux brochures qui sont différentes par leur composition et leur contenu¹⁰. En publiant la première de celles-ci, juste après les massacres, il a revu sa seconde édition et l'a complétée par de nouvelles données.

R. Puaux a rédigé ses brochures en se référant à une large et authentique documentation, surtout aux sources étrangères (américaines et européennes), à savoir les attestations des témoins oculaires. Comme résultat, il a réussi à démasquer de la manière la plus convaincante le vrai

³ "I witnessed the development of that Dantesque tragedy, which possesses few, if any parallels in history of world". Voir : *Horton G.* Op. cit. P. 12. Voir aussi : *Dourmoussis E.* La vérité sur un drame historique. La catastrophe de Smyrne. Septembre 1922. Paris. [1928]. P. 92.

⁴ Voir *Poghosyan V.* Le désastre de Smyrne de 1922 (recueil de documents). Documents réunis et présentés par Varoujean Poghosyan. Erevan. 2011.

⁵ *The Martyrdom of Smyrna and Eastern Christendom.* Compiled and prefaced by D[octo]r Lysimachos Economos. London. 1922.

⁶ *Dourmoussis E.* Op. cit.

⁷ Voir par exemple : *Puaux R.* L'armée anglaise sur le continent (août 1914 – août 1915). Paris. [1916] ; *idem* : Constantinople et la Question d'Orient. Paris. 1920.

⁸ Voir par exemple : *Puaux R.* La déportation et le rapatriement des Grecs en Turquie. Paris. 1919.

⁹ *Puaux R.* La mort de Smyrne. Paris. 1922. P. 28.

¹⁰ *Puaux R.* Op. ci. ; *idem* : Les derniers jours de Smyrne. Paris. 1923.

visage de la politique nationaliste de Mustapha Kemal et à dévoiler l'organisation de l'extermination des Grecs et des Arméniens par le leader de la « nouvelle Turquie », dans le but de la création d'un État national et, par conséquent, celui de l'épuration de la Turquie des éléments étrangers. Les mots de Mustapha Kemal, prononcés à la vue de l'incendie des quartiers chrétiens de Smyrne en sont l'indéniable preuve : « Regardez bien cette scène. Vous assistez ce soir à la fin d'une époque. C'est l'écroulement de l'ingérence étrangère dans notre pays. Ce feu est un symbole. Il signifie que notre patrie est enfin débarrassée des traîtres et des trafiquants. Désormais la Turquie libérée et pacifiée n'appartiendra plus qu'aux Turcs ! »¹¹. Irving Louis Horowitz, le grand spécialiste américain du phénomène du génocide, a certainement raison d'affirmer que le génocide est une forme précise d'extermination massive, exigeant l'assentiment de l'État, qui s'en sert pour exalter la solidarité nationale¹². La politique nationale de Mustapha Kemal en est l'une des meilleures preuves. Garabed Hatcherian, l'un des témoins oculaires arméniens de l'événement, avait sans doute raison de constater dans son journal intime que « Smyrne *giavour* est devenue Smyrne turque »¹³.

C'est ce que tout d'abord révèle R. Puaux ; c'est donc son mérite indéniable et cette circonstance met en évidence la portée de ses brochures conservant à ce jour leur actualité, surtout si l'on prend en considération les efforts acharnés des falsificateurs de l'histoire du génocide des Arméniens en général, ainsi que de la politique génocidaire réalisée par Mustapha Kemal à Smyrne en 1922 en particulier¹⁴, ce que nous intéresse beaucoup plus dans ce cas.

¹¹ Garnier J.-P. La fin de l'Empire ottoman du Sultan Rouge à Mustafa Kemal. [Paris]. 1973. P. 273 ; voir aussi : Ouchakov A. Le phénomène d'Atatürk. Le leader, le créateur et le dictateur de la Turquie. Moscou. 2002. P. 219 (en russe); Nadejdin N. Mustapha Kemal Atatürk : « Père de la nation ». Moscou. 2011. P. 76 (en russe).

¹² Horowitz I.L. Taking Lives. Genocide and State Power. Fifth Edition. Revised. New Brunswick & London. 2002. P. 354. Israël Charny partage son avis. Voir : Charny I.W. Étude du génocide.– Le livre noir de l'humanité. Encyclopédie mondiale des génocides. Sous la direction de Israël Charny. Toulouse. 2001. P. 67.

¹³ « Giavour Smyrna has become a Turkish Smyrna ». Voir : Sakayan. D. An Armenian Doctor in Turkey. Garabed Hatcherian: My Smyrna Ordeal of 1922. Montreal. 1997. P. 21.

¹⁴ Voir par exemple: Jevakhoff A. Kemal Atatürk. Moscou. 2008. P. 203-206 (en russe).

En tenant compte de l'importance de la signification des brochures de R. Puaux, qui ont indubitablement une valeur de source et qui sont devenus depuis longtemps de rares exemplaires bibliographiques, nous avons résolu de les réunir dans un livre et de les présenter aux historiens contemporains. D'ailleurs, sa première brochure, celle de *La mort de Smyrne* a été traduite en arménien par l'auteur de ces lignes¹⁵. Comme je crois qu'il est pertinent de republier sa traduction arménienne, je l'ai incérée dans le présent livre.

Varoujean Poghosyan

¹⁵ *Puaux R. La mort de Smyrne. Erevan. 1999.*

LA MORT DE SMYRNE

I L'entrée des Turcs à Smyrne

Il est actuellement possible, en confrontant les divers témoignages recueillis, de reconstituer les phases successives de la catastrophe de Smyrne.

L'attaque turque fut déclanchée le 26 août et le front grec céda. On ne crut pas cependant, à Smyrne, à l'imminence du danger. Cependant le 4 septembre (le lundi) le consul d'Angleterre¹⁶ conseillait à la colonie anglaise de s'embarquer sur l'un des quatre navires hôpitaux qui se trouvaient dans le port. Une centaine suivirent immédiatement cet avis et prirent passage sur le *Mingary* qui appareilla pour Chypre le 8. Les paquebots *Antioch* et *Maine* recueillirent les autres contingents les 9, 10 et 11.

L'armée grecque en déroute affluait dans la ville, mais il n'y eut pas de désordre. Les hommes paraissaient avoir l'unique préoccupation de s'embarquer au plus vite. Ils paraissaient avoir perdu très vite le contact avec l'armée régulière turque, mais se plaignaient d'avoir été harcelés par les *tchéts* (irréguliers turcs)¹⁷ et d'avoir essuyé des coups de feu des paysans turcs dans les villages traversés, ce qui avait donné lieu à d'implacables représailles. L'armée de retraite avait fait le vide derrière elle, coupant les ponts et la voie ferrée et mettant le feu aux cantonnements possibles de l'armée turque poursuivante.

La cavalerie turque entra dans Smyrne le samedi matin 9 septembre. Elle défila sur le quai en bon ordre. Il n'y eut pas d'autre incident qu'une grenade à main jetée par un inconnu au moment où l'escadron turc passait devant le bureau des passeports. Un officier fut blessé. Une panique s'ensuivit. La boutique d'un armurier fut pillée, quelques magasins subirent le même sort dans le quartier du port, mais la présence

¹⁶ Lamb Harry.

¹⁷ Bandes civiles composées des brigands professionnels qui rançonnaient les villages et les villageois.

de patrouilles alliées dans la zone du quai, de la rue parallèle et de la rue Franque, maintint un semblant d'ordre.

Par contre, le pillage commença dans le quartier arménien dès l'après-midi du 9 et, à la fin de la journée, le bazar arménien était pratiquement déjà ravagé*. Les consuls européens intervinrent auprès du général Nourreddine pacha qui assumait les fonctions de gouverneur militaire. Il les rassura, se portant garant de l'occupation pacifique de la ville.

Cependant, des désordres de plus en plus graves n'allaient pas tarder à se produire. Dans la nuit du samedi 9 septembre, raconte M[onsieur] Stephenson, représentant la maison Maple et C^{ie}, un parti de Turcs entra en conflit avec divers éléments de basse classe venus de l'intérieur qui encombraient les baraquements de l'hôpital près du pont des Caravanes. Il y eut des morts. Il est également certain que des massacres eurent lieu dans le quartier arménien. Les victimes arméniennes de cette nuit-là sont estimées à 150. Un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles arméniennes furent enlevées par les soldats turcs et des maisons furent pillées. Des attentats furent également signalés cette nuit-là dans le quartier grec de Bounar-Bachi.

Certains témoins affirment que des incendies éclatèrent dans le quartier arménien cette même nuit. Les Turcs occupèrent le bureau des passeports le dimanche 10 et commencèrent à exercer un contrôle très sévère sur les partants.

Ce même jour Nourreddine pacha demanda la dissolution des gardes consulaires, garantissant la vie et les biens de tous. On manquait à ce moment-là, dans les Consulats, de renseignements sur l'étendue des crimes commis la nuit précédente. Les bureaux étaient assiégés par les fuyitifs qui demandaient à s'embarquer. On se rallia à la proposition de Nourreddine pacha.

Le gouverneur militaire turc de Smyrne, en dehors de l'application du principe cher aux nationalistes d'Angora : « La Turquie aux Turcs », qui lui faisait demander le retrait des contingents européens, devait avoir une raison plus pratique d'insister sur ce point. Il s'agissait pour lui d'avoir les mains libres.

* Lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, 10 septembre, publiée par le *Daily Telegraph* du 18. (Ici et plus loin, les commentaires marqués par des astérisques appartiennent à l'auteur).

Le lundi 11, il ordonnait une chasse générale aux Arméniens. Ceux-ci, déjà avertis par les malheurs de la nuit de samedi à dimanche, avaient hâtivement cherché à se mettre à l'abri.

M[onsieur] Stephenson raconte :

« Le lundi je me rendis à mon entrepôt pour voir si tout était en ordre. Mon employé arménien y avait enfermé une trentaine de ses coreligionnaires. Me prenant pour un Turc, ils refusaient de m'ouvrir. Ils étaient armés. Je leur fis abandonner leurs armes. Cette même nuit je m'embarquais sur le *Maine*, non sans avoir été le témoin de scènes déchirantes, notamment dans le quartier arménien. Pendant toute la journée et la nuit de lundi, la fusillade était continuelle, on entendait des coups de revolver et le meurtre et le pillage faisaient rage ».

Les voyageurs arrivés à Malte par le vapeur *Bavarian** témoignent qu'un grand nombre d'Arméniens avaient cherché refuge dans l'église cathédrale arménienne. Les Turcs essayèrent d'abord de les faire sortir, mais, n'y réussissant pas, jetèrent des bombes dans l'église. Les Arméniens se défendirent comme ils purent et furent finalement massacrés dans l'intérieur même de l'église.

Sur ce même moment du drame, des voyageurs français arrivés à Marseille par le *Phrygie* racontent** :

« Le 11 septembre une agitation arménienne s'est manifestée : une foule énorme installée dans la cathédrale arménienne s'est armée et avait attaqué, dit-on, des patrouilles turques ».

L'in vraisemblance de cette version éclate aux yeux, car on ne voit pas une foule installée *dans* une cathédrale, *attaquant* des patrouilles.

Plus loin il est dit « que les Arméniens esquissèrent une *résistance* aux Turcs » et que « leur quartier devint bientôt le siège d'une véritable lutte où les mitrailleuses entrèrent en jeu ». Qui dit résistance, dit bien attaque d'autre part.

Tous les témoignages concordent pour dire que les Turcs, peu de temps après leur arrivée à Smyrne, cernèrent le quartier arménien. Un résident britannique a déclaré au correspondant du *Times* à Constan-

* Télégramme de Malte au *Times*, 18 septembre.

** *Le Figaro*, 22 septembre.

tinople* qu'il vit de ses yeux, dans le quartier arménien, les rues jonchées de cadavres d'hommes et de femmes. Lorsque l'incendie éclata le 12, les troupes turques barraient les rues et maintenaient les Arméniens dans la zone en feu.

Le docteur Wilfred Post, de New York**, déclare que les meurtres et les pillages commencèrent bien avant l'incendie. « Il y avait, dit-il, tant de cadavres dans les rues, que je devais descendre de l'auto et les déplacer pour faire passer la voiture ».

Mustapha Kemal était arrivé le dimanche 10 et s'était installé à Cordelio¹⁸, dans la villa qu'habita le roi Constantin¹⁹. Il vint à Smyrne s'entretenir avec le général Nourreddine. D'après des témoignages sérieux, le chef du mouvement nationaliste d'Angora, sentant ses troupes très excitées et craignant de ne plus les avoir en mains, s'il se montrait trop rigoureux, autorisa le pillage. C'est à la suite de cette décision du chef suprême que le général Nourreddine donna l'ordre, le lundi 11, de la chasse aux Arméniens.

À l'arrivée des premiers détachements turcs, le samedi matin, une affiche signée de Mustapha Kemal pacha proclamant que le meurtre des chrétiens serait puni de la peine capitale avait été placardée. Les chrétiens, que cette proclamation avait relativement rassurés, eurent, le lundi, la surprise de voir que les mots « peine capitale » avaient été remplacés par la simple formule « punition ».

Un témoignage assez significatif est celui des employés américains du *Near East Relief*, dont les magasins furent préservés par l'intervention de la garde turque qui avait mission de les protéger, et qui expliqua aux pillards qui se présentaient que ces dépôts étaient, par *faveur exceptionnelle*, « interdits au pillage ». Le haut commandement turc avait donné des ordres en conséquence. De même il est significatif que les autorités turques conseillèrent aux fonctionnaires étrangers du chemin de

* Télégramme du 16 septembre.

** Télégramme de New York, 21 septembre, au *Daily Telegraph*.

¹⁸ Cordelio était l'un des faubourgs de Smyrne, ainsi nommé par les habitants non turcs de la ville, en l'honneur de Richard I^{er} (1157-1199), roi d'Angleterre (1189-1199), qui portait le surnom de Cœur de Lion.

¹⁹ Constantin I^{er} (1868-1923), roi de Grèce (1913-1917, 1920-1922). Il a été obligé d'abdiquer en 1922 après sa défaite par les Turcs.

fer de coiffer le fez et de mettre un brassard pour échapper aux sévices que les autorités turques savaient pertinemment devoir avoir lieu.

Tandis que, dans le quartier arménien, les massacres s'amplifiaient d'heure en heure, les Turcs, tant réguliers qu'irréguliers, se répandaient plus au nord dans le quartier grec.

Le correspondant du *Times* télégraphiait de Constantinople, le 16 septembre, qu'avant l'incendie un détachement naval anglais qui gardait l'usine à gaz, assista au viol, en pleine rue, de plusieurs femmes grecques par des soldats turcs. Les marins anglais ne purent pas intervenir, ayant reçu l'ordre formel de s'abstenir de toute action en dehors de la surveillance des gazomètres.

Le rapt des femmes et des jeunes filles est une vieille tradition chez les soldats turcs et les témoignages à ce sujet sont aussi nombreux que révoltants. Des femmes furent violées sous les yeux de leur mari ou de leur père, assassinés s'ils tentaient d'intervenir. Un Grec, employé dans une maison anglaise et qui avait réussi à se cacher, assista au meurtre de son père et au viol de sa femme et de sa fille. Un Levantin, naturalisé Américain, se suicida, après avoir subi le même spectacle*. Quant à l'arrestation et au dépouillement des passants, même européens, ils étaient d'un usage courant.

Le capitaine J.-B. Rhodes, du destroyer américain *Litchfield*, accompagné de cinq matelots, sauva six civils britanniques de la mort, après le retrait des détachements anglais.

Il y eut cependant à Smyrne même des victimes européennes. Les Turcs, le 13, assassinèrent dans le Consulat d'Angleterre qu'ils envahirent, un employé occupé à faire des ballots de dossiers. Ils mirent également à mort deux employés anglais de la poste et placèrent, par ironie, un petit drapeau anglais dans la main raidie de l'un des cadavres.

Un vieil évangéliste, L. Maltass, fut également assassiné ainsi qu'un Italien infirme et sa sœur.

Un témoin américain raconte qu'à un moment donné il vit un irrégulier turc s'attaquer à une infirmière française de la Croix-Rouge. La scène avait également pour spectateur un marin français à bord d'un destroyer

* *Daily News*. Télégramme de New York du 19 septembre.

amarré à proximité. Le matelot, indigné, prit sa carabine et tira sur le brigand. Au cinquième coup, d'une balle dans la tête, il réussit à l'abattre.

La chasse aux Arméniens, les attentats, le pillage continuèrent pendant la journée du 12. M[onsieur] T. Roy Treloar rapporte que, le 11, les Arméniens étaient réunis par groupe de cent, conduits au *Konak* (palais du gouverneur) et mis à mort. Le 12, M[onsieur] T. Roy Treloar assista aux recherches des Arméniens. L'un d'entre eux ayant trouvé refuge dans le jardin du Consulat britannique, les Turcs exigèrent qu'il leur fût livré. « Je me trouvai, ajoute le témoin, sur le quai avec plusieurs officiers de marine américains. Un peu plus loin se trouvait une escouade de nos marins. Soudain apparurent trois Turcs poussant devant eux deux prisonniers arméniens. L'un d'eux se jeta dans l'eau et nagea pour se cacher derrière une barque américaine. Les Turcs tirèrent sur lui immédiatement, sans se préoccuper des marins aux oreilles desquels les balles sifflaient. L'autre Arménien ayant également été tué, les Turcs poursuivirent tranquillement leur route.

Les massacres d'Arméniens continuèrent mardi soir et des milliers furent égorgés. Le lendemain l'odeur pestilentielle était telle que l'on ne pouvait réellement approcher de certains quartiers ».

Et M[onsieur] T. Roy Treloar ajoute :

« M[onsieur] Dobson, un pasteur anglais²⁰, qui courut les plus grands dangers en s'employant à enterrer les morts et à soulager les souffrances, a vu personnellement les plus abominables atrocités et lui, moi et plusieurs autres sommes prêts à comparaître devant n'importe quelle commission et dire ce que nous avons vu ».

II

L'incendie

L'incendie éclata le mercredi 13 tout au début de l'après-midi. Quand on a lu ce qui précède, quand on sait que les pillages et les meurtres avaient commencé dès le samedi 9 et quand on se souvient du passage de la déposition de M[onsieur] [T. Roy] Treloar où il dit que le

²⁰ Dobson Charles (1886-1930), pasteur anglais de l'église anglicane de Smyrne.

mercredi matin l'infection des cadavres, laissés sans sépulture depuis le 9 au soir, était devenue intolérable, on comprend clairement ce qui s'est passé. Les Turcs, après avoir pillé le quartier arménien et massacré une grande partie de ses habitants, ont eu recours au feu pour faire disparaître la trace de leurs forfaits.

C'est là l'opinion très nette de nombreux témoins. Le premier télégramme qui soit parvenu en Europe est celui de l'envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, M[onsieur] John Clayton, qui reproduisait le témoignage de miss Minnie Mills, directrice de l'école américaine, au centre du quartier arménien. Celle-ci avait vu un gradé turc, de l'armée régulière, entrant dans une maison arménienne, proche de son école. Il tenait en main des bidons. Peu après sa sortie, la maison flambait.

Le major général sir F. Maurice, envoyé spécial du *Daily News* à Constantinople, télégraphiant, le 18 septembre, les résultats de son enquête, écrivait :

« Le feu prit le 13 dans l'après-midi dans le quartier arménien, mais les autorités turques ne firent aucun effort sérieux pour l'arrêter. Le lendemain on vit grand nombre de soldats turcs jetant du pétrole et mettant le feu aux maisons. Les autorités turques auraient pu empêcher le feu de gagner les quartiers européens. Les soldats turcs, agissant délibérément, sont la cause première de la terrible extension du désastre ».

Le correspondant particulier du *Times* à Malte, après interrogatoire des réfugiés, télégraphiait, le 18, que le feu avait pris simultanément dans trois quartiers.

M[onsieur] T. Roy Treloar, que nous avons déjà cité, déclare que le premier incendie commença à deux heures de l'après-midi le 13. À cinq heures, quatre autres foyers d'incendie étaient visibles. « Dans l'opinion de nombreux Anglais éminents de Smyrne, on eut recours à l'incendie, écrit-il, pour effacer les traces des immenses boucheries commises dans le quartier arménien ».

Il ajoute que l'on a la preuve que les Turcs barricadaient les maisons avant d'y mettre le feu et qu'ils jetèrent du pétrole dans le quartier arménien.

Le correspondant de l'*Écho de Paris* à Marseille (20 septembre) a recueilli de la bouche des passagers du *Phrygie* des indications portant à vingt le nombre des foyers d'incendie. L'un de ces rescapés a dit que

« les kémalistes cernèrent le quartier arménien et commencèrent à incendier les maisons à l'aide de bombes et de pétrole ».

Le correspondant de Constantinople du *Manchester Guardian* télégraphiait, le 20, qu'après interrogatoire des réfugiés arrivés de Smyrne, il avait la certitude que le feu avait été mis intentionnellement par les Turcs. L'un des témoins avait vu des soldats turcs lancer du pétrole.

Des témoins américains, arrivés à Constantinople le 20 à bord du destroyer *Simpson*, ont été unanimes à faire porter aux Turcs l'entière responsabilité du sinistre. Ces observateurs impartiaux ont déclaré : « La haine des kémalistes à l'égard des Arméniens est beaucoup plus violente qu'à l'égard des Grecs. Les Turcs étaient décidés à exterminer les Arméniens dès leur arrivée. Après que l'incendie eut fait rage pendant quelques heures, le vent tourna subitement du nord au sud, portant les étincelles sur le quartier européen. Les Turcs se rendirent compte alors de leur erreur. Les kémalistes n'avaient pas songé à détruire toute la ville pour la possession de laquelle ils avaient lutté pendant des années, sacrifiant bien des vies et une somme d'argent considérable ».

Les marins américains en patrouille déclarent qu'ils ont vu des soldats turcs mettre le feu à des maisons.

Le correspondant du *Morning Post* à Constantinople télégraphiait le 19 : « Ayant pu confronter les déclarations d'un grand nombre de fugitifs anglais, serbes et autres, tous de classe cultivée, je crois nécessaire de déclarer que toutes concordent pour dire que le feu fut mis par des irréguliers turcs, avec la connivence des troupes régulières et l'apparente connivence des autorités militaires.

Lorsque les premières troupes régulières eurent fait leur entrée, les représentants de [Mustapha] Kemal ne firent aucun effort pour prendre en mains l'administration de la ville qui fut bientôt remplie d'irréguliers dans un but assez facile à comprendre. Le pillage commença dans le quartier arménien, pillage qui fut bientôt suivi par des incendies ; des témoins anglais et serbes m'ont affirmé de la façon la plus catégorique avoir vu des soldats turcs entretenant l'incendie. La raison de cette attitude serait double. La première serait que les kémalistes, ayant décidé que Smyrne devait redevenir une ville purement turque, le meilleur moyen était de détruire le quartier commerçant européen et les résidences européennes et, d'autre part, que [Mustapha] Kemal n'avait pas d'autres

moyens de récompenser les irréguliers des services qu'ils lui avaient rendus. Je ne donne ces conclusions, dit en terminant le correspondant du *Morning Post*, qu'après examen des témoignages recueillis ».

M[onsieur] John Clayton, envoyé spécial du *Chicago Tribune*, télégraphiait, le 15 septembre, de Smyrne même : « Aucun doute ne subsiste sur l'origine du feu. Au témoignage fait sous serment des directeurs américains du *Collegial Institute*, la torche fut tenue par des soldats turcs de l'armée régulière ». Malgré les assurances de [Mustapha] Kemal, la Turquie a « réglé les vieux comptes ». Le problème des minorités est à jamais résolu.

III Dans la banlieue de Smyrne

À Bournabat

Le matin du 9, alors que la cavalerie turque entrait dans Smyrne, les *tchéts* étaient à Bournabat, dans la banlieue de Smyrne. Le correspondant spécial du *Daily Mail*, M[onsieur] Ward Price, télégraphiait le 9 que les *tchéts* « tuaient, brûlaient, pillaient ». La veille, 8 septembre, au moment où la cavalerie turque avait traversé Bournabat (qui est à une dizaine de kilomètres de Smyrne), deux coups de feu avaient été tirés sur elle du jardin de la maison de M[onsieur] Lafontaine, une des plus vieilles et importantes familles anglo-françaises de Smyrne*. Les agresseurs n'avaient pas été retrouvés, mais en représailles, la maison avait été saccagée.

Dans une lettre d'un jeune Anglais de Smyrne, écrite le 10 septembre à son père demeurant à Kensington, et communiquée par ce dernier, on lit :

« Quelques-unes des personnes de Bournabat, appuyées des Grecs locaux, ont essayé l'autre nuit d'arrêter l'avance turque. Le village a, en conséquence, beaucoup souffert. Hier matin, il a été bombardé et

* Témoignage d'un Anglais de Smyrne, recueilli au Caire par le correspondant du *Daily Telegraph*.

beaucoup de gens ont été tués à coups de fusils et de mitrailleuses. J'ai vu X... [sic] (un vieux Grec de 65 ans) qui est arrivé à mon bureau vingt minutes avant l'arrivée des Turcs. Il avait aidé pendant toute la nuit à combattre les Turcs, il est très bas et craint pour sa famille qu'il a dû laisser là-bas* ».

Il n'avait pas tort. Non seulement Bournabat fut mise à sac, mais les Turcs égorgèrent sans pitié jusqu'aux malheureuses servantes grecques et arméniennes des familles anglaises de la localité. M[onsieur] Sykes, l'un des principaux résidents britanniques, vit égorger vingt-six de ces malheureuses. Un autre lot de vingt à vingt-cinq servantes qui avaient cherché refuge dans une propriété anglaise en furent arrachées** et tuées après avoir été odieusement outragées.

Un vieux résident anglais de Bournabat, le docteur Murphy, se trouvait dans un salon avec sa femme et ses deux filles, quand un officier turc, suivi de quelques soldats, pénétra de vive force dans la pièce. Les brutes brisèrent des vases sur la tête du vieillard qui mourut le lendemain. m[istres]s Murphy fut dangereusement blessée, leurs filles n'échappèrent aux outrages des soldats que par l'arrivée des servantes, sur lesquelles les soldats turcs se ruèrent immédiatement.

L'assassinat du docteur Murphy est confirmé par le correspondant du *Times* qui raconte que l'officier turc, saccageant le piano, les meubles, les objets d'art, déclarait que « la civilisation et l'humanité ne comptaient pas ». Deux demoiselles anglaises, les misses Steven, furent, à Bournabat, battues à coups de barres de fer.

À Boudja

Dans la localité de Boudja (banlieue sud de Smyrne), M[onsieur] Oscar de Jongh et sa femme, sujets hollandais, furent assassinés de sang-froid. Voici des extraits d'une lettre d'un membre de la colonie britannique :

* *Daily Telegraph* du 18 septembre.

** Témoignage de M[onsieur] T. Roy Treloar, directeur de l'Eastern Carpet C^o, fils de sir William Treloar, alderman de la Cité de Londres.

« Le même après-midi, on vint nous dire que M[onsieur] et M[ada]me Oscar de Jongh gisaient morts dans la rue en face de la maison Coraffa, en nous demandant s'il ne serait pas urgent d'enlever les cadavres pour qu'ils ne soient pas dévorés par les chiens. Nous y allâmes, en emmenant avec nous John Icard, son gendre, un officier italien, M[onsieur] Roboly et Paul Missir. Nous trouvâmes les corps là où ils étaient tombés, morts évidemment sur le coup, au coin de la maison Coraffa. À cent ou cent cinquante mètres plus loin, du côté d'Apano Mahala, il y avait les cadavres de cinq ou six villageois. On dit (mais c'est un on-dit) que les villageois auraient tiré sur les cavaliers irréguliers turcs, et en auraient tué deux, d'où les représailles.

Mais en tout cas, la mort des de Jongh est un meurtre de sang-froid. On a raconté depuis que c'était un accident, les de Jongh ayant été renversés et piétinés par les cavaliers au moment où ils tournaient le coin de la maison. C'est un mensonge. Il n'y avait rien de ce genre et l'orifice des balles était visible. Le sang s'en échappait encore. Avec grande difficulté, nous parvînmes à les transporter au cimetière. Un prêtre catholique récita des prières et nous les laissâmes sous un arbre en attendant de pouvoir les inhumer. Le jeune H. de Jongh n'ayant pu trouver de cercueils, ils furent mis tels quels en terre, sans autre service funèbre, aucun prêtre n'ayant pu être obtenu ».

IV

L'assassinat de M[onsieur]r Chrysostome²¹.

Le témoignage décisif d'un Français

On a cherché à excuser les Turcs des horreurs commises à Smyrne en parlant de légitimes représailles pour les excès commis par l'armée grecque en retraite. On voit d'abord mal le rapport que peuvent avoir ces représailles qu'on cherche à légitimiser ainsi, avec le massacre général des Arméniens et l'incendie du quartier arménien. Le prétexte de la grenade lancée lors de l'entrée des troupes est insuffisant, car l'auteur de l'attentat réussi à s'enfuir, si bien que son identité arménienne demeure

²¹ Chrysostome (1867-1922), métropolitain des Grecs orthodoxes de Smyrne de 1910 à 1914 et puis de 1919 à 1922.

problématique et d'autre part, l'officier n'ayant été que blessé, cela ne justifiait pas un carnage général.

L'esprit sauvage des dirigeants turcs – au-dessus de tous les prétendus irréguliers qu'en désespoir de cause on charge de tous les méfaits – se révèle entièrement dans l'assassinat de M[onseigneur]r Chrysostome, l'éminent et vénérable archevêque grec de Smyrne. Le général Nourreddine pacha le fit chercher à la Métropole. Dès son arrivée, il le couvrit d'injures, lui reprocha son attitude philhellénique pendant l'occupation grecque et lui signifia enfin que le tribunal révolutionnaire d'Angora l'avait depuis longtemps condamné à mort. Nourreddine ajouta qu'il ne lui restait plus qu'à le livrer au jugement de la populace.

M[onseigneur]r Chrysostome fut alors jeté au milieu d'une foule musulmane en délire qui lui arracha la barbe, le poignarda et traîna le cadavre écartelé jusque dans le quartier turc où il fut livré aux chiens.

La presse française s'est abstenue de mentionner ces horribles détails. Bien mieux, profitant de l'équivoque de l'arrivée à Athènes de l'archevêque arménien qui avait réussi à échapper aux bourreaux, certains journaux ont affirmé triomphalement que M[onseigneur]r Chrysostome était sain et sauf et qu'il ne fallait attacher aucun crédit aux nouvelles tendancieuses, de source grecque, sur les atrocités commises à Smyrne. Ces mêmes journaux n'ont même pas daigné insérer la rectification qui leur fut officiellement adressée.

C'est ainsi qu'on prétend écrire l'histoire et renseigner le public français. Mais il est des esprits sincères et justes qui ne craignent pas de proclamer la vérité. Ainsi, sommes-nous en mesure de reproduire le témoignage qu'un *protégé français*, M[onsieur] M... [sic], n'a pas craint de verser dans le dossier de cette douloureuse tragédie de Smyrne et, plus particulièrement, de l'odieux assassinat de M[onseigneur]r Chrysostome. Voici le document décisif de cet impartial témoin oculaire :

« Le jeudi 7 septembre, les autorités grecques quittèrent Smyrne.

D'ordre du consul général de France à Smyrne, M[onsieur]r Graillet²², une milice composée de citoyens et protégés français fut chargée de maintenir l'ordre et de veiller à la sécurité des habitants.

²² Graillet Michel (1873-1929), diplomate français.

Jusqu'à samedi matin, l'ordre régnait malgré l'absence d'autorités. Samedi 9 septembre, à 9 heures du matin, l'armée régulière turque faisait son entrée dans la ville. À 10 heures, au moment où les troupes turques défilaient par la rue Franque, l'officier se trouvant à leur tête s'arrêta pour demander la direction à prendre pour atteindre le quartier arménien. À ce moment même, M[onsieur] Saman, habitant de Smyrne, qui se dirigeait vers l'église du Sacré-Cœur pour s'y réfugier, fut interpellé par un soldat (le troisième derrière l'officier) qui lui demanda l'heure. M[onsieur] Saman ayant tiré sa montre, le soldat la lui arracha, le menaçant de sa baïonnette. Je protestai auprès de l'officier, mais celui-ci se borna à donner aux troupes l'ordre d'avancer.

Une demi-heure après, un prêtre catholique italien, le Père Scalirino, vint m'avertir qu'il fallait se porter d'urgence au secours du métropolite grec, M[onseigneur] Chrysostome, pour le mettre à l'abri du danger.

Une patrouille française, composée de vingt hommes que j'accompagnais avec un autre milicien, se rendit aussitôt à la métropole, pour prier M[onseigneur] Chrysostome de venir s'installer au Sacré-Cœur ou au Consulat général de France. Mais M[onseigneur] Chrysostome refusa, disant que, pasteur, il devait rester auprès de son troupeau. La patrouille sortait à peine de chez le métropolite, lorsqu'une voiture, avec un officier et deux soldats turcs, baïonnette au canon, s'arrêta devant la métropole. L'officier monta chez le métropolite et lui donna l'ordre de le suivre chez le commandant de l'armée, Nourreddine pacha. Lorsque je vis emmener le métropolite, je conseillai à la patrouille de suivre la voiture. Nous arrivâmes devant la Grande Caserne où se trouvait le commandant d'armée général Nourreddine. Le métropolite fut conduit par l'officier qui l'accompagnait devant celui-ci. Dix minutes après, il redescendait. Nourreddine pacha parut au même moment sur le balcon de l'édifice et, s'adressant aux quelque mille ou quinze cents musulmans, hommes et femmes, qui se trouvaient sur la place, leur déclara qu'il leur livrait le métropolite, ajoutant : « S'il vous a fait du bien, faites-lui du bien, s'il vous a fait du mal, faites-lui du mal ! » La populace s'empara aussitôt de M[onseigneur] Chrysostome et l'emmena un peu plus loin devant la boutique du coiffeur Ismail, protégé italien, on l'arrêta et on lui passa une blouse blanche de coiffeur. La foule commença aussitôt à le frapper à

coups de poing et de bâton, à lui cracher à la figure. On le cribla de coups de couteau. On lui arracha la barbe, on lui creva les yeux, on lui coupa le nez et les oreilles.

À noter que la patrouille française assista jusqu'ici à cette scène. Les hommes (des marins) étaient hors d'eux-mêmes et tremblaient littéralement d'indignation et voulaient intervenir, mais conformément aux ordres reçus, l'officier qui les conduisait leur défendit de bouger, le revolver au poing. Nous perdîmes ensuite de vue le métropolitain qui fut achevé un peu plus loin.

Comme je descendais avec la patrouille vers le quartier européen, nous rencontrâmes une auto derrière laquelle était attaché par les pieds, sa tête traînant sur les pavés, M[onsieur] Jurucdjoglou, directeur du journal *La Réforme*, véritable loque humaine.

Dans l'après-midi, les Turcs ayant prétendu que des grenades avaient été lancées contre les troupes par les Arméniens, je me rendis avec la même patrouille au quartier arménien.

Près de l'église arménienne Saint Stepha[n]no[s], dans une ruelle, nous trouvâmes trois cadavres d'enfants de 5 à 8 ans, la tête sectionnée du corps. Quelques maisons plus loin, toute une famille de sept personnes avait été égorgée. Les femmes avaient les seins coupés.

En passant la rue Kénourio Machala, je vis de nombreux soldats et civils turcs en train de saccager et de piller des bijouteries. La bijouterie de M[onsieur] Pierre Tius, sujet italien, celle de M[onsieur] John Righo, sujet grec, et celle de M[onsieur] Louis Armao, sujet grec, ainsi que sa maison, furent complètement dévalisées. Rue Madamachan et rue Franque, les magasins, y compris ceux appartenant à des citoyens français, tels que M[onsieur] M. Tassi, et au citoyen italien Joseph Manouso, furent complètement pillés.

Dimanche, lundi et mardi, les massacres et le pillage continuèrent. Les magasins français de la rue Saint-Georges furent notamment dévalisés et saccagés.

Toutes ces violences étaient commises par des soldats réguliers et des civils turcs. Mercredi, à 11 heures du matin, le feu éclata au Club Arménien, près de la gare de Basma Hané. Deux officiers turcs, des bidons de pétrole à la main, entrèrent au Club Arménien. Cinq minutes après, la maison était en flammes. C'est à cette scène qu'assista miss

Mills, directrice du Collège américain. Le feu fut mis également à l'hôpital arménien, qui se trouve dans le même quartier, par les nommés Kemal bey, ancien sergent-major de la place de Smyrne, et Kadri bey, également ancien sergent-major de la place de Smyrne. Les voitures d'arrosage de la municipalité de Smyrne furent utilisées pour incendier rapidement le quartier arménien. En effet, ces voitures, remplies d'essence et de pétrole au lieu d'eau, parcouraient toutes les rues en les arrosant, tandis que des hommes qui les suivaient avec des torches mettaient le feu. En quelques heures la ville était en flammes.

À 4 heures de l'après-midi, l'officier commandant le contre-torpilleur français *Tonkinois* me pria de l'accompagner au commissariat de police pour les passeports, afin d'obtenir l'envoi d'un agent de police pour la vérification des passeports des personnes qui attendaient s'embarquer sur la *Phrygie*.

Le commissaire de police répondit que c'était une grande faveur qu'il daignait nous faire, étant donné qu'il était en droit d'exiger que les passeports des Français fussent visés au commissariat.

L'embarquement commença aussitôt. La foule était énorme. Les deux officiers du *Tonkinois*, avec une patrouille de marins, et un officier turc, avec une patrouille turque, faisaient le service d'ordre et vérifiaient l'embarquement des réfugiés sur le quai.

Un Arménien protégé français fut tué d'un coup de baïonnette devant nous.

Une foule immense de chrétiens amassée devant le Consulat de France réclamait la protection de la France. L'officier turc en question voulait faire chasser tout ce monde vers les quartiers en flammes. Les officiers français du *Tonkinois* s'y opposèrent. Une vive altercation s'ensuivit avec l'officier turc. Celui-ci, stimulé par les hordes turques qui cherchaient un prétexte pour massacrer les chrétiens amassés là, tira son revolver et abattit les deux officiers français. Une bagarre terrible et une vive fusillade eut lieu.

Les civils turcs et la patrouille turque tirèrent sur la foule des réfugiés et les marins français. Des troupes américains qui se trouvaient à proximité intervinrent, chassèrent les Turcs et rétablirent l'ordre ».

Signé :
Joseph M...

V

La xénophobie turque

Par une coïncidence significative du caractère sauvagement xénophobe de la victoire kémaliste, au moment où le régime turc était établi à Smyrne, le dimanche soir 10 septembre, une foule hurlante, venant de Stamboul, traversait le pont Galata et envahissait le quartier de Péra. Là, elle lapidait indistinctement toutes les maisons, brisant même les vitres des légations de Roumaine et d'Espagne, détruisant les enseignes des magasins français et tirant des coups de revolvers.

Ce même jour, l'organe kémaliste *Tevhid i Efkiar* adressait des menaces non déguisées aux Arméniens... La chose vaut d'être notée. D'autre part, quand l'incendie de Smyrne fut connu à Constantinople, la presse turque accepta la chose avec une bien curieuse indifférence. Cet indice donnerait raison à ceux qui considèrent que l'incendie de Smyrne, faisant table rase des colonies européennes, entrait dans le plan de turquification intégrale de la Turquie, cher aux kémalistes.

Ce n'est que plus tard que, sentant ce que cette indifférence avait de révélatrice, la presse de Constantinople, sur un mot d'ordre d'Angora, commença à accuser les Grecs en retraite d'avoir mis le feu à Smyrne.

Il faut relever dans un télégramme envoyé de Constantinople le 18 au *Manchester Guardian* (20 septembre) le fait que Mustapha Kemal, dans une entrevue qu'il eut à Smyrne immédiatement après la catastrophe, avec les représentants de la Commission de secours américaine, leur déclara qu'à l'avenir aucun collègue américain, aucun Y.M.C.A. (*Young Men Christian Association*), ni aucune autre institution chrétienne ne serait autorisée à Smyrne. Le même correspondant télégraphiait le 20 que deux fonctionnaires de l'Y.M.C.A. avaient essuyé des coups de feu de la part des soldats turcs.

* * *

Aussi bien, pour qui a lu ce qui précède, le doute n'est pas permis et l'on ne peut que plaindre ceux, officiels ou journalistes, qui, dans le but évident de servir certain mot d'ordre politique, ont pu, arrivant à Smyrne plusieurs jours après les événements, alors que tous les témoins terrorisés avaient fui, que les Turcs chassaient vers l'intérieur les survivant prisonniers, télégraphier, après une sommaire enquête auprès des Turcs

eux-mêmes, que les Grecs et les Arméniens étaient responsables de la mort de Smyrne.

Pour faire accepter à l'opinion les redoutables et paradoxales concessions faites aux kémalistes, il importe évidemment de réduire à tout prix leurs responsabilités et de les blanchir, mais l'histoire ne connaît pas ce scandaleux opportunisme et ces quelques pages bien inutiles si l'on veut, en cette heure d'aveuglement européen, serviront pourtant de document pour l'avenir.

VI

Le problème des réfugiés

Le drame de Smyrne est déjà du passé. C'est une honteuse page de plus dans l'histoire de la Turquie. Nul n'en veut convenir aujourd'hui en France parce que l'on s'hypnotise sur cette idée de paix à tout prix qui fait tout oublier et même nier l'évidence. Mustapha Kemal et ses officiers peuvent tout se permettre, ils sont *a priori* innocents. La polémique et les plaidoiries ont fait bon marché du respect de la vérité historique. M[onsieur] Franklin-Bouillon ose affirmer : «Ce sont les Grecs qui ont incendié Smyrne ». Il lance cette accusation avec cette superbe qui lui est familière, certain qu'on l'acceptera d'enthousiasme. En effet, nul ne proteste et il faut que le ministre de Grèce, M[onsieur] Romanos, intervienne en personne pour rétablir les faits.

Mais à quoi bon discuter ? Le siège de l'opinion est fait. Il n'y a plus d'esprit critique en France. Les hommes que l'on avait coutume d'écouter sur les questions extérieures : M[essieur]s André Tardieu et Auguste Gauvain, prêchent dans le désert. La turcomanie et l'anglophobie tournent à la démence. À ce stade de la maladie, la thérapeutique est vaine, il n'y a plus qu'à espérer en la Providence.

Est-ce vers elle seule que les malheureuses victimes de cette tragédie doivent tourner les yeux ? Ceux qui ne voient que les satisfactions à accorder aux Turcs pour s'assurer leurs bonnes grâces et établir ainsi, en Orient, une paix favorable à la reprise des affaires, songent-ils aux milliers et milliers de chrétiens qu'ils sacrifient dans ce but ? Vraisemblablement pas. Et pourtant c'est là aujourd'hui l'angoissant

problème d'une ampleur insoupçonnée. La reprise de l'Ionie par les Turcs a eu pour conséquence de provoquer l'exode désespéré de la plupart des chrétiens qui avaient échappé au poignard des massacreurs. Les îles de l'Archipel, la Thrace, la Macédoine et la Grèce ont vu soudain arriver des réfugiés par dizaines de mille dans le plus absolu dénuement. Les kémalistes, ayant par surcroît gardé prisonniers tous les hommes d'âge militaire (125.000 d'après les renseignements turcs, reproduits par le *Daily Telegraph* du 10 octobre) et toutes les jeunes filles et jeunes femmes de 15 à 35 ans, ces hordes d'exilés ne comportent plus que des vieillards et des enfants incapables de subvenir par un labeur rude à leur subsistance. M[onsieur] Othis Swift, envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, télégraphiait, le 15 octobre, le récit que venait de lui faire M[onsieur] William Klutz, de la Commission de Secours Américaine. « 70.000 réfugiés d'Asie Mineure sont déjà à Salonique où il n'y a pas d'accommodements pour les recevoir. Ils couchent dans les rues, dans les jardins, dans les églises. On ne peut encore réaliser les proportions foudroyantes de la tragédie, car l'avalanche de la migration de Thrace n'est pas encore là. Les premiers réfugiés avaient été logés dans quatre grands camps en dehors de la ville, camps anglais qui datent de la guerre. Soixante-dix pour cent de ces malheureux souffrent de malaria et l'on manque de quinine. La saison des pluies étant imminente, il faut s'attendre à d'innombrables pneumonies, sinon au choléra et au typhus. Les camps offrent le spectacle de scènes effrayantes. Nombreux sont ceux – vieillards, jeunes filles outragées par les Turcs, épouses qui virent leurs maris entraînés vers Angora – qui sont devenus fous de terreur. Ils errent dans les camps encombrés et puants en criant, blasphémant, chantant et sanglotant, sans que les milliers d'êtres qui les entourent, prostrés et accablés, leur prêtent attention. Des vieillards, séparés des leurs et sans aucune aide, gisent morts sur le plancher des baraquements sans que l'on s'en préoccupe. Des centaines d'orphelins cherchent vainement leurs parents dans la foule et des mères sont inlassablement en quête de leurs petits disparus. Des douzaines de bébés, dont certains de trois et quatre mois, ont été recueillis par des réfugiés. J'ai vu un vieil homme de soixante-dix ans donner le biberon à un innocent petit être qu'on avait jeté dans ses bras au moment de la fuite de Smyrne. Dans une église bondée, j'ai vu une Arménienne de quinze ans qui s'occupait d'un

nouveau-né que quelqu'un avait placé près d'elle pendant son sommeil sur le quai de Smyrne. Comme je me frayais un chemin parmi la foule, j'étais constamment arrêté par des femmes à demi folles qui, en pleurant, me suppliaient d'aller trouver Mustapha Kemal pour lui demander d'épargner leurs maris. Tous les réfugiés content d'odieuses histoires de la brutalité turque ».

Un autre témoin américain, M[onsieur] Alfred E. Brady, du Comité du Secours de Smyrne, rapporte que les hôpitaux des îles grecques sont remplis de malheureuses victimes des Turcs. À Chio il a vu un enfant dont le père avait été tué et la mère violée par les Turcs. Lui-même avait reçu un coup de fusil dans la figure. Un enfant arménien de quatre ans avait reçu des coups de crosse. Le pauvre petit tremblait encore au moindre bruit.

Les navires de la Commission Américaine de Secours, bien que battant pavillon des États-Unis, eurent à essayer le feu des mitrailleuses turques comme ils s'approchaient de la côte pour y chercher des réfugiés. Un officier turc, aux demandes d'explications, répondit simplement : « Vous n'avez rien à faire ici ». Le sort de ceux que les Turcs ont empêchés de quitter l'Anatolie n'est pas douteux. Un télégramme Reuter de Tchanak, 15 octobre, rapportait que des femmes arméniennes, qui avaient réussi à gagner ce port sous un déguisement, affirmaient que les Turcs venaient de massacrer toute la population arménienne et grecque d'Ezine, à 40 kilomètres au sud de Tchanak.

Puisque l'Europe ne peut plus rien pour ceux qui sont restés, demeurera-t-elle également insensible au terrible destin des réfugiés ? Le gouvernement anglais a jusqu'ici donné 800.000 francs, la Nouvelle-Zélande 50.000, les sociétés charitables d'Angleterre 500.000, pour aider à l'œuvre de pitié. Mais il y a près d'un million de victimes. Le ministre de l'Assistance publique de Grèce, le docteur Doxiades, s'occupe déjà de 600.000 d'entre eux (il y en a 130.000 à Mytilène, 60.000 à Chio, 35.000 à Samos, 70.000 à Salonique, 40.000 au Pirée, 140.000 dans la région de Rodosto et le reste est éparpillé dans toute la Grèce). Le gouvernement hellénique étudie un programme de billets de logement forcé ; chaque ville et village de Grèce devant absorber un nombre de réfugiés proportionné à sa population. Mais, dans les conditions actuelles du Trésor grec, la tâche dépasse les disponibilités. L'hiver approche et le flot

des émigrants de Thrace commence à arriver. On en attend près de 400.000.

Si la solidarité humaine n'est pas un vain mot, si, dans ce bas monde, il y a tout de même autre chose que la lutte des politiciens et des financiers ; que les rivalités et les haines entre les chrétiens d'Occident fassent trêve devant ce tableau d'immense misère et que l'Europe rachète son crime d'égoïsme qui est à l'origine de tout le mal par un loyal et grand effort de charité.

LES DERNIERS JOURS DE SMYRNE

Depuis la publication de La Mort de Smyrne, de nouveaux documents et témoignages sont venus renforcer le dossier de cet épouvantable sinistre, qu'on ne saurait oublier, comme s'il s'agissait d'un gros fait-divers d'éphémère intérêt. En réunissant ici les résultats nouveaux de mon enquête, je crois faire œuvre utile au point de vue historique, car les hommes passent, la mémoire des témoins s'estompe, les documents se dispersent et, après un certain temps, il devient impossible de reconstituer les faits, avec quelque chance de précision.

J'ai délibérément écarté tous les renseignements dont je ne connaissais pas la source, tout ce qui était vague ou généralisateur. J'ai même atténué les nombreux récits que j'ai entendus ou eus sous les yeux pour faire la part de la nervosité de victimes qui ont tout perdu, de l'exagération orientale et des incapacités d'observation qui sont communes, scientifiquement, à la majorité des hommes.

Ce qui reste suffit à ne point laisser d'illusions sur l'horreur de la catastrophe de Smyrne et sur l'entière responsabilité de l'armée kémaliste et de ses chefs.

Avant l'arrivée des Turcs

L'immensité du sinistre de Smyrne aurait pu être sinon évitée du moins diminuée sans l'intervention d'un double facteur d'illusion : la confiance des puissances dans les Turcs et la confiance des chrétiens d'Orient dans les puissances. Les représentants consulaires, pour la plupart nouveaux venus, ignorants de la mentalité turque, ne croyaient pas les vainqueurs capables de monstruosité et traitaient de pessimistes pusillanimes ceux qui les avertissaient du danger. J'ai sous les yeux le témoignage d'un Tchécoslovaque qui raconte :

« Quatre jours avant l'entrée des troupes kémalistes, je me suis rendu, à la suite d'une convocation, au consulat tchécoslovaque où nous

avons reçu l'assurance formelle que nous ne courions aucun risque. Connaissant la barbarie des Turcs, nous avons insisté pour demander télégraphiquement l'envoi de navires pour y être embarqués au moment opportun ; le consul s'y opposa, réitérant que nous ne courions aucun danger. À ce moment, j'ai pris la parole et j'ai dit au consul : « Monsieur le Consul, vous n'êtes ici que depuis une année, vous n'avez pas par conséquent l'expérience des Turcs, et je suis d'avis que vous assumez une grande responsabilité en refusant de prendre les dispositions indiquées ». En ce moment, il fut décidé de préparer des drapeaux et brassards aux couleurs nationales qui serviraient à faire reconnaître et respecter par les Turcs nos nationaux.

« Le jour même, le consul publia dans le *Télégraphe* qu'il n'y avait aucun danger ».

Le révérend Charles Dobson, chapelain de l'église anglaise de Smyrne, témoigne de son côté :

« Dans les jours qui précédèrent l'arrivée des Turcs, l'anxiété des résidents étrangers alla croissant. M'étant rendu chez le métropolitain, M[onsieur] Chrysostome, il m'exprima, ainsi que ceux qui l'entouraient, leurs craintes des excès que les Turcs pourraient commettre. Le métropolitain me remit un message signé par lui et d'autres dignitaires, dont l'archevêque arménien, en me priant de le faire transmettre en toute hâte à l'archevêque de Canterbury. Il demandait au primat d'Angleterre d'user de son influence auprès du Cabinet britannique pour que ce dernier arrêtât [Mustapha] Kemal aux portes de Smyrne en vue d'y négocier ou que des mesures fussent prises, en cas d'entrée de l'armée turque, pour protéger la vie des chrétiens. Cet appel se terminait par ces mots : « Au nom du Christ, hâtez-vous pour empêcher l'imminente catastrophe »!

Bien que, d'accord en cela avec la majorité des Anglais auxquels je rendis visite, je ne pus supposer que les Turcs se conduiraient de manière à justifier les craintes du métropolitain, je communiquai le message à l'amiral sir Ormond de Bauvoir Brock. Il prit intérêt à la chose, mais me dit qu'il y avait déjà des forces anglaises considérables à Smyrne et qu'il prévoyait une entrée paisible des Turcs à Smyrne, si même ils y entraient. Il me dit cependant qu'en câblant à l'archevêque de Canterbury je pouvais ajouter que l'amiral anglais était au courant de ma démarche et était prêt, en cas de désordre, à protéger de tout son pouvoir toutes les

classes de la population. Il ne faut pas perdre de vue qu'à ce moment-là l'on n'avait, dans les milieux officiels, aucune appréhension pour des horreurs d'une telle envergure.

Je demandai à l'amiral de m'autoriser à donner en son nom un communiqué à la presse locale affirmant sa confiance en une occupation paisible de la ville, en conseillant d'éviter toute provocation et en recommandant de se préoccuper surtout des réfugiés de l'intérieur qui gesticonnaient la ville.

Je portai le dit message au Comité de défense micrasiatique où se trouvaient six des membres les plus influents de cette organisation. L'un d'eux m'accompagna chez l'archevêque pour lui en donner communication. Au préalable les membres de Comité me demandèrent de leur faciliter une entrevue avec l'amiral anglais, ayant à lui faire part, disaient-ils, de la découverte d'un complot turc au sein même de Smyrne*. Je les en dissuadai en leur exposant qu'il y avait tant de racontars que l'amiral, dépourvu de moyens de contrôle, n'en sortirait pas. Je trouvai l'archevêque dans un état de grande anxiété. Il ne se sentait nullement rassuré par le message de sir Ormond de Bauvoir Brock et prétendait mieux connaître que les officiers anglais le danger turc.

Le message que j'avais apporté pour être publié dans la presse locale fut mutilé. On en supprima l'allusion à l'éventualité de l'entrée des Turcs à Smyrne et on y ajouta un paragraphe disant que des unités navales anglaises supplémentaires étaient en route pour Smyrne et que des transports chargés de troupes avaient quitté Gibraltar pour la même destination.

Ceux qui firent ces suppressions et adjonctions avaient évidemment pour but de remonter le moral de la population et de donner du courage à ceux qui étaient disposés à défendre la ville, mais ils firent rester à Smyrne un grand nombre de gens qui auraient eu le temps de se sauver ».

M[onsieur] Argherinos, inspecteur de la Société des tramways belge, donne la même note : « Les Européens, pour tranquilliser la population,

* Un collaborateur de la revue belge, *Le Flambeau* (n° du 31 déc[embre 19]22), qui a fait une intéressante enquête sur les événements du Proche-Orient, donne le nom de Belaheddin bey, sous-directeur de la Dette Ottomane, comme celui du chef du mouvement à Smyrne.

répandirent le bruit que l'armée kémaliste n'entrerait pas à Smyrne, mais s'arrêterait à Magnésie grâce à intervention des puissances ».

M[onsieur] St. Pittakis, conservateur du musée de Smyrne, m'écrit de son côté qu'une dizaine de jours avant la catastrophe, donc vers le même temps que le consul de Tchécoslovaquie s'affirmait optimiste, il eut avec le comte Senni, consul d'Italie, en présence du colonel Giordano, dans les locaux de la poste italienne, une longue conversation au cours de laquelle il lui déclara :

« Si les représentants des puissances alliées, au moment où le pouvoir échappe aux mains des autorités grecques, ne prennent pas à *temps* des mesures pour protéger Smyrne, où vous comptez tant de sujets et protégés, cette ville florissante sera complètement ruinée et vous y perdrez des millions de francs ».

« Le comte Senni fut très impressionné de ce que je lui disais et qui lui parut être une révélation. Il m'assura qu'il prenait mes avertissements en sérieuse considération et en aviserait ses collègues ».

Quand on se remémore que tout ce que les dits collègues imaginèrent fut d'aller pompeusement en uniforme faire remise de la ville abandonnée au général turc qui leur répondit, avec une courtoisie tout ottomane, que « son épée lui ayant donné la ville, il n'avait pas besoin d'une telle transmission », on mesure toute la candeur de ses excellents agents ayant hâtivement feuilleté de vieux manuels diplomatiques sur la conduite protocolaire à tenir en pareille occurrence, sans le moindre sens des réalités. Ils croyaient honnêtement que les choses se passeraient comme elles doivent se passer entre gens civilisés. Comment d'ailleurs auraient-ils pu penser autrement puisque leurs gouvernements, par leurs instructions et leur politique, leur en donnaient l'exemple.

La population chrétienne, pour sa part, se rassurait en voyant les cuirassés alliés en rade. Toutes ses pensées se résument dans ce passage d'une lettre écrite par une Française de Smyrne et publiée dans la *Revue du Christianisme social* (novembre 1922) :

« Nous avons une très grande confiance dans les Européens, leurs bateaux de guerre étaient près de nous sur nos rivages. Nous ne pouvions pas nous figurer que ces Européens laisseraient ces barbares faire ce qu'ils ont fait ».

« La majorité des Smyrniotes, écrit de son côté M[onsieur] Pittakis,

voyant la rade de Smyrne pleine de navires de guerre des puissances alliées, croyait que celles-ci tracerait une zone neutre autour de la ville dont elles défendraient l'accès tant aux troupes grecques que kémalistes ».

Or, il est indéniable que les marines alliées ont laissé faire et qu'elles n'ont pratiquement rien tenté pour arracher leurs victimes aux Turcs.

Certes, comme en témoigne le révérend Dobson, les destroyers et chalands se tinrent, pendant l'incendie, à proximité du quai, recueillant les sinistrés ; certes des détachements de marins de toutes nationalités firent des prodiges d'héroïsme pour aller sauver le personnel et les malades d'un hôpital, les sœurs d'un couvent ou d'autres groupements en péril, mais il s'est toujours agi d'établissements sous la protection de pavillons européens et la population proprement dite a été abandonnée à son malheureux sort.

Qu'on ne dise pas que la tâche dépassait les possibilités humaines.

Le barrage de quelques coups de canon sur les routes conduisant à Smyrne arrêtant l'arrivée de nouveaux contingents turcs, la mise à la raison, pour un débarquement en force, des faibles effectifs turcs qui se trouvaient déjà dans la ville eussent instantanément rétabli l'ordre et sauvé des milliers de vies humaines. L'embarquement des chrétiens se fût fait sans panique, sans pillage et sans massacres.

Les Turcs n'auraient pas pu emmener toute la population mâle prisonnière vers Dieu sait quelle destinée, créant un troupeau lamentable de plus d'un million d'êtres incapables de se subvenir à eux-mêmes et Smyrne serait encore debout.

Les hypothèses rétrospectives sont d'ailleurs sans intérêt. On n'a pas voulu. On n'a pas osé. Smyrne n'est plus. Le fait est là.

L'entrée des Turcs

Sur l'entrée des Turcs à Smyrne, il n'y a point de détails nouveaux bien saillants.

Le samedi 9 septembre, entre 10 h [eures] 1/4 et 11 heures, la cavalerie turque, forte, en deux détachements, de deux cents à quatre cents cavaliers « en vêtements bariolés », disent les uns, « en haillons », disent les autres, défila sur le quai tandis que certains galopaient à l'intérieur de la ville, sabre au clair. Beaucoup de cavaliers portaient des

rameaux d'olivier et criaient « Korma » ! (N'ayez pas peur). D'après le témoignage d'un Français, publié par la *Revue de Paris* (15 novembre 1922), ce fut un soldat grec*, qui, près de la douane lança une bombe sur l'officier turc commandant le détachement, le blessant légèrement à la joue. L'incident, dit le témoin, fut sans conséquence, l'officier salua, impassible, et continua sa route.

La cavalerie turque prit la direction de Kokariali comme pour poursuivre les Grecs, précédée par la populace turque, qui vociférait en brandissant des drapeaux, des gourdins et des armes. Ils marchaient tous ensemble vers Vourla, hurlant et faisant feu de leurs armes. À cet instant, un contingent d'infanterie grecque qui défilait sur les hauteurs de Kioz-Tépé pointa ses mitrailleuses sur la cavalerie turque, l'obligeant ainsi à rebrousser chemin. De cette façon l'armée grecque put descendre vers Tschesmé sans être inquiétée.

Le même jour les pillages commencèrent à Bit Bazar (le bazar arménien). La foule turque, sous prétexte qu'elle cherchait des armes et des munitions, pénétrait dans les maisons arméniennes. Il y eut, dès l'après-midi, des attentats contre les personnes et de jeunes hommes arméniens furent emmenés à Bachri baba et Gikolia, dans la partie haute du quartier turc de Karatasch. On ne devait plus les revoir.

Les témoignages que j'avais rassemblés lors de la publication de *La Mort de Smyrne* indiquaient que des massacres avaient eu lieu dans le quartier arménien cette nuit-là. Je ne savais pas que les mêmes horreurs avaient été perpétrées à Cordelio, dans la banlieue immédiate de Smyrne.

Le correspondant de la *Revue de Paris* écrit : « Un peu plus tard les troupes turques arrivèrent à Cordelio. Elles se tenaient toujours très correctement. Des Turcs que nous connaissions venaient nous dire qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Le soir des paysans arrivèrent affolés de Papahorio, petit village de pêcheurs à vingt minutes de Cordelio, criant que les Turcs massacraient. Parmi eux, une femme à qui on venait de tuer ses deux enfants, se traînait, la robe couverte de sang. Ils nous suppliaient de les cacher et cent

* On avait primitivement dit : un Arménien, mais comme le coupable, grec, arménien ou autre, disparut dans la foule et que le témoin de la *Revue de Paris* ne dit pas avoir assisté personnellement à l'attentat et identifié l'agresseur, ce témoignage n'a point de caractère formel.

cinquante se réfugièrent dans nos étables. Il fallut les nourrir, donner des vêtements chauds aux bébés et recommander à tous de rester bien tranquilles.

Au milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par ces pauvres gens qui envahirent les maisons en criant qu'on les massacrait. Les cloches des églises sonnaient et les cris affolés s'élevaient de tous côtés ; des soldats turcs s'étaient introduits dans une église où s'abritaient des centaines de réfugiés et s'étaient mis à les piller. Ce fut alors que les Anglais lancèrent leurs fusées, mais elles ne furent pas vues et aucun secours ne vint du contre-torpilleur ».

M[onsieur] Pittakis, qui se trouvait également à Cordelio, m'écrit :

« Le soir du même jour (9 septembre) ont commencé les atrocités des kéalistes.

Nous étions assis dans la salle à manger avec ma famille et une vingtaine de pauvres habitants des villages environnants auxquels j'avais donné refuge dans ma maison (mon neveu, M[onsieur] de Léon, étant italien et habitant chez moi, nous avons arboré sur la porte le tricolore italien), quand, vers minuit, nous avons entendu un fracas de portes et fenêtres brisées à coup de crosse suivi de hurlements d'épouvante de femmes et de cris stridents d'enfants. C'étaient les Turcs qui forçaient une maison voisine. Après quelques minutes, un peu plus loin, ce fut le tour d'une autre maison et ainsi de suite. Ma femme s'était évanouie ; mes enfants, terrorisés, s'accrochaient à moi en pleurant et les paysans que j'avais hospitalisés, serrés les uns contre les autres, s'étaient agenouillés et invoquaient la protection de Dieu. Nous restâmes ainsi jusqu'à l'aube. Les mêmes scènes s'étant renouvelées le jour suivant et ayant appris qu'on ne respectait même plus les maisons italiennes et françaises, je pris la résolution de tenter de fuir avec ma famille ».

La qualité de Français n'était en effet qu'une sauvegarde assez précaire. Un religieux français, de l'ordre de Saint-François, qui demande qu'on taise son nom, déclare :

« Ma vie a été sauvée par miracle.

Des soldats turcs m'ont arrêté à Bournabat et m'ont dévalisé. Ils m'ont enlevé tout l'argent que je possédais, en me menaçant de mort, leurs poignards sur ma poitrine. Ces soldats m'ont maltraité et j'ai été sauvé, comme je vous l'ai dit, par miracle. L'aide de camp du général

Nourredine, la veille, m'avait assuré que je pourrais circuler librement ».

M[onsieur] Cousinery, citoyen français, beau-père de M[onsieur] Gaudon, directeur de la Société du Gaz de Smyrne, a déclaré que : « Le jour de l'entrée des kémalistes à Smyrne, il fut dévalisé par l'armée régulière turque, au moment où il traversait la rue Saint-Jean, près de Bellavista, vers 11 heures du matin. Les soldats turcs qui passaient lui ont enlevé tout l'argent qu'il avait sur lui, à savoir de 500 à 600 livres turques ».

La maison du Français Jean Topouz a été pillée en sa présence et malgré sa nationalité.

Un autre Français, M[onsieur] Marcara, portant le brassard de la milice française, a été dévalisé et son brassard arraché.

Le dimanche 10 septembre

On avait jusqu'ici hésité sur la date exacte de l'assassinat de l'archevêque de Smyrne, M[onseigneur]r Chrysostome. Il paraît aujourd'hui établi que cela se passa le dimanche 10 septembre entre 4 et 5 heures de l'après-midi. Aux détails qu'un témoin oculaire français m'avait déjà donnés, je peux ajouter ceux-ci. Quand l'archevêque fut en présence du général Nourredine pacha, qui l'avait envoyé chercher baïonnette au canon, le vénérable prélat lui tendit la main*. Nourredine s'écria :

« Je ne vais point souiller ma main au contact de ta main immonde. Voici les preuves de ton infamie », et il lui montra un dossier de papiers contenant des accusations contre le Métropolitite. « Pars ! la foule t'attend en bas et elle te châtiara ainsi qu'il te convient ».

Et il le chassa. Dès que l'archevêque descendit dans la rue, la foule en délire qui l'attendait se précipita sur lui. On le saisit, on le traîna par la barbe, on lui arracha les yeux avec un couteau, on déchira ses habits, on piétina triomphalement son bonnet ecclésiastique, et, assommé de coups de poing et de pied, le visage ensanglanté par le sang qui coulait de ses

* M[onseigneur]r Chrysostome et Nourredine pacha avaient entretenu des relations courtoises quand ce dernier était gouverneur de Smyrne en 1918-[19]19.

yeux crevés, on le conduisit à Tschemeneli, le quartier turc proprement dit.

Là, il subit les pires supplices. Il fut mis en pièces, aux cris de « *Kiopein Parlsassi* » (Le Chien, déchirez-le !) et ses bourreaux, parmi lesquels se trouvaient des enfants, prirent chacun un membre de ce corps morcelé qu'ils promènèrent dans les divers quartiers en hurlant. Ensuite la cathédrale fut impitoyablement saccagée. Beaucoup de prêtres que l'on traînait par la barbe, y furent malmenés. Cet attentat contre la cathédrale chrétienne est significatif. Il ne s'agit plus là de représailles contre les personnes, mais d'une explosion nette de fanatisme musulman. C'est ce même jour que les deux directeurs des journaux de Smyrne, M[essieur]s Tchouroutchoglou et Klimanoglou, furent mis à mort de façon barbare, traînés, attachés par les pieds, à l'arrière d'une automobile.

J'ai deux témoignages d'Européens dont l'un compta ce jour-là, en traversant le quartier arménien en compagnie d'officiers italiens, quarante-six cadavres et l'autre vit de ses propres yeux des soldats turcs martyriser, dans le quartier de Ghios Tépé, le boucher grec Panayotis Gourounas, son propre fournisseur. Ce malheureux, auquel on arracha 5000 livres turques, fut sauvé par un prêtre français, le père Inès.

Le révérend Dobson déclare que parmi les cadavres qu'il rencontra dans la matinée du dimanche il fut particulièrement saisi d'horreur devant un groupe de femmes et de bébés au milieu desquels se trouvait la dépouille presque entièrement nue d'une jeune fille tuée d'une balle en pleine poitrine et dont le sort préalable n'était pas douteux.

Un de mes correspondants directs m'écrit qu'à la suite des massacres, des viols et des vols du samedi soir et du dimanche, la population chrétienne terrorisée se barricada dans les maisons et n'en sortit pratiquement plus jusqu'au mercredi, jour de l'incendie. Quelques personnes courageuses ou des protégés italiens ou français allaient aux provisions et rapportaient des nouvelles aux familles cloîtrées et tremblantes.

C'est ce qui explique que l'on n'a que peu de renseignements sur ce qui s'est passé dans les journées des lundi 11 et mardi 12 septembre.

D'après l'inspecteur de la Société des Tramways belges déjà cité, le lundi 11, à 21 h[eures] 30, l'église de la Sainte-Vierge fut saccagée et son trésor pillé. Le jour même pareil traitement fut infligé à l'église de Saint-Anarghyron à Boz-Yaka. Il y eut, dans les deux sanctuaires,

massacre de chrétiens qui s'y étaient réfugiés. Une partie de la population grecque et arménienne chercha refuge à l'hôpital catholique Saint-Antoine et aux hôpitaux anglais et hollandais.

Les familles se groupent dans les mêmes immeubles comme les troupeaux se resserrent instinctivement à l'approche de l'orage. Le témoin, dont le récit a été recueilli par la *Revue de Paris*, raconte :

« Le lundi 11, la situation politique était des plus mauvaises. La flotte devait quitter Smyrne d'un moment à l'autre. Comme nous craignons le blocus du golfe, nous nous embarquâmes, décidés à partir dès que la flotte anglaise partirait.

Les deux nuits passés à bord furent horribles, il y avait pourtant un merveilleux clair de lune. La rade ressemblait à un lac, et les moindres bruits nous parvenaient distinctement du rivage. De tous côtés on voyait de grands incendies ; Koukloudja, village grec, flambait en entier, ainsi qu'une partie de Bournabat et des feux isolés illuminaient les alentours de la rade. Les Turcs avaient mis à sac et brûlé tous les villages des environs de Smyrne. Du rivage nous arrivaient les cris des gens qu'on égorgeait, et les cadavres de noyés flottaient autour de notre bateau. Au milieu de toutes ces horreurs nous entendions la musique que l'on jouait à bord des bateaux de guerre pour se distraire. Nous passions nos journées à Cordelio où l'on vivait dans l'horreur. Les Turcs ne respectaient plus les maisons européennes et les pillaient comme celles des Grecs et des Arméniens. Pourtant le prestige de l'uniforme existait toujours ; un Français de Cordelio revêtit son vieil uniforme d'adjudant et put faire ainsi beaucoup de bien. À sa vue les Turcs se retiraient en disant : « C'est un Français ». À lui tout seul, il put sauver du pillage un grand nombre de maisons et sauver la vie à beaucoup de malheureux ».

Le correspondant du *Daily Telegraph*, qui parcourut le bazar arménien dans l'après-midi du lundi 11, déclare que le pillage, commencé dès le 9, avait pratiquement vidé le centre commerçant arménien. Les soldats turcs en uniforme prenaient part au pillage. On les rencontrait chargés de ballots de toutes sortes. Des carrioles et des ânes emportaient le butin. Il n'y avait encore que peu de cadavres visibles. Le correspondant, qui en avait compté quinze la veille, n'en vit lui-même que cinq le lundi. L'officier américain chef de patrouille estimait le total de ceux qu'il avait vus à une centaine.

Le même correspondant télégraphiait le lendemain que le massacre avait pris des proportions plus graves. Des soldats turcs avaient attaqué le collège arménien où se trouvaient un millier de réfugiés. Une quarantaine de cadavres gisait dans les rues.

Mustapha Kemal, que le correspondant interrogeait quelques heures avant l'incendie, lui déclarait : « Comme vous le voyez, il n'y a pas eu de massacres ni rien d'approchant à Smyrne. Les pillages et les meurtres qui se sont produits étaient inévitables ». Évidemment, pour un général turc, quarante cadavres dans les rues ne comptent pas. Un massacre digne de ce nom ne se chiffre que par milliers. L'histoire de la domination ottomane a ses traditions.

Dans la journée du 12, un témoin anglais, M[onsieur] Wallace, s'étant rendu dans sa propriété suburbaine de Bairakli (près de Cordelio), trouva sa domesticité en proie à la terreur. Trois cadavres de femmes flottaient dans la baie devant la maison. C'étaient les trois servantes de l'orphelinat de filles voisin. Un parti de Turcs s'était présenté à l'orphelinat, exigeant la remise immédiate de trois femmes. Après les avoir violées, il les avaient égorgées et jetées à la mer.

Dans cette même journée du 12, la recherche des soldats et officiers grecs que les autorités turques prétendaient cachés dans les maisons orthodoxes donna lieu aux plus abominables excès, le pillage n'étant que le moindre des maux. Dans le quartier de Haut Karatash, une nouvelle mariée fut violée consécutivement par neuf de ces brutes. Dans une maison voisine, celle de M[ada]me Marien Boudou, sept soldats se ruèrent sur sa fille Paratsem et les jeunes filles qui se trouvaient avec elle. La pauvre mère, devenue subitement folle à ce spectacle, se mit à danser « pour le mariage de sa fille » ! Dans l'après-midi du même jour parut une proclamation de Nourredine pacha, interdisant aux musulmans sous peine de mort de donner asile aux soldats grecs et arméniens.

L'incendie du 13 septembre

Nous arrivons ainsi au jour tragique de l'incendie. Il faut ici enregistrer avant tout le témoignage d'un Européen (qui demande que son nom ne soit pas publié) qui recueillit, ce matin-là, de la bouche des fils du maire turc de Smyrne avec lesquels il était lié, l'assurance qu'il n'avait

rien à craindre, *car le feu, dirent-ils, ne serait mis qu'au quartier arménien**.

Le feu fut en effet mis, selon une volonté mûrement préméditée, au quartier arménien le mercredi un peu avant midi.

D'après les témoignages de M[essieur]s G. Aposperis et D. Petrochilou et de M[ada]me Marguerite Gavana, le feu fut mis successivement, de quart d'heure en quart d'heure, au cercle arménien, puis dans le quartier Saint-Constantin, puis à l'église arménienne, dans le quartier des Grandes Tavernes, dans le quartier du Marché, dans les quartiers Saint-Nicolas, Elmas Sokak, Saint-Demetre. Des détonations accompagnaient le début de chaque incendie.

M[essieur]s Grégoire Aposperis, Demetrius Petrochilou et M[ademoiselle]le [sic] Marguerite Gavana déclarent que pendant les trois jours qui précédèrent l'incendie ce fut un défilé continu de voitures transportant dans le quartier turc et aux casernes des marchandises volées dans le quartier arménien.

Le témoin français cité par la *Revue de Paris*, descendu à terre à Cordelio dans la matinée du 13, avait noté que les soldats qui passaient devenaient de plus en plus arrogants. Ce n'étaient plus les braves Turcs de Smyrne qu'on connaissait, mais des montagnards de l'intérieur que [Mustapha] Kemal s'était attachés par des promesses de pillage. Ils ne voyaient aucune différence entre Grecs, Arméniens ou Européens ; pour eux c'étaient tous des « giaours » ou chrétiens. Ils battaient ou tuaient les malheureux qu'ils rencontraient dans les rues et enlevaient toutes les femmes.

« Le matin du jour où l'incendie éclata, dit le révérend Dobson, la situation avait à ce point empiré qu'il y eut un embarquement général des Européens. Le consul général Sir Harry Lamb vint en personne à la Maternité britannique nous dire qu'il était urgent de partir. Il me pria de faire cette communication à un certain nombre de personnes dont j'avais

* Détail significatif : le journal turc kemalophile *Sendai Hak*, dont les bureaux étaient dans le quartier européen, déménagea dans le quartier turc, le 12, veille de l'incendie.

D'après le témoignage de M[onseigneur]r Tourian, un crieur public parcourut le quartier arménien quelques heures avant l'encendie pour inviter les musulmans qui y habitaient à s'en aller.

dressé la liste en vue d'une telle éventualité. Cela me prit toute la matinée. Certains m'ayant signalé des oublis dans ma liste, je fus dans la nécessité de pénétrer plus avant dans la ville que je n'en avais eu le projet primitif. Dans les rues des bas quartiers j'assistai à la fuite éperdue d'une population en état de panique, les bras chargés d'enfants, de literie et d'objets divers. Il y avait des blessés. Je vois encore un homme la bouche en sang. On entendait des détonations d'armes à feu, des hurlements de terreur. Un homme, les deux cuisses transpercées et une jambe brisée, appelait à l'aide, mais les gens fuyaient sans s'arrêter. Quant aux Turcs, ils pillaient ouvertement les maisons. L'atmosphère était à ce point terrible que je commençais à craindre que l'ordre d'embarquement fût arrivé trop tard ». Et le révérend Dobson ajoute :

« J'ai été stupéfait de voir, tant en Italie qu'en France, certains cercles ne pas croire à la culpabilité des troupes turques dans l'incendie de Smyrne. Je n'ai jusqu'ici rencontré personne, parmi ceux qui furent en mesure de savoir, qui n'ait démenti catégoriquement l'assertion qui veut faire retomber sur les Arméniens la responsabilité de l'incendie. Pendant le mois que j'ai passé au lazaret de Malte, nous avons, dans notre groupe de réfugiés, confronté nos témoignages et expériences et, lorsqu'il nous est revenu que l'on cherchait à disculper les Turcs, nous avons demandé à l'évêque de Gibraltar, qui nous rendait visite, de bien vouloir recueillir nos déclarations. Nous nous réunîmes à la maison du lieutenant gouverneur. Il y avait là M[essieur]s Herbert Whittal senior, Robert Hadkinson et son fils, I. Epstein et les trois chapelains anglais de Smyrne, Bournabat et Boudja. Le compte rendu de nos dépositions se trouve dans la *Gibraltar Diocese Gazette*, n° 2, vol[ume] VI, novembre 1922. L'opinion réfléchie des sept témoins mérite tout respect. Aucune considération autre que celle de la vérité ne les a influencés. Tous ont eu des moyens exceptionnels de voir et d'interroger. En éliminant toute hystérie, toute disproportion causée par les pertes personnelles, toute tendance humaine à exagérer, il se dégage, des témoignages, un acte d'accusation formel contre les Turcs qui n'ont pas pu maintenir la discipline au point que les éléments fanatiques, dans un délire de xénophobie, entretenu par la licence de trois jours de pillage, ont mis le feu à la ville dans le but d'en extirper les non-musulmans.

Les horreurs commises par les Turcs à l'égard des chrétiens ne sont

pas un phénomène soudain mais bien le résultat d'une politique suivie. La haine a pris toutes les formes. On a tiré à balle sur des enfants, on a violé et assassiné des femmes. Le frère du consul de Roumanie à Smyrne a vu, de ses propres yeux, le prêtre grec de Boudja, crucifié sur la porte de M[onsieur] Gordon. Les Turcs lui avaient cloué des fers à chevaux aux mains et aux pieds*. Il était mort quand le frère du dit consul lui baisa la main en dernier hommage ».

M[onsieur] Joubert, citoyen français, chef de section à la succursale du Crédit Foncier à Smyrne, a raconté devant plusieurs personnes, lors de son arrivée à Marseille :

« Le soir du jour où éclata l'incendie, j'étais sorti de ma maison située dans une rue transversale de la rue Hadji Stamon et m'étais engagé dans cette dernière pour me renseigner sur ce qui se passait. Il est à noter que l'incendie ne s'était pas encore étendu à ce quartier. J'y ai rencontré un groupe de deux cents à trois cents Turcs armés. Après leur avoir décliné ma qualité de Français, je leur ai demandé ce qu'ils cherchaient. Ils m'ont répondu impassiblement qu'ils avaient l'instruction de faire sauter et incendier les maisons du quartier. J'ai alors essayé de les en dissuader, mais ils m'ont répondu : « C'est inutile, allez-vous-en, vous » ! Et en effet quand bientôt après j'ai quitté ma maison, les bombes incendiaires pleuvaient sur elle ».

Le quartier arménien avait été cerné avant l'incendie afin d'empêcher les habitants de s'échapper. Quant à l'emploi du pétrole, de matières incendiaires et de bombes, il est hors de doute. Le témoin tchécoslovaque que j'ai déjà mentionné certifie avoir personnellement vu des Turcs soldats et civils mettre le feu au moyen de benzine, pétrole et

* Ce n'est pas le seul témoignage de ce monstrueux genre de supplice que nous possédions. Dans une lettre écrite à M[onsieur] Élie Gounelle, directeur du *Christianisme social* et publiée dans le fascicule de décembre 1922 de cette revue, le métropolitain d'Éphèse dit :

« Ceux qui eurent particulièrement à endurer les pires supplices furent les prêtres orthodoxes. On leur crevait les yeux, on leur arrachait les cheveux, la barbe et les moustaches ; et, sans donner d'autres détails inconcevables, on mettait un terme à leurs souffrances *en leur appliquant, à l'aide de pointes, des fers à cheval sous la plante des pieds* ».

Pareil traitement a été également infligé au père Economie Georges Iatridès, curé de Mersinli, dans la banlieue de Smyrne. Les fers ne furent pas cloués à ses pieds, mais ceux-ci furent coincés entre deux fers jusqu'à l'évanouissement.

dynamite. Il vit même les voitures sur lesquelles étaient chargées ces matières inflammables et explosibles.

Même déclaration d'un employé de commerce français (dont j'ai le nom et l'adresse en France).

« J'ai vu les soldats turcs arroser avec du pétrole les maisons de chrétiens et y mettre des bombes incendiaires. Les magasins sis rue Hadji Stamon appartenant aux Européens de différentes sujétions ont été incendiés par les Turcs. Je peux vous affirmer aussi que l'ex-chef de police turque à Cordelio, qui est retourné à Smyrne avec les troupes kémaïstes, conduisait les soldats turcs ».

J'ai sous les yeux le rapport du supérieur, du procureur-économiste et des autres membres de la Congrégation des Mechitharistes de Smyrne, dont la maison mère est à Vienne (Autriche).

Cette congrégation catholique a perdu, dans l'incendie, son couvent, son église et 14 immeubles. Elle est actuellement entièrement ruinée.

Les pères Mechitharistes écrivent :

« Dans ce rapport succinct nous nous bornerons à dire ce que, nous, missionnaires, installés à Smyrne, avons vu de nos propres yeux.

Le 9 septembre, à peine une troupe de cavalerie turque faisait-elle son entrée triomphale sur le quai de Smyrne, que les bandes turques organisées d'avance sortirent de leurs retraites et, se mêlant aux soldats turcs, se dirigèrent tout d'abord vers le quartier arménien où ils enfoncèrent les portes, massacrèrent et commencèrent à piller les maisons, tandis qu'une autre bande turque et des cavaliers, se tenant au coin des rues principales, assassinaient les passants après les avoir dévalisés. C'est alors que des centaines d'Arméniens se réfugièrent chez nous, où ils furent logés et nourris jusqu'au dernier jour. Une fois les maisons arméniennes vidées, les Turcs commencèrent à se diriger vers le quartier grec qui eut le même sort que le quartier arménien. Toutes les rues des quartiers arméniens et grecs étaient jonchées de cadavres.

Une autre troupe de soldats, conjointement avec la populace turque, procédait au pillage systématique des magasins chrétiens. Des camions automobiles de l'armée turque, chargés du butin faisaient la navette entre la ville et le quartier général turc. Plusieurs soldats turcs, chargés de gros paquets, erraient dans les quartiers européens pour les vendre à n'importe quel prix. Ils sont venus aussi chez nous pour chercher des acquéreurs.

Après quatre jours de pillage et de massacres on mit le feu aux quartiers arméniens et grecs. Comme nous étions de tous côtés menacés du feu et que les étincelles tombaient déjà dru sur notre bâtiment, qui fut en effet la proie des flammes, nous fûmes obligés de quitter notre couvent pour nous rendre, avec tous nos réfugiés, au jardin de l'Alliance française qui avait été préalablement désigné par le Consulat de France comme un lieu de refuge. En sortant, un de nos Pères fut assailli par trois soldats qui tout en appuyant leurs armes contre sa poitrine, menacèrent de le tuer s'il ne leur remettait tout son argent et sa valise. Sur notre parcours nous avons vu des bidons de pétrole et de benzine vides jetés par-ci par-là et un liquide qui coulait dans la rue ; c'était évidemment du pétrole ou de la benzine, car nous avons vu des soldats turcs dans une automobile qui, à l'aide d'une pompe, arrosaient avec ces combustibles toutes les maisons sur leur passage.

À peine tous les réfugiés espéraient-ils être à l'abri des atrocités turques dans le vaste jardin de l'Alliance française que les flammes nous entouraient de toutes parts et menaçaient de nous brûler vifs. Un bon nombre de réfugiés en sortirent pour se rendre au quai, où la sécurité devait être plus grande et ils furent fauchés, dans leur fuite, par des mitrailleuses installées par les autorités militaires turques aux coins des rues parallèles ».

M[ademoiselle] Thalia Baltzi dépose qu'elle dut au colonel Giordano, officier de liaison du consulat d'Italie, de pouvoir traverser avec trente-cinq autres personnes, italiennes et grecques, dans une camionnette et deux automobiles *Ford*, le barrage que les Turcs avaient établi autour du quartier en flammes de Karagatsch. Les voitures furent arrêtées quatre fois par les soldats turcs, mais le colonel Giordano, qui était à la tête du petit convoi, obtint le passage en affirmant que ceux et celles qui l'accompagnaient appartenaient aux familles du personnel du Consulat d'Italie.

« En arrivant à Baïracli, dit le témoin, nous vîmes cinq pendus, deux hommes et trois femmes entièrement nus ».

Le témoin invoque d'autre part le témoignage de M[onsieur] Frank Dracopoli, italien catholique, qui a certifié, en présence du colonel Giordano, avoir vu des Turcs verser des matières inflammables sur divers immeubles.

Le témoin français, cité par la *Revue de Paris*, écrit :

« Les Turcs tiraient sur les malheureux qui voulaient se sauver des flammes. La foule s'amassait sur les quais, se bousculait et se jetait à l'eau. Ceux qui le pouvaient se réfugiaient sur les bateaux. Un canot automobile fut tellement rempli qu'il coula et tous ceux qu'il portait furent noyés. Enfin les bateaux de guerre envoyèrent des embarcations pour sauver du monde. Vers minuit, le feu gagna les quais. Les cris de la foule devinrent atroces. On voyait des êtres humains en flammes se jeter à la mer. Une à une les maisons s'écroulaient. Les Turcs arrosaient les maisons qui restaient de pétrole et lançaient des bombes incendiaires pour provoquer de nouveaux incendies. C'était un spectacle infernal ».

Chassée, par le feu, des maisons, des écoles, des hôpitaux et des divers établissements où la population avait cherché refuge, la foule s'était ruée en effet dans une panique indescriptible vers les quais. Le cordon de troupes turques avait réussi à en maintenir une partie qui fut rejetée dans le brasier*, mais cette énorme masse d'individus affolés rompit les barrages et déferla vers le port.

Le métropolitite d'Éphèse raconte** :

« Je me trouvai, moi aussi, dans la foule et descendis, entraîné par le courant, jusque sur les quais. Là j'assistai aux scènes les plus tragiques. Hommes et femmes cherchaient à s'enfuir sur des embarcations, pour se réfugier à bord de certains vapeurs ou cuirassés qui se trouvaient dans la rade. Mais, comme la chaussée des quais était relativement étroite, encombrée de bagages et de bêtes, la foule fut arrêtée par les soldats kémalistes qui refoulèrent la population d'abord, puis arrachèrent les jeunes filles et les femmes pour les déshonorer et finalement les tuer impitoyablement. Ils brûlèrent ensuite les gens à l'aide de pétrole et d'essence qu'ils projetaient au préalable sur eux et sur leurs bagages.

C'est alors que l'on vit se jeter à la mer un nombre considérable de personnes pour gagner à la nage les vaisseaux ancrés. Dans les barques pénétraient en masse ceux qui parvenaient à s'en emparer ; j'ai vu traîner par les cheveux des femmes que l'on s'efforçait de sauver ainsi, parce

* Témoignage d'une Allemande, M[ademoiselle] Marie Wesfel, et de plusieurs autres témoins.

** *Revue du Christianisme social*, fascicule de décembre 1922.

qu'elles n'avaient pu réussir à monter dans les embarcations ; et leurs corps suivaient à demi plongés dans l'eau.

Je fus capturé par un détachement turc dont l'officier me garda, pour me mettre à mort. Mais persuadé qu'il voulait de l'argent pour me laisser partir, je lui offris ma montre et cinq livres en or ; alors il me laissa aller. Je demandai ensuite secours à un détachement anglais stationné sur les quais, qui me recueillit par philanthropie et me fit embarquer sur un bateau de commerce anglais ».

Quand les quais furent combles, au point que sous la poussée il y eut des gens jetés à l'eau et que l'incendie gagna le port même, les sinistrés se portèrent en masse du côté de Mersinli (le nord de la ville). Voici le récit fait par des témoins :

« Plusieurs pénétrèrent dans le greniers de blé de Daragatch, d'autres dans le cimetière, au syllogue Panionique*, à la brasserie Aïdin, tandis que les autres restaient en pleine campagne à Mersinli. La foule affolée, qui se précipitait ainsi hors de ses maisons, était foulée aux pieds, par les chameaux et les autos, lardée de coups de baïonnette, dévalisée, spoliée, dénudée par les soldats turcs. La nuit, les soldats se précipitaient sur ceux qui, sans gêne, demeuraient en plein air ; ils enlevaient les jeunes filles, les déshabillaient, les violaient. La foule sans nourriture se désaltérait à l'eau d'une petite rivière dont les bords étaient jonchés de cadavres ».

Un autre témoin, M[onsieur] Jacob Milios, agent d'une compagnie d'assurance, qui chercha refuge au cimetière grec-orthodoxe de Mersinli, estime à 12.000 le nombre de ceux qui s'étaient rassemblés là. Il reconnut dans la foule l'archidiacre de Smyrne en vêtements d'ouvrier. Il se passa là des choses que l'on ose à peine raconter ! De malheureux parents avaient caché leurs filles à l'intérieur des caveaux de famille et étaient assis sur la pierre tombale. Les soldats turcs découvrirent ces cachettes, éloignèrent les parents à coups de crosse et violèrent les jeunes filles dans les tombes mêmes, pour les égorger ensuite.

Ces faits sont confirmés par un autre témoin, M[onsieur] Antoine E..., qui écrit :

« Les sinistrés, mêlés aux réfugiés de l'intérieur qui, lors de la retraite de l'armée grecque, avaient reflué vers la ville, s'étaient concent-

* C'est un vaste stade de football et de sports.

rés en pleine campagne, aux portes de Smyrne dans la zone Daragatch, Chalkabounar, Mersinli, Sainte-Trinité. La sortie de cette zone était sévèrement interdite par des cavaliers et des fantassins turcs qui en surveillaient étroitement les abords. Elle fut complètement cernée à partir du samedi 16 septembre.

Les officiers et les soldats de l'armée turque commencèrent à pénétrer dans les campements chrétiens situés dans la zone en question, afin d'enlever les plus belles des femmes et des jeunes filles.

L'horreur des scènes qui se déroulèrent est inimaginable ; plusieurs de ces malheureuses se défiguraient afin de paraître laides ; d'autres qui, résistaient, étaient mises à mort par ces monstres ; d'autres se cachaient dans les tombes et les mausolées du cimetière orthodoxe : les autres étaient emmenées par ces brutes. Plusieurs hommes voulant protéger leurs femmes, sœurs ou parentes des attaques des Turcs, furent tués sur-le-champ ».

Le curé de Mersinli dépose :

« Les Turcs, m'ayant fait prisonnier, m'ont conduit à Mersinli, pensant que je tenais caché de l'argent et les objets sacrés de l'église. Dans l'église j'ai été témoin d'une scène horrible. Là se trouvait étendu le corps d'une jeune fille que je connaissais, Evlambie, de Mersinli, qui avait été violée comme on le voyait, et qui portait des blessures de baïonnette à la poitrine. Devant l'iconostase se trouvait le corps d'une autre jeune fille, beaucoup plus jeune, âgée d'à peine quinze ans, qui avait subi le même sort. Je n'ai pas pu la reconnaître, car sa tête était enflée. Les Turcs, au lieu de s'émouvoir à ce spectacle, disaient avec mépris : Que font ton Christ et ta Panaghia²⁴, que tu évoquais en route ? Comment n'ont-ils pas porté secours à ces filles que nous avons (ici un mot qui ne s'écrit pas) devant eux »* ?

L'église avait été pillée et saccagée et les images saintes gisaient à terre, lacérées ».

²⁴ L'un des noms de la Vierge.

* Dans le sanctuaire de Saint-Constantin quinze jeunes filles furent violées et massacrés de la même façon.

Après l'incendie

L'incendie fit rage du mercredi 13 au samedi 16 septembre. Les sinistrés, parqués dans la plaine entre Bournabat et le golfe, subirent pendant les trois jours suivants les affres de la faim. Le lundi 20, les représentants américains de l'Union chrétienne des Jeunes gens (Y.M.C.A.) apportèrent des galettes de pain et de l'eau à la foule affamée.

Plusieurs témoins déposent que les Turcs interdirent à l'Y.M.C.A. d'en faire elle-même la distribution, insistant pour que cette tâche leur fut confiée. L'Y.M.C.A. remit donc aux Turcs plusieurs milliers de galettes pour qu'elles fussent partagées à la foule.

Mais les Turcs, au lieu de tout distribuer, en gardèrent la majeure partie.

L'Y.M.C.A., ayant eu vent de ce qui s'était passé, s'adressa au Consul américain qui intervint auprès du Gouverneur turc et obtint de lui que les vivres fussent distribués à la foule par l'Y.M.C.A. directement. Cette mesure ayant été appliquée, la population fut légèrement soulagée, chacun recevant un quart de galette.

En outre, l'Y.M.C.A. obtint des Turcs que des mesures fussent prises pour l'inhumation des cadavres des chrétiens.

Quel en fut le nombre ? Ici se pose le problème le plus difficile de toute cette enquête. Lorsque l'armée grecque battit en retraite, elle entraîna avec elle une grande partie de la population chrétienne, qui, prise de panique, afflua sur Smyrne. Aucun dénombrement n'a pu ni ne pourra être fait, ces malheureux s'étant ensuite éparpillés, dans la plus grande confusion, pour chercher asile en Thrace, en Macédoine, en Grèce, dans les îles, en Égypte, en Syrie, au hasard des bateaux sur lesquels ils purent prendre place. Avant d'avoir pu reconstituer les familles et dénombrer les manquants, il se passera des années.

D'autre part, le témoignage des rescapés qui assistèrent aux hécatombes et à l'incendie est sujet à caution. Dans de pareilles circonstances, quand il s'agit de sauver sa propre vie, l'esprit n'est pas tourné vers les statistiques et le danger couru porte à l'exagération. Certains déclarent que sur tel point donné, il y avait tant de milliers de réfugiés qui, empêchés par les Turcs d'échapper à la fournaise, périrent carbonisés ou écrasés par l'écroulement des édifices. C'est évidemment de leur part une

supposition plus qu'une certitude, car la formidable vague d'incendie empêcha toute observation raisonnée. En interrogeant les témoins personnellement, j'ai constaté qu'après avoir assisté à un fragment localisé du drame, ils avaient hâtivement pris la fuite, cherché refuge dans une cave, dans l'enceinte d'un consulat, à bord d'un bateau et ne pouvaient rien préciser en dehors de leur étroit compartiment personnel. De leurs conversations avec d'autres compagnons d'infortune, témoins eux aussi fragmentaires, ils ont reconstitué un tableau d'ensemble du sinistre, mais c'est une documentation de seconde main.

Dans ces conditions la conscience historique impose une grande prudence, mais, même en réduisant systématiquement des trois quarts tous les chiffres donnés, même ceux concordants d'après divers témoins, on en arrive à la conclusion que le total des victimes dépasse de toutes façons 10.000, ce qui est déjà suffisamment effrayant*. Dans les quatre jours qui précédèrent l'incendie, suivant l'estimation du D[octo]r Post, qui, au péril de ses jours, prodigua ses secours un peu partout, le nombre des victimes s'élevait déjà à près d'un millier. Le jour de l'incendie les victimes furent pour les trois quarts au moins arméniennes, la haine des Turcs s'étant systématiquement acharnée sur elles, beaucoup plus que sur les Grecs qui auraient dû logiquement, si les représailles de guerre avaient été les vrais motifs de la fureur kémaliste, être les seuls atteints. L'attitude et les propos tant d'Ismet pacha que de Riza Nour bey à Lausanne ont clairement montré que les Turcs poursuivent délibérément la suppression des Arméniens et cela éclaire les dessous du sinistre de Smyrne, le plus effroyable de toute l'histoire contemporaine.

L'envoyé spécial de la *Chicago Tribune*, qui fut à Smyrne pendant toute cette période depuis l'arrivée des Turcs, commence un de ses derniers articles (4 octobre) par l'évocation de la prophétie de Jérémie²⁵ qu'Hérode²⁶ réalisa par le massacre des Innocents : « On a entendu dans Rome des cris, des lamentations, des pleurs et de grands gémissements : Rachel pleurait ses enfants et elle n'a pas voulu être consolée parce qu'ils

* Les chiffres généralement donnés sont, en moyenne, de 40 à 50000.

²⁵ Jérémie (650-580 av. J.-C.), l'un des quatre grands prophètes d'Israël, qui a annoncé les heurs et malheurs de Juda.

²⁶ Hérode I^{er} le Grand (73-4 av. J.-C.), roi des Juifs (40-44 av. J.-C.). On lui a attribué le massacre des Innocents.

ne sont plus » et il conclut : « Ceux d'entre nous qui ont assisté à l'exode de près de 250.000 réfugiés de cette cité écroulée ou les ont vus massés dans les camps des îles grecques et du continent ont été, durant cette dernière quinzaine, plus près de l'enfer qu'ils ne souhaitent s'y retrouver jamais ».

L'exode

L'ordre d'arrestation de tous les mâles de dix-huit à quarante-cinq ans ajoutait qu'un délai de quinze jours, expirant le 30 septembre, était donné au reste de la population chrétienne pour évacuer la ville, à la condition d'être munie de passeports en règle.

Il faut ici rendre un particulier hommage tant au consul de France, M[onsieur] Graillet et aux sœurs de charité françaises qui, dans toute la paix de leur conscience chrétienne, mentirent et déclarèrent catholiques romains des orthodoxes grecs qu'ils voulaient sauver.

J'ai à ce sujet de nombreux témoignages concordants.

L'un dit en propres termes :

« Le personnel du Consulat français aidait tous ceux qui étaient porteurs de certificats attestant soi-disant leur identité de catholique, et facilitait leur embarquement.

Les sœurs italiennes et surtout les sœurs de charité françaises offrirent de grands services.

Nous soussignés, parvîmes à nous sauver avec l'aide du Consulat français et de l'évêché catholique. Dans le bateau où nous nous étions embarqués nous étions environ quatre-vingt, avec des femmes et des enfants ».

Un autre dit :

« Dès le début de l'incendie je me réfugiai avec ma famille chez les sœurs catholiques. Étant sorti en cachette pour voir ce qui se passait et ayant vu des Turcs, la torche en mains, versant du pétrole, je rentrai précipitamment chez les sœurs et n'en sortis plus jusqu'au jour de notre départ.

Pendant ce temps l'établissement des sœurs était gardé par un détachement de marins français et nous étions ainsi en sécurité. Moi

j'étais là à titre de catholique. Ma confession réelle était connue d'une d'elles qui n'en dit rien pour ne point me perdre. La compagnie de débarquement nous conduisit au port et jusqu'au bateau français ».

D'autres témoignent encore :

« Les Consuls italiens et français délivrèrent à plusieurs hommes des cartes d'identité certifiant que soi-disant ils étaient des catholiques ; quelques-uns purent se sauver par ce moyen. Mais d'autres, malgré ces cartes, étaient quand même arrêtés par les gendarmes turcs, qui ne reconnaissaient point leur validité. Le Consulat américain s'occupa activement du salut des femmes et des enfants et facilita leur départ ».

Mais il semble bien que les marines européennes n'osèrent pas intervenir avec l'énergie presque brutale qui eût été nécessaire pour protéger efficacement les malheureux qui voulaient fuir cet enfer. En dehors des piquets surveillant les consulats et les établissements sur lesquels flottait le pavillon national, tout se borna à un service d'ordre à l'embarquement même, c'est-à-dire alors que les réfugiés étaient passés par le crible de l'inquisition militaire turque qui les avait dépouillés de tout et les livraient enfin, pauvres loques humaines, en ricanant, aux bons soins de l'Europe officielle.

Les seuls qui aient fait passer l'humanité avant tout sont les Américains qui, avec leurs manières simplistes et expéditives, embarquèrent tous ceux qui parvenaient jusqu'à eux, sans demander ni passeports ni papiers et sans se soucier des protestations des Turcs.

Si, dès l'origine, les Alliés, qui avaient pour cela des effectifs de fusiliers marins largement suffisants, avaient fait du district de La Pointe, où la majorité des sinistrés s'étaient réfugiés, un camp de protection, les kémalistes, malgré tout respectueux – ou encore respectueux alors – des puissances n'auraient pas osé violer le barrage établi et l'immense majorité des Smyrniotes eût pu être sauvée.

Il eût suffi pour cela d'initiative et d'entente. On dira que ç'eût été intervenir dans le conflit greco-turc et que la neutralité exigeait qu'on s'en tînt au rôle de spectateur passif.

C'est politiquement, juridiquement et humainement faux.

Politiquement, aucune des puissances en cause – je parle de l'Italie, de la France et de la Grande-Bretagne – n'avait signé la paix avec la Turquie et l'accord d'Angora a toujours été présenté, par ceux qui l'ont

conclu, comme une convention réglant une situation déterminée en Cilicie, convention faisant évidemment état de sa conclusion pour faire prévoir un règlement amiable des difficultés restantes, mais n'équivalant pas à l'état de paix.

Juridiquement, la protection de la population civile d'une ville prise est prévue en droit international et, humainement enfin, dès l'instant que des détachements de marins protégeaient des hôpitaux catholiques n'ayant aucun caractère strictement officiel, la mesure eût pu logiquement s'étendre à tous ceux qui se sentaient en danger. Les Turcs ne reconnaissant plus les capitulations, nos établissements hospitaliers ne jouissaient plus des privilèges capitulaires. Ils se trouvaient sous la sauvegarde purement théorique du pavillon français que les détachements de marins rendaient un peu plus effective. Un débarquement en force, sous la protection irrésistible des canons de la flotte, eût été décisif.

Historiquement enfin, il y a les précédents de Navarin en 1827 et de la Crète en 1897, où les amiraux, sans attendre d'instruction de leurs gouvernements, ont agi de leur propre initiative, avec les heureux et grands résultats que l'on sait.

Quand on apprit à Mytilène, parmi les premiers réfugiés (ceux d'avant l'incendie), que le général Nourredine n'accordait que ce délai de quinze jours pour le départ des chrétiens, l'anxiété fut grande. La commission des Smyrniotes de Mytilène ne réussit, à cause de la précarité de ses moyens qu'à affréter quatre steamers qui transportèrent à Mytilène 12.000 femmes et enfants environ ainsi qu'un nombre restreint d'hommes âgés. Les quatre navires qui avaient été à Smyrne ne voulant pas y retourner, et tous les appels étant restés vains, un émissaire fut envoyé à Constantinople et le patriarche œcuménique put obtenir l'intervention du gouvernement anglais.

Plus de deux cents vapeurs helléniques, ayant abaissé leur pavillon, entrèrent dans le port de Smyrne sous la protection de bâtiments de guerre anglais et américains.

Les bateaux accostaient au débarcadère du chemin de fer d'Aïdin-Pounta, qui est séparé de la terre ferme par une grille de fer, de façon à ce que les vieillards, les femmes et les enfants devaient, pour s'embarquer, passer par cette grille dont les issues étaient gardées par une rangée de soldats et d'officiers turcs. Les émigrants, qui se trouvaient ainsi forcés

de traverser cette rangée, étaient détroussés par les soldats. Ils étaient fouillés séance tenante et dépouillés de la façon la plus cyniquement brutale de toute somme d'argent et de tout objet de valeur. Les Turcs firent également main basse sur les divers objets sauvés de l'incendie. Ainsi les émigrants arrivaient dans un état de dénuement complet et s'embarquaient ayant laissé derrière eux tout ce qu'ils avaient de cher : fils, époux, frère... aux mains des Turcs.

La déportation

Dès l'arrivée des Turcs à Smyrne un contrôle sévère fut établi sur les Grecs et Arméniens qui voulaient quitter la ville. Il n'y avait rien là que de normal et de logique. Parmi ces civils pouvaient se cacher des soldats de l'armée grecque ayant abandonné hâtivement l'uniforme. Ils étaient de droit prisonniers des vainqueurs. C'est d'ailleurs l'explication que les Turcs ont fournie quand la déportation en masse des Smyrniotes mâles vers l'intérieur a été critiquée. Quand on fit observer qu'il était malgré tout peu vraisemblable que ces dizaines de milliers d'hommes fussent tous des soldats déguisés, les Turcs ont argué que, si ces hommes n'étaient pas des soldats ils auraient pu le devenir et qu'ils devaient se prémunir contre une mobilisation éventuelle des réfugiés par le gouvernement grec.

C'est le dimanche 17 septembre que fut proclamé l'ordre du général Nourredine de s'emparer de toute la population mâle de dix-huit à quarante-cinq ans. Contrairement à l'explication fournie ultérieurement par les Turcs, il ne s'agissait que des hommes présumés avoir combattu avec l'armée hellénique. En fait on arrêta tous les mâles d'apparence robuste de quinze à cinquante-cinq ans. De ces arrestations, un témoin fait le récit suivant :

« Il ne pouvait y avoir de spectacle plus déchirant ; les femmes étaient séparées de leurs époux, les mères de leurs fils, les sœurs de leurs frères. Tous ceux qui étaient saisis ainsi étaient envoyés à des camps de concentration *ad hoc* et lorsqu'ils y étaient rassemblés, ils étaient dépouillés par les soldats turcs, non seulement des sommes qu'ils avaient pu emporter, mais aussi de leurs vêtements et de leurs chaussures. Pour

éviter d'être mis à nu complètement, plusieurs d'entre eux lacérèrent d'eux-mêmes leurs vêtements, car les Turcs, voyant ces loques, ne les leur enlevaient point ».

De ces lieux de concentration, les Turcs envoyaient vers l'intérieur, environ un millier de chrétiens journallement par convois, prélevés sur le nombre de ceux qui avaient été pris de cette manière.

Selon les récits de ceux qui réussirent à s'évader, pendant les premiers jours de ces déportations vers l'intérieur, trios mille environ d'entre les prisonniers furent abattus hors du village Bounar-Bachi, situé à une distance de 10 kilomètres de Smyrne. Les convois ultérieurs furent également conduits vers l'intérieur, sans vêtements et pieds nus parce qu'on leur avait tout enlevé. Plusieurs d'entre eux tombèrent en route et, comme ils ne pouvaient obéir aux cavaliers turcs qui leur enjoignaient d'avancer, ils étaient tués sur place. Le nombre de ceux qui, âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, furent ainsi saisis et acheminés par les Turcs vers l'intérieur, s'élèverait à 150.000, tant habitants de Smyrne que de l'intérieur.

On rassemblait les chrétiens, destinés à la déportation, dans *le konak*. Lorsqu'il y en avait un nombre suffisant, ils étaient mis en route. Parmi eux il y avait une quantité considérable de prêtres*. Ils étaient conduits par des soldats turcs parmi lesquels beaucoup étaient munis de gourdins. Chemin faisant, ils étaient lapidés par la foule qui leur lançait des pierres et des immondices. On les forçait à crier « *Yaşasın Mustapha Kemal pacha* ».

Sur le sort des prisonniers emmenés vers l'intérieur par les kémalistes nous avons des témoignages terrifiants.

Nicolas Hadjopoulos, du 32^e régiment d'infanterie, originaire de Naxos, qui réussit à s'évader, dépose :

« Faits prisonniers le 9 septembre à la Pounta (quartier nord de Smyrne), nous fûmes enfermés ce jour-là dans les docks et dépouillés de tout ce que nous possédions, puis, le lendemain, menés à Nymphéon (Nif). La population turque, massée le long de la route, nous frappait et nous lançait des pierres en nous forçant de crier : *Yaşasın Mustapha*

* Sur 459 prêtres de la province de Smyrne 347 ont disparu.

Kemal pacha (Vive M[ustapha] Kemal pacha !). Ceux qui refusaient étaient frappés de coups de couteau.

Comme nous venions de quitter Smyrne, nous rencontrâmes cinq chariots à deux roues pleins de cadavres de civils grecs qu'on allait déverser dans un ravin.

À deux heures de marche de Smyrne notre convoi s'arrêta.

Là les Turcs ordonnèrent aux soldats grecs originaires d'Asie Mineure de se séparer des Grecs originaires de l'ancienne Grèce. Ils annonçaient leur intention de licencier les premiers et de leur permettre de retourner dans leurs foyers. 800 hommes environ sortirent des rangs, y compris des officiers de gendarmerie. Réunis en un seul bataillon, ils furent conduits dans le lit à sec d'un torrent voisin et tous massacrés à coups de mitrailleuses ».

Cette tuerie est confirmée par le caporal Antoine Vintjileos, du 26^e R. I., par les soldats Nicolas Korés, du 25^e R. I., Nicéphore Vintjileos, du 44^e R. I., et Constantin Chorianopoulos, du 32^e R. I., qui y ont assisté.

Le massacre aurait eu lieu un peu à l'est de Bournabat. Les cinq dépositions sont rigoureusement concordantes.

La colonne, forte d'environ cinq mille hommes, réduite ainsi à un peu plus de 4000, reprit alors sa marche vers Nif. Dans cette petite ville de 3000 âmes la foule turque frappa les prisonniers. Il en fut de même à Manissa où ils demeurèrent cinq jours parqués dans un enclos. Là les Turcs convièrent la population à désigner ceux des soldats grecs qu'elle pouvait reconnaître comme s'étant rendus coupables de quelques méfaits du temps de l'occupation. Un millier d'entre eux fut ainsi « reconnu » et immédiatement fusillé.

Les survivants furent divisés en trois « bataillons de travail » qui furent répartis entre Manissa, Kassaba et Philadelphie.

Par l'un des évadés du bataillon de Philadelphie, nous apprenons qu'au 26 octobre, sur mille hommes, il n'en restait plus que 480. Le reste avait succombé à la tâche, à la famine et au froid.

Ces mêmes faits sont confirmés par trois Italiens et un protégé français qui, emmenés de force avec les autres déportés, parvinrent, en cours de route, à faire reconnaître leur identité et furent remis en liberté.

Des divers renseignements parvenus de l'intérieur de l'Asie Mineure, il faut s'attendre à ne voir réapparaître, lors de l'échange des

prisonniers, sur les 150.000 hommes que les Turcs ont emmenés captifs, qu'à peine la moitié, et Dieu sait dans quel état.

Un autre prisonnier évadé de Smyrne, Dimas Demêtre, originaire de Koukouvaonès (Attique), soldat au 22^e R. I., employé avec une cinquantaine d'autres au déblaiement des ruines de l'incendie, porte sur le corps les marques de brûlures profondes produites par un liquide corrosif, jeté sur ses camarades et lui, dans l'étroit enclos où ils furent parqués. Les autres ont succombé dans d'atroces souffrances. Laissé pour mort, il a réussi dans la nuit à s'enfuir. Il déclare que sous-alimentés, rudoyés et accablés de labeur, les prisonniers ont l'air de spectres.

Récit d'un réfugié

Je reproduis ci-dessous le récit complet d'un de mes amis personnels, homme de haute culture, esprit modéré et pondéré, dont toutes les affirmations peuvent être acceptées sans discussion :

« Le samedi 9 septembre, à 11 heures du matin, la première partie de la cavalerie turque faisait son entrée à Smyrne débouchant par la route de Bournabat, alors que l'arrière-garde grecque contournait la ville à l'est et gagnait par les crêtes la presqu'île d'Érythrée.

Ces cavaliers, qui étaient sans doute des irréguliers, montaient de petits chevaux et portaient des vêtements bariolés. Ils n'avaient pas l'aspect bien terrible. Criant *Korma ! Korma !* (N'ayez pas peur !) ils cherchaient visiblement à tranquilliser les passants, mais une demi-heure après, ces mêmes cavaliers, quittant leurs montures se mettaient, sabre au clair, à dépouiller les passants et forçaient même la porte des maisons dans le même but.

Le lendemain dimanche, 10 septembre, les premiers cas de meurtre et de violence étaient signalés. On entendait un crépitement intermittent de fusillade. Mon ami J. Salbo m'a dit avoir compté, sur le parcours du quartier arménien à l'église Saint-Constantin qu'il traversa en auto avec des officiers italiens auxquels il servait de guide, quarante-six cadavres. Le quartier arménien fut particulièrement éprouvé. Selon des témoignages concordants, on y massacra sans merci.

La terreur avait, dès ce jour, gagné les habitants qui demeurèrent barricadés dans leurs maisons. Toute manifestation de vie était étouffée.

C'était peut-être le premier dimanche, depuis des siècles, que les églises chôchèrent. Aucune messe ne devait plus y être célébrée. Cette vie cloîtrée dura trois jours et nous ne savions pas ce qui se passait dans la ville.

Le mercredi 13, vers midi, j'entendis crier au feu. Je montai sur la terrasse de la maison. Les premières lueurs d'incendie étaient visibles. Elles donnaient l'impression d'un immense croissant dont on peut situer l'un des sommets au nord-est, l'autre à l'extrémité d'une ligne qu'on tirerait de la Banque d'Orient vers l'est, et le milieu de la courbe aux environs de Basmahané (gare du C. d. F. de Cassaba). Ce croissant embrassait toute la partie chrétienne de la ville et se rétrécissait progressivement à mesure qu'il avançait dans la direction du nord-ouest.

Le soir de ce même jour, comme le feu se rapprochait, nous quittâmes notre maison n'emportant qu'un ballot d'effets essentiels. Nous nous rendîmes chez notre ami S. J. sur les quais. Là, c'était la cohue. Les bêtes et les chariots à bœufs s'y mêlaient aux gens qui, dans leur précipitation affolée, y avaient chargé les objets les plus disparates et souvent les plus inutiles.

Cependant, notre refuge fut à son tour menacé. Nous crûmes plus prudent d'en sortir pour nous rendre cette fois au cimetière grec-orthodoxe, à l'extrémité nord de la ville, où s'étaient massés quelques deux milliers de réfugiés. Nous sommes au jeudi soir. En chemin, non loin du grand débarcadère de La Pointe, une femme devenue folle se jette dans la mer ! Les hommes du poste d'incendie de l'endroit la retirent et sont forcés de l'attacher sur les grilles du poste car elle essaye de recommencer, et nous passons la nuit sur une dalle de notre caveau de famille. Tout à côté une femme est prise par les douleurs de l'enfantement.

Le lendemain nous regagnons la maison de mon ami que le feu avait épargnée. L'incendie s'était arrêté un peu après le Consulat de France. Mais le soir on pouvait apercevoir de notre balcon des hommes vider des bidons de liquide dans les sous-sols et lancer des grenades sur les édifices non atteints.

Nous sommes restés douze jours dans la maison et nous étions cent cinquante-quatre personnes. Les premiers quatre jours nous n'avions que de l'eau pour toute nourriture. Le cinquième jour quelqu'un d'entre nous

s'aventura jusqu'au quartier musulman pour y chercher du pain. Les véhicules militaires passaient aussi chargés de pain bis et on nous en vendait pour une livre pièce (8 fr[ancs]). Souvent la nuit on était réveillé par des cris déchirants partant de la foule couchant en plein air. Les Turcs pénétraient dans la foule de ces malheureux, violentaient les hommes, outrageaient les femmes, les enlevaient parfois et dépouillaient les uns et les autres même de leurs vêtements et de leurs souliers, au point que certains lacéraient eux-mêmes leurs effets pour les rendre moins tentateurs.

Un matin que je me rendais au proche Consulat de France, qui fonctionnait dans le rez-de-chaussée de l'édifice incendié, j'ai vu près de Bellavista sept cadavres dont trois dans la mer. L'un de ces derniers avait les pouces des deux mains attachés par une ficelle, j'ai vu également cinq à six tresses de femme avec leur cuir chevelu.

Pour sortir de cet enfer qu'était devenue la riante cité de Smyrne, les gens se jetaient dans la mer pour gagner les transports ou les bâtiments de guerre. Les Turcs avaient pris soin de couler toutes les embarcations pour couper court à toute velléité de fuite. Cependant un malheureux ayant avisé un soir un canot sous pavillon italien amarré près des Bains s'y jeta, cherchant à gagner le large. Hélé par une sentinelle, il rebroussa chemin. Quand il sortit, la sentinelle le gratifia de trois coups de baïonnette.

Les arrestations étaient à l'ordre du jour. Une ordonnance avait déclaré prisonniers de guerre tous les hommes de dix-huit à quarante-cinq ans présumés avoir combattu avec l'armée hellénique. Mais en réalité on se ne souciait guère d'observer les limites réglementaires. Et tous ceux qui paraissaient solides, des enfants de quinze ans et des hommes de cinquante-cinq, étaient conduits dans les camps de concentration.

Enfin, le hasard voulut que nous pûmes partir. C'était le seizième jour après l'arrivée des kémalistes. Un courtier levantin, de ceux qui avaient surgi en grand nombre pour la circonstance, vint nous en offrir les moyens. Après de longs et laborieux pourparlers, le marché fut conclu à 800 livres (4000 francs) pour huit partants. Une chaloupe vint nous chercher pour nous transporter à bord du paquebot italien *Bulgaria*. La somme payée ne concernait que le transport en chaloupe.

Nous arrivâmes à Samos. La détente était si forte qu'en dépit de la plus grande calamité qui puisse s'abattre sur des êtres humains – de riches et heureux nous étions devenus en quelques heures misérables et

errants – nous éprouvions la félicité animale de vivre sans angoisses et de respirer l'air libre.

Je trouvai à Samos plusieurs de mes compatriotes dont chacun avait quelque chose d'effrayant à raconter. Leurs récits étaient précis et concordants. Le jeune D. M. qui avait à un certain moment partagé avec nous l'hospitalité de J... nous raconta comment, requis par une patrouille, le jour où nous l'avions envoyé chercher des provisions, il avait aidé, aux environs de la cathédrale, au déblaiement de cadavres. On en avait rempli quarante-deux charrettes. Il parvint à s'enfuir grâce à un fort pourboire remis au chef de la patrouille et à arriver à Samos après d'innombrables péripéties.

De même mon jeune employé qui, en tant qu'Israélite, a pu rester dans sa maison sur les confins des quartiers musulman et arménien, nous affirmait que la fusillade faisait rage du soir au matin et qu'il voyait, de sa fenêtre, des charrettes de cadavres. Il en avait compté, pendant quatre jours, de 26 à 30 par jour.

La supérieure de l'hôpital grec nous narra à son tour comment à mesure que l'incendie progressait elle dut se réfugier à l'hôpital hollandais, puis à la Croix-Rouge américaine. Elle eut à s'occuper de femmes et fillettes dont les unes avaient les membres inférieurs paralysés, les autres des hémorragies incoercibles ou des maladies spécifiques. Il y en avait qu'on avait violées jusqu'à quarante fois.

Mais la tragédie la plus effroyable se déroula en Érythrée et à Vourla, où elle fut précédée de la plus noire trahison. Quelques jours avant la reddition de la ville, les Turcs et les Grecs qui, pendant l'occupation grecque, avaient entretenu d'excellents rapports, conclurent une sorte de pacte de garantie et d'assistance mutuelles.

Les Grecs promirent de protéger les Turcs contre l'armée en retraite et les Turcs se portèrent garants que leurs concitoyens hellènes n'avaient rien à craindre de l'armée victorieuse. Le pacte fut signé et scellé sous la foi du serment par le délégué du Métropolitite d'Éphèse, le mufti et les notables des deux communautés.

Forts de ce pacte, quelques milliers de Grecs réfugiés dans les îles voisines réintégrèrent leurs foyers, obéissant aux instances du Démogéronte Travestis qui les y alla chercher. Ce ne fut cependant que pour assister à la plus effroyable tragédie, pour voir leur ville incendiée,

les leurs massacrés* ou outragés, leurs femmes tomber dans les puits pour échapper à l'outrage** et pour périr eux-mêmes par le fer et le feu »***.

Les atrocités de Vourla

Sur ces atrocités de Vourla je suis à même de publier les dépositions de cinq témoins, Jean Michaëlidis, ses sœurs Arghyro Siachos et Aristée Michaëlidis et des demoiselles Marie et Angèle Macromalla.

Jean Michaëlidis, dans ce récit tragique, est l'interprète des autres témoins ; lui-même n'ayant pas assisté à l'ensemble du drame.

« Le 9 septembre dernier j'ai quitté Vourla avec ma famille composée de mon père âgé de soixante-deux ans, de ma sœur Arghyros Siachos, mariée au capitaine grec S. Siachos, et de ma jeune sœur Aristée Michaëlidis âgée de seize ans, et nous nous sommes tous rendus à Pourmali, petit îlot en face de Klazomène. Nous y attendions un grand caïki (chalutier) qui devait nous transporter à Mitylène. Il y avait déjà sur l'îlot cent autres familles de réfugiés de Vourla. Mais nous attendîmes en vain le chalutier qui ne vint pas.

Le troisième jour de notre séjour à l'îlot nous vîmes accoster une petite embarcation portant des notables turcs de Vourla, lesquels, aussitôt débarqués, appelèrent mon père et les autres chrétiens. Il y avait parmi eux le mufti qui, tirant de sa poche un Coran, fit jurer aux notables musulmans qu'ils ne nous feraient pas de mal si nous retournions et qu'ils ne laisseraient pas les soldats kémalistes nous molester. Sur ce, ils nous exhortèrent à rentrer.

L'armée turque n'avait pas encore occupé Vourla. Mon père et les autres chrétiens, ayant prêté foi au serment des Turcs, retournèrent à Vourla. Je craignis cependant de les imiter, ayant servi dans l'armée

* Nous relevons sur la liste funèbre les noms des familles Stelios, Hadji Christoffi, André Kyriaco, du délégué ecclésiastique Néophytos, Sari Grigori, Georges Élimiandi, C. Fouroudi, G. Tsalika, J. Sloros, Sari Tangeli, O. Cordopati, Sasti, Courtis, Georges Tsanctis, Tsitsipas Calientis. A. Mitylinos eut les yeux crevés et fut mis en morceaux.

** Les filles de Jean Michaelidis.

*** 250 de ces malheureux cherchèrent refuge dans la villa de l'Anglais Smith à Klazomène. Les Turcs y mirent le feu, massacrèrent ceux qui essayaient d'en sortir en forçant les autres à périr dans les flammes.

grecque pendant toute la durée de l'occupation. Resté sur l'îlot je me suis embarqué quelques jours après sur le cuirassé *Kilkis*.

La Commission des notables turcs visita les autres îlots situés à proximité sur lesquels il y avait également des familles de réfugiés et, répétant ses serments, les exhorta à retourner. Puis, sa mission terminée, elle revint à Vourla.

Entre temps mon père et mes deux sœurs se mirent en route, mais, dès qu'ils eurent gagné la côte de Klazomène, les Turcs qui s'y trouvaient se jetèrent sur eux et leur enlevèrent les quelques effets qu'ils avaient emportés. Puis ils allèrent se barricader dans notre maison. Mais une demi-heure ne s'était écoulée qu'un civil turc alla dire à mon père que l'armée turque était entrée et que le pacha, commandant le parti de cavalerie qui avait occupé Vourla, mandait mon père au *konak* (sous préfecture) ainsi que les autres notables chrétiens.

Mon père se rendit chez le pacha qui lui dit : « Où sont tes deux fils qui servaient dans l'armée grecque et ton gendre le capitaine » ? Mon père lui répondit qu'ils étaient partis avec l'armée hellénique.

Le pacha lui fit alors payer cent livres pour chacun de nous comme *bedeli* (taxe d'exonération militaire). Mon père les paya et pria le pacha de lui donner un soldat pour garde personnelle et celle de sa famille, ce que fit volontiers le pacha, mais aussitôt que le soldat commis à cette garde arriva devant notre maison, il somma mon père, baïonnette au canon, de lui donner de l'argent, le menaçant de le tuer. Mon père lui donna 200 livres que le soldat emporta en s'en allant.

Se croyant plus en sûreté, toutes les familles du quartier s'étaient réfugiées dans notre maison. Une demi-heure après le départ du soldat, deux officiers, et trois civils turcs se mirent à enfoncer notre porte avec des massues. Dès qu'ils eurent pénétré dans notre maison, ils apostrophèrent mon père. « Donne-nous de l'argent ou nous te tuons ». Mes sœurs, craignant de les voir mettre leur menace à exécution, leur donnèrent mille livres qu'ils emportèrent. D'autres arrivèrent opérant comme les précédents, puis d'autres qui n'étaient pas encore les derniers.

Trois jours durant les Turcs continuèrent la même besogne, au point qu'à la fin il ne nous resta plus rien.

Ils nous enlevèrent ainsi 3000 livres turques or, 100.000 Lei, 150.000 drachmes, tous nos bijoux et objets précieux, 100.000 quintaux de raisins

secs, 10.000 ocques d'huiles, 9 chevaux de monture, 50 vaches, toutes marchandises et bêtes enlevées à nos dépôts et à nos écuries. Finalement nous n'avions plus rien à leur donner. Ils n'en insistaient pas moins, menaçant d'enlever nos filles.

C'est ainsi qu'ils enlevèrent aux familles réfugiées chez nous Hélène et Marie Bellou et Angèle Mamumalla. Et lorsque les autres jeunes filles virent qu'elles allaient être outragées par les Turcs elles préférèrent mourir. S'élançant dans la cour, elles ouvrirent le puits et s'y jetèrent tour à tour. Ainsi firent mes cousines Pénélope et Jeanne Michaëlidis, Arghyro Michaëlidis, ma sœur Aristée Michaëlidis et notre bonne Glycérie. Ma sœur mariée, la femme du capitaine grec Siachos, ne se jeta pas dans le puits, mais, courant à la cuisine, elle versa du pétrole sur ses vêtements et y mit le feu. On éteignit le feu, un médecin la soigna, mais elle n'en gada pas moins de profondes brûlures sur le ventre et sur les jambes.

Après que les Turcs eurent enlevé les trois premières jeunes filles, mon père alla chercher des cordes et parvint avec des camarades à retirer du puits, demi-mortes, ma sœur Aristée, ma cousine Arghyro et notre bonne Glycérie. Mes deux cousines Pénélope et Jeanne furent noyées.

Quant à ma sœur aînée, comme ils la savaient mariée à un officier hellène, ils la cherchaient obstinément dans toutes les maisons avec sa photographie en mains. Mais elle resta cachée pendant vingt jours dans un souterrain, ayant de la boue jusqu'aux genoux, et c'est ainsi qu'elle fut sauvée.

Sur ces entrefaites les Turcs revinrent de nouveau devant notre maison avec des chameaux et des charrettes et, après en avoir chassé tous ceux qui s'y trouvaient, chargèrent tous nos meubles et effets, et les emportèrent. Puis ils incendièrent notre maison et mirent le feu aux autres en commençant toujours par emporter tout ce qu'elles contenaient. C'est ainsi que tout Vourla périt par l'incendie. Dans quinze maisons que le feu épargna, allèrent se réfugier tous les vieillards de soixante ans et au-dessus, les enfants et les femmes.

Quant aux hommes de seize à soixante ans, ils les cantonnèrent dans des enclos de fils de fer barbelés après les avoir dépouillés de leurs souliers et vêtements. Chaque soir les musulmans de la localité s'approchaient de ces enclos, hélaient le prisonnier de leur choix, l'emportaient

et le torturaient pour le mettre finalement à mort. C'est ainsi qu'ils attachèrent, derrière un cheval, Théodore Moulo que bête traîna jusqu'à ce qu'il mourût.

De même deux soldats tuèrent Stathi Tzalika en présence de son père et de ses sœurs parce qu'il n'avait pas d'argent à leur donner.

Le notable Georges Traneti fut massacré dans le local du sous-gouverneur.

Furent également massacrés devant leurs compatriotes, Demetrius Cordopati, mon cousin Christo Courtis, Évengèle Valiadi, Foti Sismanoglou, Évanghelo Vamsaca, Théodore Coulombis, Constantin Acaza et son frère de quinze ans, Théodore Drimi et sa fillette Nasso et Siman Charralla, et plusieurs centaines d'autres dont nous ignorons les noms.

De même, poussant les vieillards dans les maisons, les Turcs y mettaient le feu. Après l'incendie de notre maison, mon père chercha refuge chez un ami avec ma sœur Aristée. Dans cette maison où il y avait aussi d'autres chrétiens, deux officiers turcs virent un soir mon père et lui demandèrent de l'argent. Il leur dit qu'il n'en avait plus, ayant tout donné. Alors l'un de ces officiers, hors de lui, tira son épée et le tua dans les bras de ma sœur Aristée. Puis, prenant ma sœur par les cheveux il les lui coupa et y essuya son épée ensanglantée, encore toute chaude du sang de mon père. Puis officiers et civils partirent en chantant, criant à ceux qui se trouvaient là, femmes, enfants et vieillards, qu'ils les passeraient tous au fil de l'épée s'ils ne leur donnaient pas de l'argent. Exécutant leurs menaces, ils commirent les crimes suivants : A. Marie Topaglou, qui se trouvait dans la même maison où on a tué mon père, comme elle se refusait de suivre un Turc qui voulait l'enlever, on a coupé les doigts de la main, le nez, les oreilles et les seins, la laissant mourir dans cet état.

Marie Coloso, Hélène Hadji Diamandi et beaucoup d'autres jeunes filles eurent le même sort...

L'archimandrite Néophyte fut ferré*.

Au prêtre Coloso et au diacre de Saint-Charalombe on a coupé les oreilles et crevé un œil.

* La même torture fut, comme on l'a vu, infligée au prêtre grec de Boudja et à celui de Mersinli. Le Turc entend évidemment par là assimiler le prêtre chrétien à une bête de somme. Certains témoignages ajoutent que les Turcs mettaient un bât sur le dos de ces prêtres pour bien affirmer l'idée insultante.

Les forfaits que les Turcs commirent à Vourla pendant ces vingt et un jours où il y resta des chrétiens, sont indescriptibles.

Enfin, le 30 septembre, de bon matin, il arriva en rade un navire de guerre américain et plusieurs transports pour embarquer la population. Alors les Turcs, apprenant que les chrétiens allaient partir, se postèrent à l'endroit par où ces derniers devaient passer, pour trouver de l'argent si par hasard ils avaient pu en cacher et, après les avoir entièrement dépouillés, les chassaient, ne gardant que les jolies filles.

Heureusement bon nombre de ces filles parvinrent à s'échapper en faisant teindre leur visage avec de l'iode et en portant des vêtements de vieilles femmes pour se rendre méconnaissables et pouvoir s'en aller.

Jusque sur la route de Vourla à l'Échelle, petit port desservant la région, les Turcs se ruaient sur la foule éperdue fuyant vers la mer, et tuaient à volonté.

Plusieurs des jeunes filles enlevées avaient été vêtues par leurs ravisseurs en « hanoums » (épouses turques).

On les plaçait dans cet accoutrement sur le passage de leurs parents, pour qu'ils pussent bien les voir. Les mères, reconnaissant leurs filles, criaient « pitié » ! mais les Turcs les repoussaient en les frappant avec les crosses de leurs fusils et les mères étaient ainsi séparées de leurs enfants sans espoir de les retrouver jamais.

Aux devantures des boucheries on voyait des hommes pendus*. Plusieurs n'étaient pas encore morts et souffraient horriblement.

Sur la plage, quelques moments avant le départ, les Turcs continuaient leur besogne et ils enlevaient des femmes sous les yeux des Américains.

Un soldat était même sur le point d'empoigner ma sœur Aristée, mais heureusement le capitaine du navire de guerre américain qui se trouvait à proximité, chassa le Turc et poussa ma sœur dans la vedette du navire. C'est ainsi que ma sœur fut sauvée par une circonstance purement fortuite.

* Il y a un peu plus d'un siècle, Byron et Hobhouse, arrivant à Janina y virent ainsi dépecé et exposé comme l'est la viande de boucherie le corps du prêtre grec Blacavas. [Hobhouse J.C. (1786-1869), homme d'État anglais, ami de Byron, avec lequel il voyagea au Portugal, en Espagne, en Grèce et en Orient – *V. P.*].

Tout à côté, sur un chaland, il y avait trois jeunes filles avec trois soldats turcs, elles appelaient au secours, criant aux Américains de venir les arracher des mains des Turcs, mais les Américains n'y purent rien et les jeunes filles restèrent à la merci de ces brutes ».

La terreur en Anatolie

Aux événements de Smyrne et de Vourla il faut rattacher ceux dont d'autres villes d'Asie Mineure ont été au même moment le théâtre. Ils démontrent que Smyrne et Vourla n'ont pas été des « accidents », comme les amis des Turcs voudraient le faire croire.

Je reproduis ici le résumé des informations reçues à Constantinople sur ce qui s'est passé à Bali Kesser, Balia Maden et Aïvali et dans le reste de l'Anatolie du Nord.

Bali Kesser et Balia Maden sont à deux cents kilomètres environ au nord de Smyrne, sur la voie ferrée Smyrne-Penderma.

Aïvali est sur la côte en face de Mytilène.

Du 3 septembre, jour du départ des troupes hellènes, jusqu'un peu avant le 18 du même mois, ce sont les irréguliers qui avaient pris possession de Bali Kesser aussi bien que de Balia Maden.

À part des pillages en règle, aucun autre sévices ne fut exercé contre la population chrétienne de ces deux localités.

À l'arrivée d'une division de réguliers, sous le commandement de Kiarim bey, les chrétiens furent réunis, le 18, et expédiés par groupes soi-disant pour Angora. En vérité, ils furent massacrés le long de la chaussée entre Bali Kesser et Karagatsch, sans qu'un seul homme ou femme ou enfant fût épargné. Le nombre des victimes s'élève à plusieurs milliers.

Des puits ou fossés étaient ouverts et les cadavres y étaient jetés puis brûlés.

Trois jours après, trois cent quatre Aïvaliotes grecs les plus aisés, tous des hommes, furent amenés à Bali Kesser, incarcérés pendant trois jours, puis expédiés comme les autres et massacrés aux environs de Bali Kesser.

Ce qui précède est rapporté par le Kurde Husein Tchaus et plusieurs autres musulmans, venus de Bali Kesser et Balia [Maden] depuis lors. Tous les témoignages de ces gens sont absolument concordants.

En ce qui concerne Aïvali, voici ce qui s'y était passé.

Le 21 septembre, le commandant de la 14^e division d'infanterie turque qui occupait Aïvali fit annoncer que tous les hommes chrétiens de dix-huit ans à quarante-cinq ans, considérés comme prisonniers de guerre, seraient réunis dans des camps d'internement de l'intérieur jusqu'à conclusion de la paix. Le départ de ces convois commença aussitôt et généralement de nuit. Quelques jours plus tard, le consul d'Italie à Mytilène, M[onsieur] Fideli, survint à bord d'un petit croiseur italien et embarqua les sujets et protégés italiens.

Le 28 septembre, un contre-torpilleur américain ancrà à l'entrée du port. Il envoya vers la ville une chaloupe à vapeur avec quelques officiers et sous-officiers qui, après quelques difficultés, purent enfin atterrir et visiter la ville. En partant ils rencontrèrent deux sujets américains d'origine grecque qui leur dépeignirent l'état des choses. À part ceux qui avaient été déportés comme sujets au service militaire, plusieurs notables avaient été également arrêtés et envoyés vers le Nord. Parmi ceux qui furent arrêtés ainsi figurent les docteurs Karteros, Dzougues, D. Simos, D. Ismyrlis, M[essieur]s Athanase et Évangèle Yalandellis et Nichel Anastasiadès avocat*

La 14^e division fut remplacée par la 4^e sous les ordres de Sambrii pacha. Deux jours après son arrivée il se rendit à Moschonissia et fit évacuer la ville. Les hommes furent séparés des femmes. Les seuls qui y furent laissés sont M[onsieur] Charles Kokkini, italien et un docteur ressortissant Américain. Les membres de la Commission des biens abandonnés de Moschonissia, M[onsieur] Simon Ev. Andreou et Ev. Markalis, furent enlevés avec le reste de la population.

Tandis que la population de Moschonissia était ainsi chassée, les 30 septembre et 1^{er} octobre, les réfugiés des alentours reçurent l'ordre de se concentrer au khan de Georgala, où leur nombre atteignit 950 âmes. Ils furent mis en route le lendemain.

Le sort de ces 950 personnes ainsi que celui des populations de Kemerli, d'Adramytti et d'Ida sont inconnus.

* Selon des renseignements de source certaine parvenus au patriarcat grec de Constantinople, c'est dans les ravins des vieilles carrières situées entre Palamatia et Reneli (Fourk-Chavran), région d'Adramytti, que les Turcs ont précipité les cadavres de plusieurs notables d'Aïvali.

Le 3 octobre, une chaloupe à vapeur américaine avec des officiers précédant des bateaux, battant pavillon américain, accosta à l'estacade de la fabrique de savon de K. Katsâkouli. Les réfugiés, avant de pouvoir s'embarquer, étaient soumis aux pires recherches et tribulations. Dans la maison de M[onsieur] Eglezopoulos, où siégeait la commission d'examen des émigrants, de véritables vols furent commis sous les yeux du colonel sous-gouverneur de la ville et du capitaine Tewfik effendi, commandant de la gendarmerie.

Ce dernier injuria violemment le métropolite qui venait plaider la cause de ses ouailles et, devant un témoin, M. C. D. S. cria, frémissant de colère : « Ceux qui resteront ici seront des Turcs et ceux qui ne sont point Turcs peuvent aller en enfer » !

À Balia Maden, après l'exode des chrétiens qui avaient accompagné les troupes grecques en retraite, il était resté environ 600 chrétiens grecs ou arméniens, dont beaucoup d'enfants abandonnés par leurs parents lors de l'exode.

Là aussi, jusqu'au 20 septembre, tout fut dans un état relativement tranquille, car, à part des pillages par les irréguliers, on ne toucha pas à la vie des chrétiens. On se croyait sauvé lorsque le 19 septembre au soir arrivèrent les mêmes troupes régulières de la division de Kiarim bey.

Or, il se trouvait depuis quelques heures seulement à Balia Maden un officier de gendarmerie française, envoyé par les autorités françaises pour protéger les biens et la vie des habitants en même temps que les bâtiments industriels des mines de Balia Maden. À l'arrivée des troupes, Kiarim bey appela l'officier et lui donna l'ordre de quitter sur-le-champ Balia [Maden]. Ce dernier essaya de protester, alléguant les ordres reçus de ses supérieurs, sa fatigue d'un voyage de plusieurs jours, etc... Rien n'y fit. Sous menaces, Kiarim bey l'obligea à ne traverser aucune ville ou village habité par des chrétiens ; notamment Edremit et Erenéli. Cet officier rentra à Constantinople *via* des Dardanelles. Il rendit compte de l'échec de sa mission à son supérieur, le colonel Sarroux, qui fut, on le sait, le conseiller de M[onsieur] Franklin-Bouillon pendant sa mission à Angora. Le 20, les chrétiens, y compris le haut personnel des mines de Balia [Maden], furent réunis et dirigés soi-disant vers l'intérieur. Arrivés à une distance de 5 kilomètres de Balia [Maden], en un endroit nommé Tchakallar, tous les chrétiens, au nombre de 600 environ, furent

massacrés à coups de baïonnette dans des fossés préparés la veille. On mit le feu aux cadavres et les soldats restèrent sur les lieux pendant deux ou trois jours jusqu'à ce que tout fût consumé.

Le directeur de la Mine Halepli offrit 10.000 livres turques pour avoir la vie sauve et les ouvriers kurdes de la mine en offrirent 20.000 pour leur part, rien n'y fit.

Le docteur de la Société pria, supplia que ses trois enfants, des garçonnets de cinq à dix ans, fussent retenus et convertis à l'islamisme pour avoir la vie sauve. Des Turcs de Balia [Maden] offrirent même de les adopter, mais ce fut en vain, et ces enfants subirent le sort de tous les autres.

Il y avait à l'hôpital 6 malades chrétiens, dont les premiers surveillants de la mine. Topal Osman, le commandant du régiment qui fit « l'opération », alla à l'hôpital et massacra de sa propre main les six malades. Un des ouvriers, surveillant des transports, put s'échapper et se cacher pendant quelques jours. Retrouvé, il fut amené devant Kiarim. Après un court interrogatoire, le commandant, sortant un couteau, larda de coups la gorge du malheureux en présence de son entourage dans le *konak* même.

En ce qui concerne la nombreuse population chrétienne de la plaine d'Adramyti (région au nord d'Aïvali et à l'ouest de Bali Kesser), voici ce que l'entrepreneur de la construction du chemin de fer routier rapporte :

Du 18 au 27 septembre, tout se passa comme à Bali Kesser et à Balia Maden. Des pillages, mais aucun attentat à la vie. Mais dans l'intervalle, les réguliers vinrent un peu avant le 27. Du 25 au 27, ils passèrent « en revue » toutes les maisons chrétiennes et abusèrent de toutes les femmes, violèrent toutes les jeunes filles dont les cris étaient entendus par les personnes qui rapportent les faits. Cela dura trois jours et trois nuits. Puis, le 27, tous les chrétiens furent réunis soit dans les églises soit sur les places publiques et, de là, conduits dans diverses directions aux environs des villes de Freneli et Adramytti. Là ils furent jetés dans des ravins et des fosses à coups de baïonnette et ultérieurement brûlés.

Les ouvriers du dit entrepreneur furent astreints au rôle de fossoyeurs.

L'entrepreneur a pu quitter la région et rentrer à Constantinople grâce à sa nationalité étrangère (il est Italien) et surtout grâce à

l'intervention du commandant des troupes régulières, Ali Hukmet, qui l'avait connu au Hedjaz. Les autres ouvriers italiens sont toujours sur les lieux et les autorités ne les laissent en aucun cas partir afin qu'ils ne puissent raconter ce qu'ils ont vu.

D'après les dires des autres personnes venues d'Aïvali, de Brousse, Moudania, Pandemia*, Axari, Pergame, etc... le même programme fut appliqué identiquement dans ces localités.

D'après un témoin, sujet anglais, à Axari (nord-est de Smyrne, sud-est de Pergame) le mufti Saki bey et le maire Soliman bey empêchèrent par des proclamations et des serments sur le Coran, les chrétiens de partir. Lorsque les troupes, sous les ordres de Koutchouk Mustapha Kemal, arrivèrent, après des pillages et des viols, elles réunirent les chrétiens qui furent mis en marche soi-disant pour Manissa, mais la moitié du convoi fut massacrée avant d'arriver à Karagatschly (78^e kilomètre du chemin de fer Smyrne-Panderma) et beaucoup des survivants furent exécutés sur les bords du Iedis-Tschai (Hermos).

Quant aux femmes et aux enfants d'Axari, ils furent massacrés à coups de mitrailleuses dans un ravin tout proche, sous les yeux de la population musulmane, massée, pour ce spectacle, sur les hauteurs environnantes. Un autre témoin anglais estime à 6000 les victimes de Pergame et à 2000 celles du village de Tschandarli (sud de Pergame, près de l'embouchure du Kaïkos).

Il est à noter que ces atrocités et exécutions furent faites par des régiments spéciaux dits « tamirat tabourou » ou « régiments des réparations ». Le chef qui a opéré successivement dans ces régions est le fameux laze Topal Osman Agha.

Son régiment ensuite s'est embarqué pour Rodosto. Il fait partie des 8000 « gendarmes » (?) destinés à maintenir l'« ordre » en Thrace.

* Voir le *Flambeau*, 31 déc[ember 19]22. L'auteur de l'enquête, M[onsieur] Taeda, signale le cas d'un réfugié seul survivant d'une famille de 42 personnes. À Alatsata on retira d'un puits les cadavres de treize jeunes filles. À Gul Bagtché quatre fillettes se suicidèrent. On se souvient qu'il y a un siècle les femmes de Souli firent de même pour échapper à l'outrage d'Ali pacha et de ses soldats. [Il s'agit du tableau d'Ary Scheffer (1795-1858), peintre français d'origine hollandaise, « Les femmes souliotes » (1827). Les habitants de la ville grecque de Souli ayant été vaincus par les troupes d'Ali pacha, les femmes se précipitèrent du haut d'un rocher pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs – V. P.].

Ces quelques pages suffiront, je pense, à convaincre les incrédules.

Il faut toute l'impudence ou l'inconscience des délégués turcs à Lausanne pour demander en faveur d'une Turquie quelle qu'elle soit et surtout kémaliste, l'assimilation complète avec les États civilisés d'Europe. Pas plus aujourd'hui que par le passé la Turquie n'a su faire preuve de tolérance et de modération dans la victoire. Un instinct sanguinaire a tôt fait d'étouffer les qualités que tant de voyageurs se plaisent à reconnaître aux Turcs. Il leur faut, dans leur propre intérêt comme dans l'intérêt de tous, le frein d'une contrainte. Ils se refusent à l'admettre par orgueil et ne cessent de revendiquer une indépendance absolue. Si théoriquement l'homme doit être libre, il ne saurait l'être de faire le mal. C'est l'éternel malentendu qui fait confondre aux primaires la liberté et l'anarchie. Par un lent et pénible travail l'humanité est arrivée à imposer à ses passions une discipline. Au fléau qu'est la guerre elle a su créer des limites en interdisant le rapt des femmes et le pillage des propriétés privées qui, aux époques barbares, payaient les mercenaires de leur peine. Les Turcs sont de quelques siècles en retard. Ce qu'ils ont fait à Smyrne en est la preuve lamentable. Ils ont ajouté une page sanglante à une histoire déjà riche de semblables forfaits. Ils sont demeurés tristement fidèles à eux-mêmes. Qu'on ne s'étonne dès lors pas que d'autres, peu sensibles au mirage de conceptions politiques nouvelles, restent fidèles à ceux qui, dans leur abaissement momentané, ne cessent de représenter un plus haut idéal dont l'Évangile a donné au monde l'espérance.

15 janvier 1923

ՋՄՅՈՒՌՆԻԱՅԻ ՎԱԽՃԱՆԸ

I

Թուրքերի մուտքը Չմյուռնիա

Այժմ արդեն հնարավոր է ի մի բերված տարբեր վկայությունների համադրման միջոցով հաջորդաբար վերականգնել Չմյուռնիայի աղետի փուլերը:

Թուրքական գրոհը սանձազերծվեց օգոստոսի 26-ին, և հունական ճակատը զիջեց իր դիրքերը: Չմյուռնիայում սակայն չէին հավատում վտանգի անխուսափելիությանը: Այնուամենայնիվ²⁷, սեպտեմբերի 4-ին (երկուշաբթի օրը) Անգլիայի հյուպատոսը խորհուրդ էր տալիս անգլիական գաղութի բնակիչներին տեղափոխվել նավահանգստում գտնվող չորս հիվանդանոցային նավերից մեկը: Յարյուր մարդ անմիջապես հետևեց այդ խորհրդին և տեղափոխվեց «Մինգարի» նավ, որն ամսի 8-ին մեկնեց Կիպրոս: Ամսի 9-ին, 10-ին և 11-ին «Անտիոք» և «Մեն» նավերն ընդունեցին մյուս խմբերին:

Նահանջող հունական բանակը կենտրոնանում էր քաղաքում, բայց այդ խառնաշփոթի տեղիք չտվեց: Թվում էր, թե մարդկանց համակած միակ մտահոգությունը հնարավորինս արագ մեկնումն էր: Թվում էր, թե նրանց [զինվորների – Վ. Պ.] շփումը թուրքական կանոնավոր բանակի հետ շատ վաղ էր դադարել, բայց նրանք զանգատվում էին չեթեմերի (թուրք անկանոն զինվորների) պատճառած անհանգստությունից և իրենց ճանապարհին գտնվող գյուղերի միջով անցնելիս՝ թուրք գյուղացիների արձակած կրակոցներից, մի բան, որը տեղիք էր տվել անողորմ բռնությունների: Նահանջող բանակն իրենից հետո ամայացրել էր ամեն ինչ, քարուքանդ արել կամուրջներն ու երկաթուղիները և հրկիզել հետապնդող թուրքական բանակի հնարավոր բանակատեղիները:

Թուրքական հեծելազորը Չմյուռնիա մուտք գործեց սեպտեմբերի 9-ին, շաբաթ օրն առավոտյան: Նրա շարասյուները հաջորդաբար, պահպանելով կարգը, անցան առափնյա փողոցով: Միակ մի-

²⁷ Լամբ Յարի:

ջադեպը, որը տեղի ունեցավ, ձեռքի նռնակի նետումն էր մի անծանոթի կողմից այն պահին, երբ թուրքական էսկադրոնն անցնում էր անցագրերի բյուրոյի մոտով: Մի սպա վիրավորվեց: Դրան հաջորդեց խուճապը: Մի զինագործի կրպակ կողոպտվեց, նավահանգստի թաղամասում գտնվող մի քանի խանութներ արժանացան միևնույն ճակատագրին, բայց դաշնակիցների պարեկների ներկայությունն առափնյա փողոցի, հարակից փողոցի և Ֆրանկի փողոցի շրջանում արտաքուստ պահպանեց կարգուկանոնը:

Հակառակ դրան, ամսի 9-ին, կեսօրից հետո, հայկական թաղամասում կողոպուտ սկսվեց, և օրվա վերջում հայկական շուկան փաստորեն արդեն ավերված էր*: Եվրոպական հյուպատոսները դիմեցին գեներալ Նուրեդին փաշայի միջամտությանը, որը ստանձնել էր ռազմական կառավարչի պարտականությունների կատարումը: Նա նրանց հանգստացրեց, հանդես գալով քաղաքի խաղաղ գրավումը երաշխավորողի դերում:

Այդուհանդերձ, աստիճանաբար ավելի սուր բնույթ ստացող անկարգություններն անհապաղ իրենց զգալ տվին: Սեպտեմբերի 9-ին, շաբաթ օրվա գիշերը, պատմում է «Մափլ և Սի» ընկերության ներկայացուցիչ պ[արոն] Սթեփենսոնը, թուրքերի մի մասն առճակատման մեջ ընդգրկվեց ներքին շրջաններից եկած ստորին դասակարգի տարբեր տարրերի հետ, որոնք խճողել էին Քարավանների կամրջի մոտ գտնվող հիվանդանոցի բարաքները: Ոմանք սպանվեցին: Նույնքան հավաստի է նաև այն, որ հայկական թաղամասում կոտորածներ տեղի ունեցան: Այդ գիշեր զոհված հայերի թիվը հասնում է 150-ի: Թուրք զինվորները բավական մեծ թվով հայ կանայք ու ջահել աղջիկներ առևանգեցին և տներ թալանեցին: Այդ նույն գիշերվա ընթացքում խժոժություններ արձանագրվեցին նաև Բունարբաշի հունական թաղամասում: Մի քանի վկաներ հավաստում են, որ հայկական թաղամասում հրդեհները բռնկվել էին հենց նույն գիշերը: Թուրքերն անցագրային բյուրոն գրավեցին կիրակի օրը, ամսի 10-ին և խիստ հսկողություն սահմանեցին մեկնողների նկատմամբ:

Այդ նույն օրը Նուրեդին փաշան պահանջեց բոլորի կյանքն ու կայքն ապահովող հյուպատոսական պահակախմբերի ցրումը: Այդ պահին հյուպատոսությունները դեռևս տեղեկություններ չունեին

* Տե՛ս զմյուռնիաբնակ մի երիտասարդ անգլիացու սեպտեմբերի 10-ի թվակիր նամակը, որը տպագրվել է ամսի 18-ին «Դեյլի թեյեգրաֆում»:

նախորդ գիշերվա ընթացքում կատարված հանցագործությունների ծավալների մասին: Բյուրոները պաշարված էին փախստականներով, որոնք փոխադրամիջոցներ էին խնդրում: Հավանություն տրվեց Նուրեդին փաշայի առաջարկությանը:

Ջնյուռնիայի թուրք զինվորական կառավարիչն Անգորայի ազգայնամուլների համար թանկ՝ «Թուրքիան թուրքերին» սկզբունքի կիրառումից բացի, սկզբունք, որն ընդամին դրդում էր նրան դուրս բերել Եվրոպական զորամիավորումները, այս հարցում ցուցաբերած համառության համար պետք է, հավանաբար, ունենար ավելի գործնական պատճառ: Խոսքը վերաբերում էր ձեռքերի ազատություն ստանալուն:

Երկուշաբթի օրը, ամսի 11-ին, նա կարգադրում է կազմակերպել հայերի համատարած հետապնդումներ: Վերջիններս, շաբաթ՝ լույս կիրակի գիշերն արդեն տեղի ունեցած դժբախտություններից նախազգուշացած, ջանացել էին իրենց համար շուտափույթ ապաստարան գտնել:

Պ[արոն] Սթեփենսոնը պատմում է.

«Երկուշաբթի օրը ես գնացի իմ պահեստը, տեսնելու համար, թե ամեն ինչ է՞ արդյոք կարգին: Իմ հայ աշխատակիցն այնտեղ պատսպարել էր իր երեսուն կոոնակիցներին: Ինձ թուրքի հետ շփոթելով՝ հրաժարվեցին բացել դուռն իմ առջև: Նրանք զինված էին: Ես նրանց համոզեցի ցած դնել զենքերը: Այդ նույն գիշեր, մասնավորապես հայկական թաղամասում արդեն սրտաճնլիկ տեսարանների ականատեսը լինելուց հետո, ես բարձրացա «Մեն» նավի տախտակամած: Ամբողջ երկուշաբթի օրվա և գիշերվա ընթացքում հրաձգությունը շարունակվում էր, լսվում էին ատրճանակի կրակոցներ, ամեն քայլափոխի տեղի էին ունենում սպանություններ և կողոպուտ»:

«Բավարիա» նավով Մալթա ժամանած ճանապարհորդները վկայում են, որ մեծ թվով հայեր ապաստանել էին հայկական մայր եկեղեցում*։ Սկզբում թուրքերը փորձեցին նրանց հարկադրել դուրս գալու այնտեղից, բայց այդ հարցում անհաջողություն կրելով, ռումբեր նետեցին եկեղեցու վրա: Հայերը պաշտպանվեցին ինչով կարողացան և ի վերջո կոտորվեցին հենց եկեղեցում:

* Տե՛ս Մալթայից «Թայմսին» հղված՝ սեպտեմբերի 18-ի թվակիր հեռագիրը:

Ողբերգության այս նույն պահին «Փրիժի» նավով Սարսել ժամանած ֆրանսիացի ճանապարհորդները պատմում են*.

«Սեպտեմբերի 11-ին հայերի շրջանում հուզումներ ծագեցին: Ասում են, որ հայկական մայր եկեղեցուն ապաստանած հսկայական զինված ամբոխը հարձակվել է թուրք պարեկների վրա»:

Աչքի է զարնում այս վարկածի անհավանականությունը, քանի որ ոչ մեկը չի տեսել, թե ինչպե՞ս է մայր եկեղեցուն ապաստանած ամբոխը *հարձակվում* պարեկների վրա:

Մի փոքր անց ասվում է, որ «հայերը մտադրվեցին *դիմադրություն* կազմակերպել թուրքերին, և որ «նրանց թաղամասն իսկույն ևեթ վերածվեց բացահայտ պայքարի կենտրոնի, ուր խաղի մեջ մտան գնդացիները»: Նա, ով խոսում է դիմադրության մասին, մյուս կողմից պարզորոշ խոսում է հարձակման մասին:

Ըստ բոլոր վկայությունների՝ կարելի է ասել, որ Ջմյունիա ժամանելուց փոքր անց թուրքերը շրջափակել են հայկական թաղամասը: Բրիտանական զործակալը հայտարարել է Կոստանդնուպոլսում «Թայմսի» թղթակցին**, որ անձամբ ինքը տեսել է, թե ինչպես են հայկական թաղամասի փողոցները ծածկված տղամարդկանց և կանանց դիերով: Երբ ամսի 12-ին բռնկվեց հրդեհը, թուրքական զորքերը շրջափակում էին փողոցները և հայերին ստիպում մնալ կրակի գոտում:

Նյու Յորքից դոկտոր Վիլֆրեդ Փոստը հայտնում է, որ սպանությունները և կողոպուտները սկսվել էին հրդեհից շատ առաջ***: «Փողոցներում այնքան դիեր կային,– ասում է նա,– որ ես հարկադրված դուրս էի գալիս ավտոմեքենայից և դրանք տեղափոխում, որպեսզի մեքենան անցնելու հնարավորություն ունենար»:

Մուստաֆա Քենալը ժամանեց ամսի 10-ին, կիրակի օրը, և տեղավորվեց Կորդելիոյում²⁸, այն ամառանոցում, որտեղ բնակվել էր

* «Ֆիգարո», 22 սեպտեմբերի:

** Տե՛ս սեպտեմբերի 16-ի թվակիր հեռագիրը:

*** Տե՛ս սեպտեմբերի 21-ի թվակիր հեռագիրը Նյու Յորքից «Ղեյլի թելեգրաֆին»:

²⁸ Կորդելիոն Ջմյունիայի արվարձաններից էր, որին այդ անունը տվել էին քաղաքի ոչ թուրք բնակիչներն ի պատիվ 1189-1199 թթ. Անգլիայի թագավոր՝ Առյուծասիրտ (Cœur de Lion) մականունը կրող Ռիչարդ I-ի:

Կոստանդին թագավորը²⁹: Նա Ջնյունհիա էր եկել գեներալ Նուրեդինի հետ զրուցելու համար: Ըստ հավաստի վկայությունների՝ Անգորայի ազգայնամուլական շարժման ղեկավարը զգալով, որ իր զորքերը խիստ զրգռված են և վախենալով, որ իր կողմից խստությունների ցուցաբերման դեպքում նրանք կարող են դուրս գալ իր ենթակայությունից, թույլատրում է կողոպտել քաղաքը: Ահա գերագույն հրամանատարի այս հրամանից հետո էր, որ գեներալ Նուրեդինն ամսի 11-ին, երկուշաբթի օրը, հրաման արձակեց հայերին հետապնդելու մասին:

Թուրքական առաջին զորամասերի ժամանմանը զուգընթաց, շաբաթ օրն առավոտյան, պատերին փակցվեց Մուստաֆա Քեմալ փաշայի ստորագրած մի հայտարարություն, որն ազդարարում էր, թե քրիստոնյաների սպանությունը կպատժվի մահապատժով: Քրիստոնյաները, որոնց այս հայտարարությունը համեմատաբար հուսադրել էր, երկուշաբթի օրն առիթ ունեցան զարմանքով տեսնելու, որ «մահապատիժ» բառը փոխարինվել է պարզապես «պատիժ» ձևակերպումով:

Բավական խորհրդանշական է ամերիկյան «Նիար Իսթ Ռելիեֆի» աշխատակիցների վկայությունը, որոնց խանութները պահպանվեցին թուրքական գվարդիայի միջամտության շնորհիվ. վերջինս դրանք պաշտպանելու հանձնարարություն ուներ և կողոպտիչներին բացատրեց, որ *բացառիկ բարեհաճության* պատճառով այդ պահոցները «կողոպտելն արգելված է»: Թուրքական գերագույն հրամանատարությունն այդ առիթով հրամաններ արձակեց: Հատկանշական է նաև այն, որ թուրքական իշխանությունները խորհուրդ տվին երկաթուղու արտասահմանյան պաշտոնյաներին կրելու փնջավոր գլխարկներ և թևքի ժապավեններ՝ խուսափելու համար այն բռնություններից, որոնք (և թուրքական իշխանությունները դրան ինչպես հարկն է իրազեկ էին) պետք է տեղի ունենային:

Այնժամ, երբ կոտորածները հայկական թաղամասում ժամ առ ժամ ավելի ու ավելի էին ծավալվում, թուրքական ինչպես կանոնավոր, այնպես և անկանոն զորքերը հունական թաղամասով աստիճանաբար թափանցում էին դեպի հյուսիս:

²⁹ Կոստանդին I (1168-1923), Հունաստանի թագավոր (1913-1917, 1920-1922), որը 1922 թ. թուրքերից կրած պարտությունից հետո հարկադրաբար հրաժարվեց գահից:

«Թայմսի» թղթակիցը սեպտեմբերի 16-ին հաղորդում էր Կոստանդնուպոլսից, որ նախքան հրդեհի մոլեգնումը՝ գազի գործարանը հսկող անգլիական ծովային մի գումարտակ, դառնում է թուրք զինվորների կողմից փողոցի կենտրոնում կատարված բազմաթիվ հույն կանանց բռնաբարության ականատեսը: Անգլիացի ծովայինները չէին կարողացել միջամտել, քանի որ կտրուկ հրաման էին ստացել գազաչափիչների հսկողությունից բացի ձեռնպահ մնալ որևէ այլ գործողության միջամտելուց:

Կանանց և երիտասարդ աղջիկների առևանգումը հին ավանդույթ է թուրք զինվորների շրջանում և վկայություններն այս մասին նույնքան բազմազան են, որքան և վրդովեցուցիչ: Կանանց բռնաբարում էին իրենց ամուսինների կամ հայրերի աչքի առաջ, որոնց՝ միջամտության փորձի դեպքում, սպանում էին: Մի հույն, որը ծառայում էր անգլիական հաստատություններից մեկում և որին հաջողվել էր թաքնվել, ներկա է գտնվում իր հոր սպանությանը և կնոջ ու աղջկա բռնաբարությանը: Մի լևանտցի, որն ընդունել էր ամերիկյան քաղաքացիություն, համանման տեսարանի ականատեսը դառնալուց հետո, ինքնասպանություն է գործում*։ Ինչ վերաբերում է նույնիսկ եվրոպացի անցորդների ձերբակալությանը և կողոպտմանը, ապա դրանք դարձել էին սովորական:

Ամերիկյան «Լիթշֆիլդ» ականակրի կապիտան Ժ.-Բ. Լոդսը, անգլիական զորամասերի նահանջից հետո, հինգ նավաստիների ուղեկցությամբ մահից փրկեց բրիտանական վեց քաղաքացու:

Այնուամենայնիվ, Ջնյունիայում զոհեր տվին նույնիսկ եվրոպացիները: Թուրքերն ամսի 13-ին Անգլիայի հյուպատոսարանում, ուր ներխուժել էին, սպանեցին մի ծառայողի, որը զբաղված էր փաստաթղթերի կապոցներ պատրաստելով: Նրանք սպանեցին նաև փոստի երկու անգլիացի ծառայողների և ծաղրանքով դիերից մեկի պարզված ձեռքում ամրացրին անգլիական փոքրիկ դրոշ:

Սպանվեցին նաև ծերունի ավետարանիչ Լ. Մալտասը, ինչպես նաև իտալացի մի հաշմանդամ և նրա քույրը:

Ամերիկյան մի վկա պատմում է, որ ինքը տեսել է, թե ինչպես է անկանոն բանակի թուրք զինվորը հարձակվում Կարմիր խաչի ֆրանսուհի բուժքրոջ վրա: Այս տեսարանի ականատեսն է եղել նաև

* «Դեյլի նյուս»: Տե՛ս Նյու Յորքից սեպտեմբերի 19-ին ստացված հեռագիրը:

մոտակայքում խարիսխ ձգած ականակրի վրա գտնվող ֆրանսիացի ծովայինը: Վրդովված ծովայինը վերցրել է իր կարաբինը և կրակել ավազակի վրա: Հինգերորդ կրակոցով գնդակը նրա գլխի մեջ մխրճելով՝ ծովայինը կարողացել է նրան գետին տապալել:

Հայերին հետապնդելը, սպանության փորձերը, կողոպուտը շարունակվեցին ամսի 12-ին: Պլարոն Թ. Ռոյ Թրելոարը հաղորդում է, որ ամսի 11-ին հայերին համախմբել էին հարյուրական հոգուց բաղկացած խմբերում, տարել Կոնակ (կառավարչի պալատ) և սպանել: Ամսի 12-ին պլարոն Թ. Ռոյ Թրելոարը մասնակցել է հայերի որոնումներին: Թուրքերը պահանջել էին իրենց հանձնել նրանցից մեկին, որն ապաստանել էր բրիտանական հյուպատոսության պարտեզում: «Ես գտնվում էի, – ավելացնում է վկան, – առափնյա փողոցում, բազմաթիվ ամերիկյան ծովային սպաների կողքին: Մեր ծովայինների ջոկատը գտնվում էր փոքր-ինչ հեռվում: Հանկարծ հայտնվեցին երեք թուրք, որոնք իրենց առջևից հրելով տանում էին երկու հայ գերիների: Նրանցից մեկը նետվեց ջուրը և լող տվեց՝ ամերիկյան նավակի ետևում պատսպարվելու համար: Թուրքերն անմիջապես կրակ բացեցին նրա վրա՝ առանց հոգալու այն ծովայինների մասին, որոնց ականջների կողքով սուրում էին գնդակները: Մյուս հային ևս սպանելուց հետո, թուրքերը հանդարտ շարունակեցին իրենց ճանապարհը:

Հայերի կոտորածները շարունակվեցին երեքշաբթի օրը երեկոյան, և հազարավոր մարդիկ սրախողխող արվեցին: Հաջորդ օրը նեխման հոտն այնպես էր տարածվել, որ հնարավոր չէր մոտենալ որոշ թաղամասերի»:

Եվ պլարոն Թ. Ռոյ Թրելոարն ավելացնում է. «Պլարոն Դոբսոնը³⁰, անգլիացի մի պաստոր, որը ենթարկվելով ամենամեծ վտանգների, ջանացել է հուղարկավորել սպանվածներին և թեթևացնել [մարդկանց] տանջանքները, անձամբ դարձել է ամենազազրելի վայրագությունների ականատեսը: Նա, ես և շատ ուրիշներ պատրաստ ենք ներկայանալու կարևոր չէ, թե ո՞ր հանձնաժողովի առջև և պատմել այն, ինչ տեսել ենք»:

³⁰ Դոբսոն Չարլզ (1886-1930), Ջնյուռնիայի անգլիական եկեղեցու պաստոր:

II Հրդեհը

Հրդեհը բռնկվեց ամսի 13-ին, չորեքշաբթի օրը, հենց կեսօրին: Երբ կարդացել ես այն, ինչ նախորդել է, երբ իրազեկ ես դարձել շաբաթ օրվանից՝ ամսի 9-ից, սկիզբ առած կողոպուտներին և սպանություններին, երբ վերհիշում ես պ[արոն] [Թ. Ռոյ] Թրեյնարի վկայության հատվածներից մեկը, որտեղ նա նշում է այն մասին, որ սկսած ամսի 9-ից, շաբաթ օրվա առավոտվանից, անթաղ մնացած դիերից տարածվող վարակը դարձել էր անհանդուրժելի, կարելի է պարզորոշ ըմբռնել այն, ինչ տեղի է ունեցել: Թուրքերը հայկական թաղամասը կողոպտելուց և նրա բնակիչների մեծամասնությանը կոտորելուց հետո, դիմել են կրակի օգնությանը՝ վերացնելու համար իրենց հանցանքների հետքերը:

Այսպիսին է բազմաթիվ վկաների հստակ կարծիքը: Եվրոպա հասած առաջին հեռագիրն ուղարկել էր «Չիկագո թրիբյունի» հատուկ թղթակից պ[արոն] Ջոն Քլայթոնը, որը վերաշարադրում է հայկական թաղամասի կենտրոնում գտնվող ամերիկյան դպրոցի տնօրեն տիկին Մինի Միլսի վկայությունը: Վերջինս տեսել էր, թե ինչպես է կանոնավոր բանակի մի թուրք ենթասպա ներս մտել իր դպրոցի մոտակայքում գտնվող հայերին պատկանող տներից մեկը: Թուրքը ձեռքին ունեցել է տափաշներ: Նրա դուրս գալուց մի փոքր անց տունը հրկիզվել է:

Կոստանդնուպոլսում «Դեյլի Նյուսի» հատուկ թղթակից, սպա սըր Ֆ. Մորիսը, սեպտեմբերի 18-ին ուղարկած հեռագրում, իր անցկացրած հետաքննության արդյունքների հիման վրա գրում էր. «Կրակը բռնկվեց ամսի 13-ին, կեսօրին, հայկական թաղամասում, բայց թուրքական իշխանությունները որևէ լուրջ ջանք չգործադրեցին այն կասեցնելու համար: Հաջորդ օրը կարելի էր տեսնել, թե ինչպես է թուրք զինվորների մեծաքանակ մի խումբ բենզին լցնում տների վրա և դրանք հրկիզում: Թուրքական իշխանությունները կարող էին խոչընդոտել հրդեհի տարածմանը դեպի եվրոպական թաղամասեր: Թուրք զինվորները, որոնք գործում էին վճռականորեն, զարհուրելի աղետի ծավալման հիմնական պատճառն են»:

«Թայմսի» հատուկ թղթակիցը Մալթայում, գաղթականներից հարցաքննելուց հետո, հեռագրում էր ամսի 18-ին այն մասին, որ

հրդեհը միաժամանակ բռնկվել է երեք թաղամասում:

Պ[արոն] Թ. Ռոյ Թրելոարը, որին մենք արդեն հղեցինք, հայտարարում է, որ առաջին հրդեհը սկսվել է ամսի 13-ին, ժամը երկուսին: Ժամը հինգին կարելի էր տեսնել հրդեհի ևս չորս օջախ: «Զմյուռնիաբնակ նշանավոր անգլիացիների կարծիքով,— գրում է նա,— թուրքերը դիմել էին հրդեհի օգնությանը՝ հայկական թաղամասում ի կատար ածված ահռելի սպանդի հետքերը վերացնելու համար»:

Նա ավելացնում է, որ ապացույցներ կան առ այն, թե ինչպես էին տներն այրելուց առաջ թուրքերը դրանք շրջափակում և բենգի-նով ողողում հայկական թաղամասը:

«Էխո դը Պարիի» թղթակիցը Մարսելում (սեպտեմբերի 20-ին) «Փրիժիի» ուղևորներից տեղեկություններ է ստացել, ըստ որոնց՝ կրակի օջախների թիվը հասնում էր քսանի: Այս փրկվածներից մեկն ասել է, որ «քեմալականները շրջապատել են հայկական թաղամասը և սկսել հրկիզել տները ռումբերի ու բենգիների միջոցով»:

«Մանչեսթեր գարդիանի» Կոստանդնուպոլսի թղթակիցը հեռագրում էր ամսի 20-ին, որ Զմյուռնիայից ժամանած գաղթականներին հարցաքննելուց հետո, համոզվել է, որ թուրքերը հրդեհը կազմակերպել են կանխամտածորեն: Վկաներից մեկը տեսել է, թե ինչպես էին թուրք զինվորները բենգին շաղ տալիս:

Ամսի 20-ին «Սիմփսոն» ականակրով Կոստանդնուպոլիս ժամանած ամերիկյան վկաները միահամուռ կերպով թուրքերին էին վերագրում արհավիրքի ամբողջ պատասխանատվությունը: Այս անկողմնակալ ականատեսները հայտարարել են. «Քեմալականների ատելությունը հայերի նկատմամբ շատ ավելի կատաղի է, քան հույների: Թուրքերը ժամանելով՝ սկզբից ևեթ վճռել էին ոչնչացնել հայերին: Զրդեհի մոլեգնումից մի քանի ժամ անց, քամին անակնկալ փոխեց ուղղությունը հյուսիսից դեպի հարավ՝ եվրոպական թաղամաս նետելով մի քանի կայծ: Թուրքերն այդժամ գիտակցեցին իրենց թույլ տված սխալը: Քեմալականները չէին ցանկանում ավերել ամբողջ քաղաքը, որին տիրելու համար նրանք տարիներ շարունակ մարտնչել էին՝ զոհաբերելով շատ և շատ մարդկային կյանքեր ու հսկայական դրամական միջոցներ»:

Ամերիկյան պարեկային ծառայությունն իրականացնող նավաստիները հայտնում են, որ տեսել են, թե ինչպես էին թուրք զինվորները հրկիզում տները:

Կոստանդնուպոլսում «Մորմինգ փոսթի» թղթակիցն ամսի 19-ին հեռագրում էր. «Քաղաքակիրթ դասերից սերված անգլիացի, սերբ և մեծ թվով այլ գաղթականների տված ցուցմունքների համադրումից հետո, հարկ են համարում հայտարարել, որ դրանք բոլորը համընկնում են՝ ասելու համար, որ հրկիզումներն իրականացվել են կանոնավոր բանակի թուրք զինվորների և ռազմական իշխանությունների բացահայտ թողտվությամբ:

Երբ առաջին կանոնավոր զորքերը քաղաք ներխուժեցին, [Մուստաֆա] Քեմալի ներկայացուցիչները որևէ ջանք չգործադրեցին քաղաքի կառավարումն իրենց ձեռքում կենտրոնացնելու համար, որը փոքր անց լցվեց, դժվար չէ հասկանալ, թե ի՞նչ նպատակ հետապնդող անկանոն բանակի զինվորներով: Հայկական թաղամասում սկսված կողոպուտին անմիջապես հաջորդեցին հրդեհները: Անգլիացի և սերբ ակնատեսներն ինձ հետ ունեցած զրույցի ընթացքում ամենաորոշակի ձևով հավաստել են, որ տեսել են, թե ինչպես են թուրք զինվորները նպաստում հրդեհի ծավալմանը: Նման դիրքորոշման պատճառը չի կարող միանշանակ լինել: Առաջին պատճառն այն էր, որ քեմալականները վճռած լինելով վերածել Չմյուռնիան զուտ թուրքական քաղաքի, ամենանպատակահարմար միջոցը համարել են եվրոպական առևտրական թաղամասի և եվրոպական գործակալությունների ավերումը, իսկ մյուս կողմից այն, որ [Մուստաֆա] Քեմալն այլ միջոցներ չունեին իրեն մատուցած ծառայությունների դիմաց անկանոն բանակի զինվորներին վարձա-հատույց լինելու համար: Ես այս եզրակացություններին հանգել եմ (ասել է անփոփելով իր խոսքը «Մորմինգ փոսթի» թղթակիցը), միայն և միայն ի մի բերված վկայությունները քննության առնելուց հետո»:

«Չիկագո թրիբյունի» հատուկ թղթակից պ[արոն] Ջոն Քլայթոնը, սեպտեմբերի 15-ին հեռագրում էր նույն Չմյուռնիայից. «Որևէ կասկած հրդեհի ծագման հարցում չի կարող լինել: Ըստ «Քուլեջիալ ինստիտուտի» ամերիկյան տնօրենների՝ երդմամբ տրված վկայության, ջահը գտնվում էր կանոնավոր բանակի թուրք զինվորների ձեռքում»: Չնայած [Մուստաֆա] Քեմալի հավաստիացումներին, Թուրքիան «մաքրեց իրն հաշիվները»: Փոքրամասնությունների խնդիրը մեկընդմիշտ լուծված է:

III Զնյուռնիայի արվարձանում

Բուրնաբատում

Ամսի 9-ին, առավոտյան, այնժամ, երբ թուրքական հեծելազորը մուտք էր գործում Զնյուռնիա, չեթեները գտնվում էին Զնյուռնիայի արվարձաններից մեկում՝ Բուրնաբատում: «Դեյլի մեյլի» հատուկ թղթակից պ[արոն] Վարդ Փրայսն ամսի 9-ին հեռագրում էր այն մասին, որ չեթեները «սպանում էին, հրկիզում և կողոպտում»: Նախորդ օրը, սեպտեմբերի 8-ին, այն պահին, երբ թուրքական հեծելազորն անցել էր Բուրնաբատի միջով (որը գտնվում է Զնյուռնիայից մոտավորապես տասը կիլոմետր հեռավորության վրա), նրա վրա տեղացել էին երկու կրակոց՝ Զնյուռնիայի հնագույն և ամենաազդեցիկ անգլո-ֆրանսիական ընտանիքներից մեկի՝ պ[արոն] Լաֆոնտենի տան պարտեզից*։ Հարձակվողներին չգտան, բայց իբրև հատուցում՝ տունը կողոպտվեց:

Զնյուռնիաբնակ մի երիտասարդ անգլիացու՝ Քենսինգթոնում գտնվող իր հորը գրած սեպտեմբերի 10-ի թվակիր նամակում, որը մեզ է հանձնել վերջինս, կարդում ենք. «Բուրնաբատի բնակիչներից ոմանք, տեղի հույների օժանդակությամբ, փորձեցին հաջորդ գիշեր կանգնեցնել թուրքերի առաջխաղացումը: Գյուղը դրա հետևանքով մեծապես տուժեց: Երեկ առավոտյան այն ռմբակոծվեց, և բազմաթիվ մարդիկ սպանվեցին հրացանների ու գնդացիների կրակոցներով: Ես տեսա X...-ին (65 տարեկան մի ծեր հույնի), որը եկել էր իմ բյուրո թուրքերի ժամանումից քսան ընդամենը: Նա օգնել էր դիմակայելու թուրքերին ամբողջ գիշերվա ընթացքում. նա շատ հեզ էր և մտահոգ իր ընտանիքի համար, որը հարկադրված էր եղել թողնելու այնտեղ»**:

Նա չէր սխալվում: Ոչ միայն Բուրնաբատը հանձնվեց կողոպուտի, այլև թուրքերն առանց խղճահարության սրախողխող արին այդ տեղանքում բնակվող նույնիսկ անգլիական ընտանիքների հույն և հայ դժբախտ ծառաներին: Պ[արոն] Սայքսը՝ բրիտանական գլխա-

* Տե՛ս զնյուռնիաբնակ մի անգլիացու վկայությունը, որին տեղեկացել է «Դեյլի թելեգրաֆի» թղթակիցը Կահիրեում:

** Տե՛ս «Դեյլի թելեգրաֆի» սեպտեմբերի 18-ի համարը:

վոր գործակալներից մեկը, տեսել է, թե ինչպես են խողխողում այս դժբախտներից քսանվեցին: Քսանից քսանհինգ ծառաներից բաղկացած մեկ այլ խումբ, որն ապաստան էր գտել անգլիական կավածոթներից մեկում, դուրս բերվեց* և նողկալի անարգանքների ենթարկվելուց հետո սպանվեց:

Բուրնաբատում գտնվող անգլիացի մի վաղեմի գործակալ՝ դոկտոր Մուրփին, իր կնոջ և երկու դուստրերի հետ հյուրասենյակում էր, երբ թուրք սպան երկու զինվորի ուղեկցությամբ բռնի ուժով ներխուժեց սենյակ: Գազանները սափորներով հարվածներ տեղացին ծերունու գլխին. սափորները ջարդվեցին, իսկ հաջորդ օրը նա կնքեց իր մահկանացուն: Տ[իկի]ն Մուրփին կյանքին վտանգ սպառնացող վերք ստացավ: Նրանց աղջիկները խուսափեցին զինվորների անարգանքներից միայն շնորհիվ սպասուհիների վերադարձի, որոնց վրա և անմիջապես հարձակվեցին թուրք զինվորները:

Դոկտոր Մուրփիի սպանությունը հաստատում է «Թայմսի» թղթակիցը, որը պատմում է, թե ինչպես էր թուրք սպան կողոպտելով դաշնամուրը, կահույքը, արվեստի գործերը, հայտարարում, որ «հաշվի չի նստում քաղաքակրթության և մարդասիրության հետ»: Բուրնաբատում անգլիացի երկու օրիորդ՝ Սթենները, ծեծի ենթարկվեցին երկաթե ձողերով:

Բուղջայում

Բուղջա տեղանքում (Չմյուռնիայի հարավային արվարձանում) սառնասրտորեն սպանեցին հոլանդական հպատակներ պ[արոն] Օսկար դը ժոնգիին և նրա կնոջը: Ահա մի հատված բրիտանական գաղութի անդամներից մեկի նամակից. «Նույն օրը կեսօրին եկան և մեզ ասացին, որ պ[արոն] և տ[իկի]ն Օսկար դը ժոնգիների անշունչ մարմիններն ընկած են փողոցում, Կորաֆայի տան առջև ու հարցրին, թե արդյոք պետք չէ՞ դիերը շտապ վերցնել այնտեղից, որպեսզի չները չհոշոտեն: Մենք գնացինք այնտեղ՝ մեզ հետ տանելով Ջոն Իկարդին, նրա փեսային, իտալացի մի սպայի, պ[արոն] Ռոբուլին և Պոլ Միսիրին: Մենք նրանց մարմինները գտանք այնտեղ, որ-

* Տե՛ս «Իսթըրն Քարիետ Սի» ընկերության տնօրեն, Լոնդոնի Սիթիի քաղաքագլուխ սըր Վիլյամ Թրելոարի որդու՝ պ[արոն] Թ. Ռոյ Թրելոարի վկայությունը:

տեղ նրանք ընկել էին. մահն ակնհայտորեն վրա էր հասել Կորա-
ֆայի տան անկյունից արձակված կրակոցներից: Հարյուր կամ հար-
յուր հիսուն մետր հեռավորության վրա, Ափանո Մահալայի մոտ, կա-
յին ևս հինգ կամ վեց գյուղացիների դիեր: Ասում են (սակայն ընդա-
մենը՝ ասում են), որ գյուղացիները կրակել են թուրքական անկանոն
զորքերի հեծյալների վրա ու սպանել նրանցից երկուսին, որին և
հետևել են բռնությունները:

Բայց ամեն դեպքում դը ժոնգիների մահը սառնասրտորեն կա-
տարված սպանություն է: Այդ պահից ի վեր ասել են, որ դա պատա-
հար էր, որ դը ժոնգիներին գետին են տապալել ու տրորել
անկյունից տունը շրջանցող հեծյալները: Սա խաբեություն է: Նման
բնույթի որևէ բան տեղի չի ունեցել, գնդակների առաջացրած
բացվածքները տեսանելի էին: Դրանցից դեռևս արյուն էր հոսում:
Մեծ դժվարությամբ մեզ հաջողվեց նրանց տեղափոխել գերեզ-
մանատուն: Մի կաթոլիկ քահանա աղոթքներ արտասանեց, և մենք
նրանց թողեցինք մի ծառի տակ, սպասելով, թե ե՞րբ կկարողանանք
հողին հանձնել: Քանի որ երիտասարդ դը ժոնգը չկարողացավ
դագաղներ գտնել, նրանք հողին հանձնվեցին այդ վիճակով, առանց
հուղարկավորության որևէ ծեսի. չկարողացանք քահանա գտնել»:

IV

Նորին սրբազնություն Քրիստոսոմի³¹ սպանությունը: Մի ֆրանսիացու հավաստի վկայությունը

Չմյուռնիայում ի կատար ածված սարսափելի արարքների հա-
մար ոմանք փորձել են ներել թուրքերին՝ խոսելով նահանջող հու-
նական բանակի կողմից թույլ տրված անկարգություններին
հաջորդած բռնությունների կիրառման օրինականության մասին:
Նախ, դժվարությամբ է ի հայտ գալիս այն կապը, որը կարող էր գո-
յություն ունենալ այս բռնությունների, որոնք ոմանք փորձում են
օրինականացնել, և հայերի համընդհանուր կոտորածների ու հայ-

³¹ Քրիստոսոմ (1867-1922), Նորին սրբազնություն, զմյուռնիաբնակ
ուղղափառ հույների մետրոպոլիտ (1910-1916, 1919-1922):

կական թաղամասի հրկիզման միջև: Ջորքերի ներխուժման պահին նետված նռնակի պատրվակը բավարար չէ, որովհետև հանցավոր-ծի հեղինակին հաջողվել էր ճողոպրել, առավել ևս, որ նրա հայկական ծագումը մնում է հարցականի տակ: Մյուս կողմից, քանի որ սպան միայն վիրավորվել էր, ապա դա չէր կարող արդարացնել համընդհանուր կոտորածների փաստը:

Թուրք ղեկավարների գազանաբարո ոգին (անկախ կարծեցյալ անկանոն զորքերի հանգամանքից, որոնց վրա, այլընտրանքի բացակայության պատճառով, բարդվում է չարագործությունների պատասխանատվությունը) ամբողջությամբ բացահայտվում է Ձմյուռնիայի նշանավոր և հարգարժան հույն արքեպիսկոպոս, Ն[որին սրբազնություն]ն Քրիստոստոմի սպանությամբ: Գեներալ Նուրեդին փաշան կարգադրեց նրան որոնել արքեպիսկոպոսանիստ վանքում: Սկսած իր ժամանման պահից, նրա հասցեին նա լուտանքներ տեղաց, հանդիմանեց նրան հունական ռազմակալության շրջանում ունեցած ֆիլիելենիստական դիրքորոշման համար և վերջապես նրան հայտնեց, որ Անգորայի հեղափոխական դատարանը վաղուց ի վեր նրան դատապարտել է մահվան: Նուրեդինն ավելացրեց, որ իրեն մնում է միայն նրան հանձնել խաժանուժի դատաստանին:

Ն[որին սրբազնություն]ն Քրիստոստոմն այդժամ հանձնվեց մահնեղականների մոլեգնած ամբոխին, որը պոկեց նրա մորուքը, դանակահարեց նրան և նրա քառատված դին քարշ տվեց մինչ թուրքական թաղամաս՝ ի կեր շներին:

Ֆրանսիական մամուլը ձեռնպահ մնաց այս սարսափելի մանրամասները հիշատակելուց: Այդ դեռ բավական չէ, օգտվելով հայ արքեպիսկոպոսի (որին, ի դեպ, հաջողվել էր խուսափել դահիճներից) Աթենք ժամանելու առիթով արված երկիմաստ ակնարկներից, որոշ թերթեր, հաղթականորեն պնդեցին, թե Ն[որին սրբազնություն]ն Քրիստոստոմը ողջ և առողջ է և կարիք չկա որևէ հավատ ընծայել Ձմյուռնիայում տեղի ունեցած վայրագություններին առնչվող՝ հունական սկզբնաղբյուրներից բխող, կողմնակալ լուրերին: Այդ նույն թերթերը նույնիսկ ցանկություն չդրստորեցին զետեղելու այն ուղղումը, որը պաշտոնապես նրանց հասցեագրվեց:

Ահա թե ինչպես են հավակնում շարադրել պատմությունը և ֆրանսիական հասարակայնությանը տեղեկություններ հաղորդել: Բայց կան անկեղծ և արդարամիտ մարդիկ, որոնք չեն վախենում

Ճշմարտությունը հրապարակելուց: Ուստի մենք իրավասու ենք վերարտադրելու մի վկայություն, որով *Ֆրանսիայի հովանավորյալ* պ[արոն] Մ...-ն չի երկնչել ամբողջացնելու Չմյուռնիայի ցավալի ողբերգությունը և, մասնավորապես Ն[որին սրբազանություն]ն Քրիստոստոմի սպանությանն առնչվող փաստաթղթերի հավաքածուն: Ահա այդ անկողմնակալ ականատեսի կազմած հավաստի փաստաթուղթը.

«Հինգշաբթի օրը, սեպտեմբերի 7-ին, հունական իշխանությունները լքեցին Չմյուռնիան:

Ըստ Չմյուռնիայում Ֆրանսիայի գլխավոր հյուպատոս պ[արոն] Գրեյեի³² հրամանի՝ ֆրանսիացի քաղաքացիներից և հովանավորյալներից բաղկացած մի զորախմբի հանձնարարվեց պահպանել կարգը և հսկել բնակիչների անվտանգությանը: Չնայած իշխանությունների բացակայությանը, մինչև շաբաթ առավոտյան իշխում էր կարգ ու կանոնը: Շաբաթ օրը, սեպտեմբերի 9-ին, առավոտյան ժամը 9-ին, թուրքական կանոնավոր բանակը մուտք գործեց քաղաք: Ժամը 10-ին, այն պահին, երբ թուրքական զորքերը շարասյունով անցնում էին Ֆրանկի փողոցով, նրանց առաջնորդող սպան կանգ առավ՝ հարցնելու, թե հայկական թաղամաս հասնելու համար ո՞ր ուղղությամբ պետք է շարունակել ճանապարհը: Այդ նույն պահին Չմյուռնիայի բնակիչ պ[արոն] Սամանի հետ, որը գնում էր դեպի Սուրբ-Սրտի եկեղեցի՝ այնտեղ ապաստանելու, զրույցի մեջ մտավ սպայի ետևում կանգնած երրորդ զինվորը, որը նրան հարցրեց, թե ժամը քանի՞սն է: Հենց որ պ[արոն] Սամանը հանեց ժամացույցը, զինվորը սպառնալով իր սվինով, խլեց այն: Ես դիմեցի սպային բողոքով, բայց վերջինս սահմանափակվեց միայն զորքերին առաջ ընթանալու հրաման արձակելով:

Մեկուկես ժամ անց, մի իտալացի կաթոլիկ քահանա հայր Սկալիարինոն եկավ ինձ հայտնելու, որ հույն մետրոպոլիտ Ն[որին սրբազանություն]ն Քրիստոստոմի անվտանգությունն ապահովելու համար հարկ է շտապ օգնության հասնել նրան:

Քսան հոգուց բաղկացած ֆրանսիական մի պահակախումբ, որին ես ուղեկցում էի մեկ այլ աշխարհագրայինի հետ, անմիջապես գնաց արքեպիսկոպոսանիստ վանք՝ խնդրելու Ն[որին սրբազանություն]ն Քրիստոստոմին տեղափոխվելու և հաստատվելու Սուրբ-

³² Գրեյե Միշել (1873-1929), ֆրանսիացի դիվանագետ:

Սիրտ եկեղեցում կամ ֆրանսիական գլխավոր հյուպատոսությունում: Բայց Ն[որին սրբազնություն]ն Քրիստոստոմը մերժեց, ասելով, որ հոգևոր հովիվը պետք է մնա իր հոտի մոտ: Հագիվ էր պահակախումբը դուրս եկել մետրոպոլիտի մոտից, երբ մի մեքենա, որում կային սվիմակիր հրացաններով զինված մեկ սպա և երեք զինվոր, կանգ առավ արքեպիսկոպոսանիստ վանքի առջև: Սպան բարձրացավ մետրոպոլիտի մոտ և նրան հրամայեց հետևել իրեն՝ բանակի հրամանատար Նուրեդին փաշայի մոտ գնալու համար: Երբ ես տեսա, թե ինչպես են դուրս տանում մետրոպոլիտին, խորհուրդ տվի պահակախմբին հետևելու մեքենային: Մենք կանգ առանք մեծ զորանոցի առջև, ուր գտնվում էր բանակի հրամանատար գեներալ Նուրեդինը: Սպան մետրոպոլիտին դուրս բերեց և ուղեկցեց վերջինիս մոտ: Տասը ռուպե անց նա ցած էր իջնում: Նույն պահին Նուրեդին փաշան հայտնվեց շենքի պատշգամբում և դիմելով հրապարակում գտնվող մի քանի հազար կամ հազար հինգ հարյուր մահմեդականների, տղամարդկանց ու կանանց՝ հայտարարեց, որ մետրոպոլիտին հանձնում է նրանց՝ ավելացնելով. «Եթե նա ձեզ համար բարի գործեր է կատարել՝ պատասխանե՛ք բարությանը: Եթե նա ձեզ չարիք է պատճառել՝ պատասխանե՛ք չարությանը»: Ն[որին սրբազնություն]ն Քրիստոստոմը հանձնվեց խաժամուժին, որը նրան տարավ փոքր-ինչ հեռվում գտնվող՝ Իտալիայի հովանավորյալ, վարսավիր Իսմայիլի կրպակի մոտ. այստեղ նրան կանգնեցրին և տվին վարսավիրի սպիտակ վերնաշապիկ: Ամբոխն անմիջապես սկսեց հարվածել նրան բռունցքներով և ձեռնափայտերով, թքել նրա դեմքին: Նրան ծակոտեցին դանակի հարվածներով, պոկեցին նրա մորուքը, հանեցին աչքերը, կտրեցին քիթը և ականջները:

Նշենք, որ ֆրանսիական պահակախումբը դարձավ այս տեսարանի ականատեսը: Մարդիկ (ծովայինները) կորցրել էին համբերությունը, բառացիորեն դողում էին զայրույթից և ցանկանում միջամտել, բայց նրանց առաջնորդող սպան, ըստ ստացված հրամանների՝ ատրճանակը ձեռքին, արգելեց նրանց տեղից շարժվել: Այնուհետև մենք տեսադաշտից կորցրինք մետրոպոլիտին, որին սպանեցին մի փոքր ավելի հեռվում:

Քանի որ պահակախմբի հետ միասին ես ցած էի իջնում դեպի եվրոպական թաղամաս, մենք տեսանք մի մեքենա, որի ետևի մասից կապել էին, իրոք որ արգահատելի մի մարդու՝ «Լա Ռեֆորմ» թերթի

տնօրեն, պ[արոն] ժուրուքդջօղլու ուղքերը, որի գլուխը տարուբերվում էր փողոցի սալահատակի վրա:

Կեսօրից հետո, քանի որ թուրքերը պնդում էին, որ հայերն էին նռնակներ նետել զորքերի վրա, ես նույն պահակախմբի հետ միասին գնացի հայկական թաղամաս:

Սուրբ-Ստեփանոս հայկական եկեղեցու մոտ, մի փոքրիկ ու նեղ փողոցում մենք գտանք հինգից ութ տարեկան երեք երեխայի դիեր, որոնց գլուխները մասնատված էին մարմիններից: Մի քանի տուն այն կողմ, մի ամբողջ ընտանիք էր սրախողխող արվել: Կանանց կրծքերն անդամահատված էին:

Քննուրիտ Մաշալա փողոցով անցնելիս՝ ես տեսա բազմաթիվ թուրք զինվորների և քաղաքացիների, որոնք կողոպտում էին ու թալանում ոսկերչական խանութները: Իտալահպատակ պ[արոն] Պիեռ Տիուսի, հունահպատակ պ[արոն] Ջոն Ռիզեոյի և հունահպատակ պ[արոն] Լուի Արմաոյի ոսկերչական խանութները, ինչպես նաև վերջինիս տունը, ամբողջությամբ կողոպտվեցին: Մաղամաշանի և Ֆրանկի փողոցները, խանութները, ներառյալ ֆրանսիական քաղաքացիներին՝ ինչպես օրինակ, պ[արոն] Մ. Տասիին, և Իտալիայի քաղաքացի ժոզեֆ Մանդուսոյին պատկանող տներն ամբողջովին կողոպտվեցին:

Կիրակի, երկուշաբթի, երեքշաբթի օրերին կոտորածները և կողոպուտը շարունակվեցին: Սուրբ-ժորժի փողոցում տակն ու վրա արվեցին և կողոպտվեցին ֆրանսիական խանութները:

Այս բոլոր բռնություններն ի կատար ածվեցին կանոնավոր բանակի զինվորների և թուրք քաղաքացիների կողմից: Չորեքշաբթի օրը, առավոտյան ժամը 11-ին, կրակի մատնվեց Բասմա Հանե կայարանի մոտակայքում գտնվող հայկական ակումբը: Երկու թուրք սպաներ նավթի տափաշները ձեռքներին ներս մտան հայկական ակումբ: Հինգ րոպե անց շենքը գտնվում էր բոցերի մեջ: Հենց այս տեսարանի մասնակիցն է դարձել Ամերիկյան քուլեջի տնօրեն տիկին Միլը: Ջնյուռնիայի կայազորի նախկին ավագ սերժանտ ոմն Քեմալ բեյ և ոմն Քադրի բեյ, որը նույնպես Ջնյուռնիայի կայազորի նախկին ավագ սերժանտներից էր, հրի մատնեցին նաև միևնույն թաղամասում գտնվող հայկական հիվանդանոցը: Ջնյուռնիայի քաղաքապետարանի ջրցան մեքենաներն օգտագործվեցին հայկական թաղամասը շուտափույթ հրկիզելու համար: Այս մեքենաները, որոնք, իրոք

որ, ջրի փոխարեն լցված էին բենզինով և նավթով, անցնում էին փողոցներով և ջրում դրանք, իսկ ուղեկցող մարդիկ հրկիզում էին ջահերով: Մի քանի ժամ անց քաղաքը բոցերի մեջ էր:

Կեսօրից հետո ժամը չորսին, ֆրանսիական «Տոնկինուա» հակաականակրի հրամանատար սպան խնդրեց ինձ ուղեկցել իրեն անձնագրերի ոստիկանական կոմիսարիատ՝ ստանալու համար ոստիկանության գործակալներից մեկին իրենց մոտ ուղարկելու համաձայնությունը, որպեսզի վերջինս ստուգի այն անձանց անձնագրերը, որոնք սպասում էին «Փրիժի» տախտակամած բարձրանալուն:

Ոստիկանության կոմիսարը պատասխանեց, որ իր կողմից մեծ սիրալիրություն է մեզ ընդառաջելը, քանի որ ինքն իրավասու է պահանջելու իր մոտ ուղարկել ֆրանսիացիների անձնագրերը:

Մարդիկ իսկույն ևեթ սկսեցին նավ բարձրանալ: Հավաքվել էր առեղի բազմություն: «Տոնկինուայի» երկու սպա՝ ծովային պահակախմբի հետ մեկտեղ, և մի թուրք սպա՝ թուրքական պահակախմբի հետ մեկտեղ, պահպանում էին կարգ ու կանոնը և հսկում գաղթականների մուտքը նավահանգիստ:

Մեր առջև սվինի հարվածով սպանվեց Ֆրանսիայի հովանավորյալ մի հայ:

Ֆրանսիական հյուպատոսարանի առջև ժողովված քրիստոնյաների մի անհամար բազմություն պահանջում էր Ֆրանսիայի հովանավորությունը: Թուրք սպան, որի մասին արդեն նշեցինք, ցանկանում էր քշել այս մարդկանց դեպի բոցերի մեջ գտնվող թաղամասը: «Տոնկինուայի» ֆրանսիացի սպաները հակադրվեցին նրան: Թուրք սպայի հետ տեղի ունեցավ բուռն վիճաբանություն: Վերջինս, քաջալերված թուրքական հրոսակախմբերի կողմից, որոնք այդտեղ հավաքված քրիստոնյաներին կոտորելու պատրվակ էին որոնում, կրակեց իր ատրճանակից և սպանեց երկու ֆրանսիացի սպաների: Տեղի ունեցան սարսափելի ընդհարումներ և կատաղի հրաձգություն:

Թուրք քաղաքացիները և թուրքական պահակախումբը կրակում էին գաղթականների բազմության և ֆրանսիացի ծովայինների վրա: Միջամտեցին մոտակայքում գտնվող ամերիկյան զորքերը, որոնք վռնդեցին թուրքերին և վերականգնեցին կարգը»:

Ստորագրել է՝
ժոզեֆ Մ...-ը:

V

Թուրքերի օտարատյացությունը

Մի նշանակալից զուգահեռությամբ, որը բնորոշում է քենալականների կատաղի օտարատյացությունը, այն պահին, երբ Ձմյուռնիայում թուրքական վարչակարգ հաստատվեց, սեպտեմբերի 10-ին, կիրակի օրը երեկոյան, Ստամբուլից եկող ոռնացող ամբոխն անցնում էր Ղալաթիա կամրջով և ասպատակում Պերա թաղամասը: Ամբոխն այնտեղ քարկոծում էր առանց բացառության բոլոր տները, ջարդում նույնիսկ Ռումիիհայի ու Իսպանիայի դիվանագիտական առաքելությունների լուսամուտների ապակիները, քանդում ֆրանսիական խանութների ցուցանակները և ատրճանակի կրակոցներ արձակում:

Այդ նույն օրը քենալականների օրգան «Թևհիդի էֆքիարը» բացահայտ սպառնալիքներ էր տեղում հայերի հասցեին... Այս մասին հարկ է նշել: Մյուս կողմից, երբ Ձմյուռնիայի հրդեհի մասին հայտնի դարձավ Կոստանդնուպոլսում, թուրքական մամուլն այդ լուրն ընդունեց շեշտված անտարբերությամբ: Այս փաստը հիմնավորում տվեց նրանց դիրքորոշմանը, ովքեր գտնում են, որ Ձմյուռնիայի եվրոպական բնակավայրերը հիմնահատակ ավերած հրդեհը՝ քենալականների համար թանկագին՝ Թուրքիայի համընդհանուր թրջացման ծրագրի մասն է կազմում:

Շատ ավելի ուշ, զգալով այն քողազրկող բնույթը, որն ուներ այդ անտարբերությունը, Կոստանդնուպոլսի մամուլը, ըստ Անգորայից ստացված ազդանշանի՝ Ձմյուռնիայի հրկիզման հարցում սկսեց մեղադրել նահանջող հույներին:

Հարկ է նշել Կոստանդնուպոլսից «Մանչեսթեր գարդիանին»՝ ամսի 18-ին հղված մի հեռագրում տեղ գտած այն փաստը (տե՛ս սեպտեմբերի 20-ի համարը), ըստ որի՝ ողբերգությունից անմիջապես հետո, Ձմյուռնիայում Ամերիկյան օգնության հանձնաժողովի ներկայացուցիչների հետ ունեցած հարցազրույցի ընթացքում Մուստաֆա Քենալը հայտնել է, որ ապագայում ամերիկյան որևէ քոլեջի, որևէ ԵՄՔԱ-ի (Երիտասարդ մարդկանց քրիստոնեական միություն), ինչպես նաև քրիստոնեական որևէ հաստատության թույլ չի տրվի գործելու Ձմյուռնիայում: Նույն թղթակիցը հեռագրում էր

ամսի 20-ին, որ թուրք զինվորների կողմից ԵՄՔԱ-ի երկու պաշտոնյա ենթարկվել են գնդակոծության:

* * *

Առավել ևս նրա համար, ով կարդացել է այն, ինչը նախորդել է, կասկածներ տածելն անթույլատրելի է. գանգատվել կարող են միայն այն պաշտոնական անձինք և լրագրողները, որոնք որոշակի քաղաքական կարգախոսների ծառայելու ակնհայտ նպատակով, դեպքերից բազմաթիվ օրեր անց ժամանելով Ջնյուռնիա, այն ժամանակ, երբ բռնությունների ենթարկված բոլոր վկաները փախուստի դիմելով փրկվել էին, երբ թուրքերը դեպի ներքին նահանգներն էին քշում ողջ մնացած գերիներին, թուրքերի շրջանում համառոտ հետաքննություն անցկացնելուց հետո, կարողացել են հեռագրել այն մասին, որ Ջնյուռնիայի վախճանի համար պատասխանատու են հույները և հայերը:

Քենալականներին արված զարհուրելի ու արտասովոր զիջումները հասարակական կարծիքի հետ համաձայնեցնելու համար՝ ակնհայտորեն անհրաժեշտ է ամեն գնով նվազեցնել նրանց պատասխանատվությունը և արդարացնել նրանց. բայց պատմությանը հայտնի չէ օպորտունիզմի նման խայտառակ փաստ և այս մի քանի էջերը, որքան և անընկալելի լինեն եվրոպացիներին համակած կուրության այս պահին, ապագայում սակայն կծառայեն իբրև փաստաթուղթ:

VI

Գաղթականների խնդիրը

Ջնյուռնիայի ողբերգությունը պատկանում է արդեն անցյալին: Բացի այդ, դա Թուրքիայի պատմության ամոթալի էջերից է: Այսօր Ֆրանսիայում ոչ մեկը չի ցանկանում համաձայնվել այս իրողության հետ, որովհետև ամենքը հիպոնոսի են ենթարկվել ամեն գնով խաղաղության հասնելու գաղափարով, որը հարկադրում է մոռանալ ամեն ինչ և նույնիսկ ժխտել ակնհայտը: Մուստաֆա Քեմալը և նրա սպաները կարող են իրենց թույլ տալ ամեն ինչ, նրանք «ի սկզբանե» անմեղներ են: Բանավեճը և պաշտպանական ճառերը հաշվի չեն

ամնուն պատմական իրողության հանդեպ անհրաժեշտ հարգանքը: Պ[արոն] Ֆրանկլին-Բույոնը համարձակվում է պնդել. «Զմյուռնիան հրկիզել են հույները»: Նա առաջ է քաշում այս մեղադրանքն իրեն հատուկ հպարտությամբ, լի վստահությամբ, որ այն կընդունվի խանդավառությամբ: Իրոք որ, ոչ մեկը չի բողոքում և հանուն փաստերի վերականգնման անհրաժեշտ է Հունաստանի նախարար պ[արոն] Ռոմանոսի անձնական միջամտությունը:

Բայց ինչի՞ շուրջ բանավիճել: Հասարակական կարծիքը ձևավորվել է: Քննադատական միտք ունեցողներ Ֆրանսիայում այլևս չկան: Պ[արոնայ]ք Անդրե Տարդիոն և Օգյուստ Գովենը, այն մարդիկ, որոնց սովորույթի ուժով ունկնդրում էին արտաքին քաղաքականությանն առնչվող հարցերի շուրջ, համակրանքի չեն արժանանում: Թրքամոլությունը և ատելությունն անգլիացիների նկատմամբ հասնում են խելահեղության աստիճանի: Հիվանդության այս փուլում թերապևտիկ բուժումն անարդյունավետ է, ոչինչ չի մնում անել, եթե ոչ հույսերը կապել միայն նախախնամության հետ:

Արդյոք միայն նախախնամությամբ՞ն է, որին այս ողբերգության դժբախտ զոհերը կարող են հառել իրենց հայացքները: Նրանք, ովքեր բավարարվածություն են զգում իրենց բարի շնորհները թուրքերին ընձեռելու հավաստիացումից ու այդ միջոցով գործերն ավարտին հասցնելուց և Արևելքում բարենպաստ խաղաղություն հաստատելուց, մտածում են արդյոք բազմահազար քրիստոնյաների մասին, որոնց զոհաբերում են հանուն այդ նպատակի: Հավանաբար ո՛չ: Եվ այդուհանդերձ, այսօր դա այն տանջալից խնդիրն է, որի ընդարձակ շառավիղները կասկածից վեր են: Թուրքերի կողմից Հունիայի գրավման արդյունքում հրահրվեց ջարդարարների դաշույնից խույս տված քրիստոնյաների մեծամասնության հուսակործան տեղահանությունը: Արխիպելագի կղզիները, Թրակիան, Մակեդոնիան և Հունաստանը հանկարծ տեսան, թե ինչպես են ժամանում բացարձակապես թշվառ վիճակում գտնվող տասնյակ հազարավոր գաղթականներ: Բացի դրանից, քանի որ քեմալականները գերեվարել էին այն բոլոր տղամարդկանց, որոնց տարիքը համապատասխանում էր զինվորական ծառայությանը (ըստ թուրքական տվյալների՝ 125.000 մարդու, տվյալներ, որոնք արտացոլվել են «Ղեյլի թելեգրաֆի» հոկտեմբերի 10-ի համարում), և 15-ից 35 տարեկան հասակի երիտասարդ աղջիկներին ու երիտասարդ կանանց, միայն ծերունի-

ներից և երեխաներից բաղկացած բռնագաղթածների այս բազմություններն անկարող էին ծանր աշխատանքով ապահովելու իրենց գոյությունը: «Զիկագո քրիբյունի» հատուկ թղթակից պ[արոն] Օվիս Սուխֆթը հոկտեմբերի 15-ին հեռագրում էր այն զրույցի մասին, որը հենց նոր նրան էր հաղորդել Ամերիկյան օգնության հանձնաժողովի անդամ պ[արոն] Վիլյամ Բլուբզը. «Փոքր Ասիայից եկած 70.000 գաղթականներ գտնվում են արդեն Սալոնիկում, ուր նրանց ընդունելու համար պայմաններ չկան: Նրանք պառկում են փողոցներում, այգիներում, եկեղեցիներում: Դեռևս հնարավոր չէ հստակ պատկերացում կազմել ողբերգության ապշեցուցիչ չափերի մասին, որովհետև Թրակիայի գաղթականների սովոր գանգվածն առայժմ տեղ չի հասել: Առաջին գաղթականները տեղաբաշխվել են քաղաքից դուրս գտնվող չորս մեծ ճամբարներում, որոնք անգլիական ճամբարներ են և հիմնադրվել են պատերազմի ժամանակաշրջանում: Այս դժբախտներից հարյուրից յոթանասունը տառապում են մալարիայով և չունեն խինին: Քանի որ հնարավոր չէ շրջանցել անձրևային սեզոնը, հարկ է պատրաստ լինել թոքերի բորբոքմամբ կամ խուլերայով ու տիֆով հիվանդանալու անհամար դեպքերի: Ճամբարները ներկայացնում են ամենագարհուրելի տեսարաններ: Կան ահաբեկչության հետևանքով խելակորույս դարձած բազմաթիվ մարդիկ – ծերունիներ, թուրքերի կողմից ծանր անարգանքների ենթարկված երիտասարդ աղջիկներ, ամուսնացած կանայք, որոնք տեսել են թե ինչպես են իրենց ամուսիններին քշում դեպի Անգորա: Նրանք թափառում են լեփ-լեցուն և գարշահոտ ճամբարներում՝ ճչալով, անարգանքի խոսքեր տեղալով, երգելով ու հեծկլտալով, որպեսզի արժանանան այն հազարավոր ուժասպառ և թշվառ էակների ուշադրությանը, որոնք շրջապատում են իրենց: Հարազատներից մեկուսացված և անօգնական մնացած ծերունիների դիերն ընկած են մնում բարաքային ճամբարների հատակներին, մինչ որևէ մեկը մտահոգվեր նրանց ճակատագրով: Հարյուրավոր որբեր բազմության մեջ զուր են փնտրում իրենց ծնողներին, իսկ մայրերը համառորեն ձեռնամուխ են եղել իրենց կորած փոքրիկների որոնմանը: Շուրջ տասներկու մանկահասակ երեխաների, որոնցից ոմանք երեքից չորս ամսեկան էին, համախմբել էին գաղթականները: Ես տեսա յոթանասուն տարեկան ծերունու, որը ծծակ էր տալիս փոքրահասակ մի անմեղ եակի և որին նրան էին հանձնել Չմյուռնիայից

փախուստի պահին: Լեփ-լեցուն մի եկեղեցուն ես տեսա տասնհինգ տարեկան հայի, որը խնամում էր մի նորածին մանուկի. վերջինիս ինչ-որ մեկը նրա կողքին էր թողել, երբ նա քնած էր եղել Ձմյուռնիայի առափնյա փողոցում: Քանի որ ես ինձ համար ճանապարհ էի բացում բազմության միջով, ինձ մշտապես կանգնեցնում էին կիսախելագար կանայք, որոնք լաց լինելով խնդրում էին գտնել Մուստաֆա Քեմալին և խնդրել նրան՝ խնայելու իրենց ամուսիններին: Թուրքերի գործած բռնությունների մասին բոլոր գաղթականները պատմում են զազրելի պատմություններ:

Մեկ այլ ամերիկյան ականատես, պլարոնյ Ալֆրեդ Ե. Բրանդին՝ Ձմյուռնիայի օգնության կոմիտեի ներկայացուցիչը, հաղորդում է, որ հունական կղզիների հիվանդանոցները լի են թուրքերի զոհը դարձած դժբախտներով: Քիոսում նա տեսել է մի երեխայի, որի հորը թուրքերը սպանել են, իսկ մորը՝ բռնաբարել: Հրացանի կրակոցով խոցել էին նրա մարմինը: Չորս տարեկան մի հայ երեխայի հարվածել էին հրացանի կոթով: Խեղճ փոքրիկը դեռ դողում էր ամենափոքր աղմուկից:

Ամերիկյան օգնության հանձնաժողովի նավերը, թեև նավարկում էին Միացյալ Նահանգների դրոշի ներքո, երբ գաղթականներ որոնելու նպատակով մոտենում էին ափին՝ ենթարկվում էին թուրքերի գնդակոծությանը: Բացատրություն տալու պահանջին՝ մի թուրք սպա պարզապես պատասխանել է. «Դուք այստեղ ոչինչ չունեք անելու»: Կասկածներ չեն հարուցում այն անձանց ճակատագրերը, որոնց թուրքերը խանգարել են լքելու Անատոլիան: Ըստ հոկտեմբերի 15-ին «Ռոյթեր» գործակալության կողմից՝ Չանաքից ստացված հեռագրի հաղորդման, հայ կանայք, որոնց հաջողվել էր ծալված հասնել այս նավահանգիստը, պնդում էին, որ թուրքերը հենց նոր կոտորել էին Չանաքից 40 կիլոմետր դեպի հարավ գտնվող Էզինի ամբողջ հայ և հույն բնակչությանը:

Եվրոպան, որն այլևս ոչինչ չի կարող անել նրանց համար, ովքեր մնացել են իրենց տեղերում, արդյո՞ք նույնպիսի անգթություն կցուցաբերի գաղթականների սարսափելի ճակատագրի հանդեպ: Կարեկցության արժանի այս գործին օգնելու համար անգլիական կառավարությունը մինչ այսօր հատկացրել է 800.000 ֆրանկ, Նոր Զելանդիան՝ 50.000, Անգլիայի բարեգործական ընկերությունները՝ 500.000: Բայց տրվել են գրեթե մեկ միլիոն զոհեր: Հունաստանի Հա-

սարակական բարեգործության նախարար դոկտոր Դոքսիադը զբաղվում է արդեն դրանցից 600.000-ի ճակատագրով (որոնցից 130.000-ը Միտիլիհիում են, 60.000-ը՝ Քիոսում, 35.000-ը՝ Սամոսում, 70.000-ը՝ Սալոնիկում, 40.000-ը՝ Պիրեայում, 140.000-ը Ռոդոսթյուի տարածաշրջանում, իսկ նյունները սփռված են Հունաստանում): Հելենական կառավարությունն ուսումնասիրում է բռնագաղթվածներին օթևան տրամադրելու գոյությունների հատկացման ծրագիրը, ըստ որի՝ Հունաստանի յուրաքանչյուր քաղաք և յուրաքանչյուր գյուղ պետք է ընդունի գաղթականների որոշակի խմբերի՝ իր ունեցած բանկչության թվին համապատասխան: Բայց հունական գանձարանի արդի պայմաններում առաջադրանքը գերազանցում է առկա միջոցները: Մոտենում է ձմեռը, իսկ Թրակիայի գաղթականների ալիքը շարունակվում է: Սպասվում է գրեթե 400.000 գաղթականների ժամանումը:

Եթե մարդկային համերաշխությունը դատարկ խոսք չէ, եթե այս աշխարհում կա համեմայն դեպս որևէ այլ բան, քան քաղաքագետների և ֆինանսիստների պայքարը, հարկ է, որ անեզր այս թշվառության առջև վերանան Արևմուտքի քրիստոնյաների միջև գոյություն ունեցող թշնամություններն ու ատելությունը և հարկ է, որ Եվրոպան քավի բոլոր դժբախտությունների ակունքներում խարսխված եսասիրության իր մեղքը՝ ցուցաբերելով գթասիրական անկողմնակալ ու մեծ ջանադրություն:

Index des noms

A

Acaza C. – 67
Ali, pacha – 73
Ali Hukmet – 73
Anastasiadès N. – 70
Andreou S. Ev. – 70
Antoine E. – 50
Aposperis G. – 44
Argherinos – 35
Armao L. – 24

B

Baltzi Th. – 48
Bauvoir Brock O., de – 34-35
Belaheddin, bey – 35
Bellou H. – 66
Bellou M. – 66
Blacavas – 68
Boudou M. – 43
Brady A.E. – 29
Byron G. – 68

C

Calientis T. – 64
Charralla S. – 67
Chorianopoulos C. – 59
Christoffi H. – 64
Chrysostome, Monseigneur – 21-23, 34,
40
Clayton J. – 17, 19
Coloso M. – 67
Constantin I^{er} – 14
Cordopati D. – 67
Cordopati O. – 64
Coulombis T. – 67
Courtis – 64
Courtis C. – 67
Cousinery – 40

D

D. M. – 63
Demètre D. – 60
Diamandi H.H. – 67
Dobson Ch. – 16, 34, 37, 41, 44-45
Doxiades – 29
Dracopoli F. – 48
Drimi T. – 67
Dzougues – 70

E

Eglezopoulos – 71
Élimiandi G. – 64
Epstein I. – 45
Evlambie – 51

F

Fideli – 70
Fouroudi C. – 64
Franklin-Bouillon H. – 27, 71

G

Gaudon – 40
Gauvain A. – 27
Gavana M. – 44
Giordano – 36, 48
Glycérie – 66
Gordon – 46
Gounelle É. – 46
Gourounas P. – 41
Graillet M. – 22, 54
Grigori – 64

H

Hadjopoulos N. – 58
Hadkinson R. – 45
Hérode I^{er} le Grand – 53
Hobhouse – 68

I

Iatridès G., père – 46
 Icard J. – 21
 Ismet, pacha – 53
 Ismyrlis D. – 70

J

Jérémie – 53
 Jésus-Christ – 53
 Jongh, Madame – 21
 Jongh, H. de – 21
 Jongh O. – 20-21
 Joseph M. – 25
 Joubert – 46
 Juda – 53
 Jurucdjoglou – 24

K

Kadri, bey – 25
 Karteros – 70
 Katsákouli K. – 71
 Kemal, bey – 25
 Kiarim, bey – 69, 71-72
 Klimanoglou – 41
 Kluttz W. – 28
 Kokkini Ch. – 70
 Korés N. – 59
 Koutchouk Mustapha Kemal – 73
 Kyriaco A. – 64

L

Lafontaine – 19
 Lamb H. – 11, 44
 Léon, de – 39

M

Macromalla A. – 64
 Macromalla M. – 64
 Maltass L. – 15
 Mamumalla A. – 66
 Manoussou J. – 24
 Marcara – 40
 Markalis Ev. – 70
 Maurice F. – 17
 Mechitharistes – 47

Michaëlidis Arghyro – 66
 Michaëlidis Aristée – 64, 66
 Michaëlidis Jean – 64
 Michaëlidis Jeanne – 66
 Michaëlidis P. – 66
 Miliou J. – 50
 Mills M. – 17, 25
 Missir P. – 21
 Mitylinos A. – 64
 MouloT. – 67
 Murphy, docteur – 20
 Murphy, Mistress – 20
 Mustapha Kemal – 5, 7, 14, 18-19, 26-27,
 29, 34, 43-44, 58

N

Nasso – 67
 Néophyte, archimandrite – 67
 Néophytos – 64
 Nourredine, pacha – 12, 14, 22-23

P

Panaghia – 51
 Paratsem – 43
 Petrochilou D. – 44
 Pittakis St. – 36, 39
 Poghosyan V. – 8
 Post W., doctor – 14, 53
 Price W. – 19
 Puaux R. – 6-8

R

Rachel – 53
 Rhodes J.-B. – 15
 Righo J. – 24
 Riza Nour, bey – 53
 Roboly – 21
 Romanos – 27

S

Saki, bey – 73
 Salbo J. – 60
 Saman – 23
 Sambrii, pacha – 70
 Sarroux – 71
 Sasti – 64

Scaliarino, Pèrè – 23
Scheffer A. – 73
Senni, comte – 36
Siachos A. voir Michaëlidis Arghyro
Siachos S. – 64, 66
Simos D. – 70
Sismanoglou F. – 67
Sloros J. – 64
Smith – 64
Soliman, bey – 73
Stelios – 64
Stephenson – 12-13
Steven, misses – 20
Swift O. – 28
Sykes – 20

T

Taeda – 73
Tangeli S. – 64
Tardieu A. – 27
Tassi M. – 24
Tchouroutchoglou – 41
Tewfik – 71
Tius P. – 24
Topaglou A.M. – 67

Topal Osman, agha – 72-73
Topouz J. – 40
Tourian, Monseigneur – 44
Traneti G. – 67
Travestis D. – 63
Treloar T. R. – 16-17, 20
Treloar W. – 20
Tsalika G. – 64
Tsanctis G. – 64
Tzalika S. – 67

V

Valiadi É – 67
Vamsaca É. – 67
Vintjileos A. – 59
Vintjileos N. – 59

W

Wallace – 43
Wesfel M. – 49
Whittal H. – 45

Y

Yalandellis A. – 70
Yalandellis É – 70

Index des lieux

A

Adramytti – 70, 72
Aïdin – 50, 56
Aivali – 69-70, 72-73
Alatsata – 73
Anatolie – 29, 69
Anatolie du Nord – 69
Angleterre – 11, 15, 29, 34, 55
Angora – 12, 14, 22, 26, 28, 55, 69, 71
Archipel – 28
Asie Mineure – 28, 59, 69
Athènes – 22
Attique voir Koukouvaonès
Autriche – 47
Axari – 73

B

Bali Kesser – 69
Balia Maden – 69, 71-72
Basmahané – 61
Bellavista – 40, 62
Boudja – 20, 45-46
Bounar-Bachi – 12, 58
Bournabat – 19-20, 39, 42, 45, 52, 59-60
Brousse – 73

C

Canterbury – 34
Cassaba – 61
Chalkabounar – 51
Chio – 29
Chypre – 11
Cilicie – 56

Constantinople – 6, 13-15, 17-18, 26, 56,
69-72
Crète – 56

D
Daragatch – 50-51
Dardanelles – 71

E
Échelle – 68
Edremit – 71
Égypte – 52
Éphèse – 49, 63
Erenéli – 71
Erevan – 5-6, 8
Érythrée – 60, 63
Espagne – 26
États-Unis – 29
Europe – 17, 29-30, 55, 74
Ezine – 29

F
Fourk-Chavran voir Reneli
France – 22-23, 25, 27, 45, 47-48, 54-55,
61-62
Freneli – 72

G
Georgala – 70
Gibraltar – 35, 45
Grande-Bretagne voir Angleterre
Grèce – 27-29, 52, 59
Gul Bagtché – 73

H
Hedjaz – 73
Hermos voir Tschai

I
Ida – 70
Iedis – 73
Israël – 53
Italie – 36, 45, 48, 55, 70

J
Janina – 68

K
Kaïkos – 73
Karagatsch – 48, 69
Karagatschly – 73
Kassaba – 59
Kemerli – 70
Kensington – 19
Kioz-Tépé – 38
Klazomène – 64-68
Koukloudja – 42
Koukouvaonès – 60

L
La Pointe – 55, 61
Lausanne – 53, 74
Londres – 20

M
Macédoine – 28, 52
Malte – 13, 17, 45
Manissa – 59, 73
Marseille – 13, 17, 46
Mersinli – 50-51
Moschonissia – 70
Moudania – 73
Mytilène – 29, 56, 69-70

N
Navarin – 56
Naxos – 58
New York – 14
Nif voir Nymphéon
Nouvelle-Zélande – 29
Nymphéon – 58-59

O
Occident – 30
Orient – 6, 27, 33, 61

P
Palamatia – 70
Pandemia – 73
Papahorio – 38

Paris – 6-7
Penderma – 69
Pergame – 73
Philadelphie – 59
Pirée – 29
Pourmali – 64
Proche-Orient – 35

R

Reneli – 70
Rodosto – 29, 73
Roumaine – 26
Rome – 53

S

Saint-Charalombe – 67
Sainte-Trinité – 51
Salonique – 28-29

Samos – 29, 62-63
Souli – 73
Stamboul – 26
Syrie – 52

T

Tchakallar – 71
Tchanak – 29
Thrace – 28, 30, 52, 73
Tschai – 73
Tschandarli – 73
Tschesmè – 38
Turquie – 6-7, 12, 19, 26-27, 55, 74

V

Vienne – 47
Vourla – 38, 63-66, 68-69

ԱՆՃՆԱՆՈՒՆՆԵՐ

- Ա**
Արմառ Լ. – 23
- Բ**
Բրանդի Ա. Ե. – 99
- Գ**
Գովեն Օ. – 97
Գրեյն Մ. – 91
- Դ**
Դոբսոն Չ. – 83
Դոբսիադ – 100
- Թ**
Թրելոար Թ. Ռ. – 83-85, 88
Թրելոար Վ. – 88
- Ժ**
ժոզեֆ Մ... – 94
ժոնգի Օ. դը, պարոն – 88
ժոնգի Օ. դը, տիկին – 88
ժոնգի դը, որդի – 89
ժուրուբոջօլլի – 93
- Ի**
Իկարո Ջ. – 88
Իսմայիլ – 92
- Լ**
Լաֆոնտեն – 87
Լոդս Ժ.-Բ. – 82
- Կ**
Կոստանդին I – 81
- Մ**
Մ... – 91
Մալտա Լ. – 82
Մանդուսո Ժ. – 93
- Միլս Մ. – 84, 93
Միսիր Պ. – 88
Մորիս Ֆ. – 84
Մուստաֆա Քենալ – 80-81, 86, 95-96, 99
Մուրփի, դոկտոր – 88
Մուրփի, տիկին – 88
- Ն**
Նուրեդին, փաշա – 78-79, 81, 90, 92
- Ռ**
Ռիզեո Ջ. – 93
Ռիչարդ I Առյուծասիրտ – 80
Ռոբոլի – 88
Ռոմանոս – 97
- Ս**
Սաման – 91
Սայքս – 87
Սթեփենսոն – 78-79
Սթեններ – 88
Սկալիարինո, հայր – 91
Սվիֆթ Օ. – 98
- Տ**
Տասի Մ. – 93
Տարդիո Ա. – 97
Տիոս Պ. – 93
- Փ**
Փոստ Վ. – 80
Փրայս Վ. – 87
- Ք**
Քադրի, բեյ – 93
Քենալ, բեյ – 93
Քլայթոն Ջ. – 84, 86
Քլուբզ Վ. – 98
Քրիստոտոմ, Նորին սրբազնություն – 89-92,

Ֆ**Ֆրանկլին-Բոյոն Յ. – 97**
Տեղանուններ**Ա**

Աթենք – 90

ԱՄՆ – 99

Անատոլիա – 98

Անգլիա – 77, 80, 82, 99

Անգորա – 79, 81, 90, 95, 98

Արխիպելագի կղզիներ – 97

Արևելք – 97

Արևմուտք – 100

Բ

Բուդչա – 88

Բուրնաբատ – 87-88

Ե

Եվրոպա – 84, 99-100

Թ

Թրակիա – 97-98, 100

Թուրքիա – 79, 86, 95-96

Ի

Իսպանիա – 95

Իտալիա – 92-93

Լ

Լոնդոն – 88

Կ

Կահիրե – 87

Կիպրոս – 77

Կոստանդնուպոլիս – 80, 82, 84-86,
95**Յ**

Յոնիա – 97

Յունաստան – 81, 97, 99-100

Մ

Մալթա – 79, 84

Մակեդոնիա – 97

Մարսել – 80, 85

Միտիլինի – 100

Ն

Նյու Յորք – 80, 82

Նոր Զելանդիա – 99

Չ

Չանաք – 99

Պ

Պիրեա – 100

Ռ

Ռոդոսքո – 100

Ռումինիա – 95

Ս

Սալոնիկ – 98, 100

Սամոս – 100

Ստամբուլ – 95

Փ

Փոքր Ասիա – 98

Ք

Քենսինգթոն – 87-88

Քիոս – 99-100

Ֆ

Ֆրանսիա – 91, 94, 97

Table des matières

Préface	5
La mort de Smyrne.....	9
Les derniers jours de Smyrne.....	31
Զնյուռնիայի վախճանը.....	75
Index des noms	101
Index des lieux	103
Անձնանուններ.....	106
Տեղանուններ	107

Ռենե Պյուսո

Զնյուռնիայի աղետը
Զնյուռնիայի վերջին օրերը

René Puaux

La mort de Smyrne
Les derniers jours de Smyrne

Համակարգչային ձևավորումը՝ ԱՆՆԱ Աղուզումցյանի

Տպաքանակ՝ 300: Պատվեր՝ 44:

ԵՊՀ հրատարակչություն, Երևան, Ալ. Մանուկյան 1

ԵՊՀ տպագրատուն, Երևան, Աբովյան 52